

EUGÈNE NOEL

# LE RABELAIS DE POCHE

AVEC UN DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE

TIRÉ DES ŒUVRES DE

FRANÇOIS RABELAIS



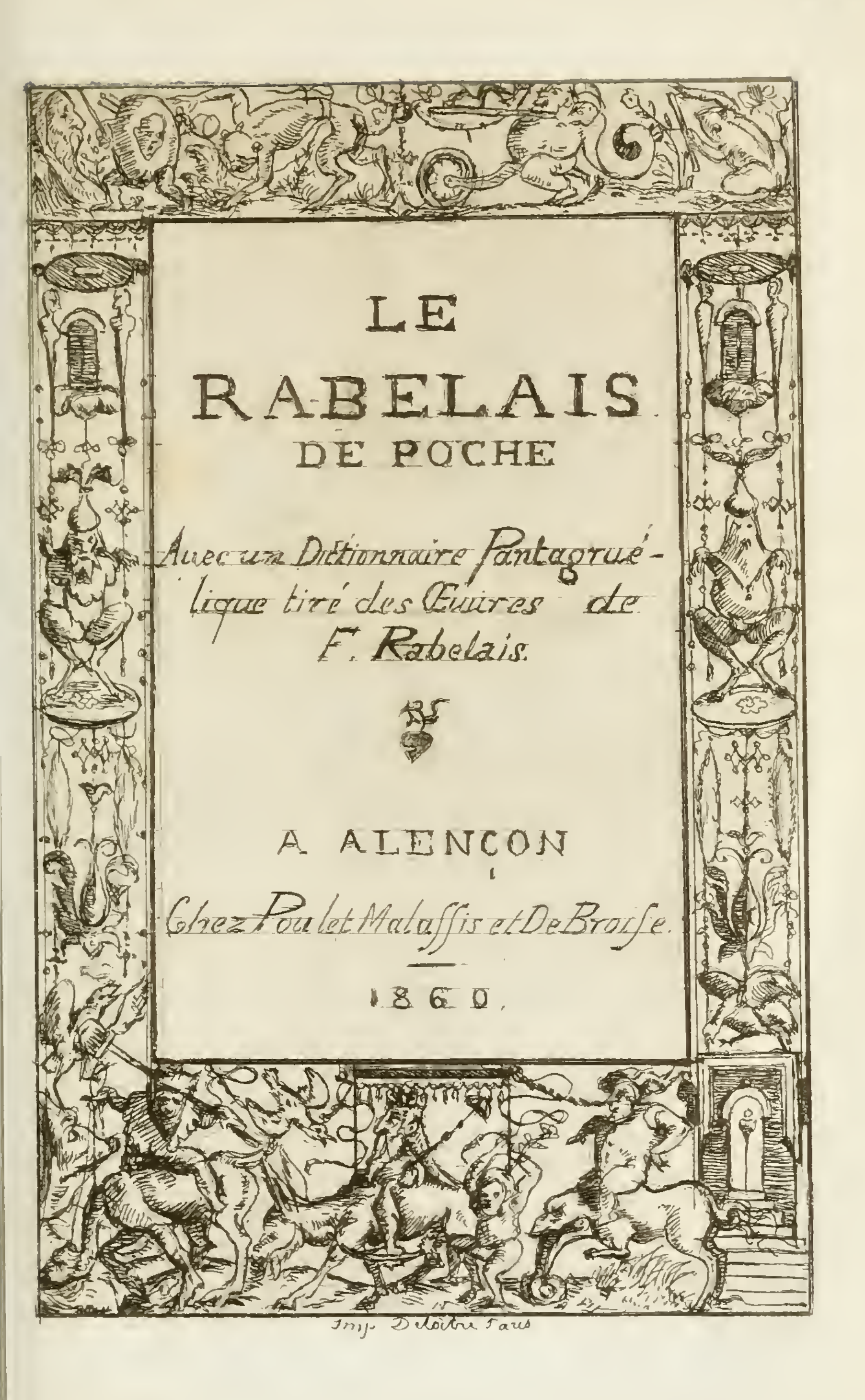

PARIS

POULET-MALASSIS ET DE BROISE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, rue des Beaux-Arts

1860



# LE RABELAIS DE POCHE

*Avec un Dictionnaire Pantagruélique tiré des Œuvres de F. Rabelais.*

A ALENÇON

Chez Poulet Malassis et De Broise.

1860.

Imp. Delâtre Paris

# PRÉFACE

*Il était assez difficile de publier un* Rabelais de poche *à l'usage de tous. On l'a essayé pourtant, mais le lecteur ne doit pas oublier que Rabelais, quoi qu'on fasse, sera toujours Rabelais, et que l'on ne tirera jamais de ses œuvres un livre pour l'éducation des demoiselles. Aussi n'est-ce pas ce que l'on a tenté ici. Nous avons eu en vue surtout de remettre en lumière, dans ces fragments, la belle langue de nos pères. On a fait précéder ce recueil d'un abrégé rapide de l'œuvre de Rabelais qui, je crois, facilitera beaucoup l'intel-*

*ligence de l'œuvre complète et qui, dans tous les cas, ne sera pas, je l'espère, la partie la moins amusante du livre. Si, malgré tous nos soins, l'on trouvait encore dans ces extraits certaines histoires, certaines réflexions trop vives ou trop naïves, on pourrait désigner ici aux lecteurs délicats les articles auxquels ils feront bien de ne pas s'arrêter.*

*Les dames, par exemple, pourraient passer sans les lire, dans notre* Dictionnaire pantagruélique, *les mots :* Ane, — Anneau d'Hans Carvel, — Avignon, — Bergerottes, — Chanson, — Diable de Papefiguière, — Femme, — Lieues de France.

*Mais, le dirai-je? je crains que ces passages ne soient précisément ceux qu'on lira le plus.*

*Après tout, si l'on nous reprochait d'avoir fait une publication un peu rabelaisienne, nous aurions à répondre que cet inconvénient était inévitable dans une œuvre où il s'agissait d'analyser et de citer Rabelais. Il me semble*

*que notre excuse vis-à-vis du public est tout entière dans ces mots.*

*Nous n'avons qu'un but en publiant ce recueil : réapprendre à nos contemporains la vraie langue française et montrer par ces fragments que, sauf l'orthographe, sauf deux ou trois tournures de phrases et quelques différences de prononciation, la langue de Rabelais est encore aujourd'hui celle du peuple. Aussi, pour refaire du* PANTAGRUEL *un livre accessible à tous, il ne fallait que lui donner l'orthographe actuelle, redresser quelques inversions imitées des langues anciennes, effacer ce qui ne s'adressait qu'aux contemporains, enlever à cette œuvre l'obscure mythologie dont elle fut à dessein enveloppée et qui seule en rendit la publication possible au milieu des bûchers et des gibets du* XVI^e^ *siècle; puis il fallait en extraire quelques articles, les donner dans leur ordre alphabétique, en composer un dictionnaire pantagruélique et aller ainsi bravement depuis A jusqu'à Z.*

*Si des lecteurs superficiels s'effarouchaient de certains mots du texte rabelaisien, on leur répondrait que ces mots étaient en usage aux* XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles, comme ils le sont encore aujourd'hui parmi le peuple ; mais nos* pré-cieux *et* précieuses, *en dépit de Molière, les ont bannis du beau langage. Le mot de Sganarelle, entre autres, a été définitivement proscrit, chose admirable ! par les gens les plus sujets au désordre qu'il exprime.*

*Le mot si joli, si net, si bref, dont nous conservons les heureux dérivés* acculer, reculer, reculade, etc., *a été détrôné par le mot* derrière, *mot vague, qui s'appliquant à l'homme ne peut que désigner indistinctement, des talons à la nuque, tout le derrière humain. Essayez d'en tirer les dérivés que l'on obtient avec l'autre.*

*Le mot* bren, *de décence admirable par sa prononciation rapide qui désignait l'objet sans que la langue et l'esprit s'y arrêtassent, avait aussi d'excellents dérivés :* breneux,

breneuse, embrener, etc.; *nous l'avons remplacé par deux ou trois vilains mots à syllabes traînantes, où la langue s'empêtre, et qui restent sans dérivés et sans filiation possible.*

*La supériorité d'une langue, c'est d'avoir des mots qui passent aisément du substantif au verbe, à l'adjectif, à l'adverbe :*

Grâce, gracieux, gracier, gracieusement.

*Ce n'est pas que chaque jour des mots nouveaux ne doivent s'introduire dans les langues vivantes; mais ces mots (même tirés d'une langue étrangère ou ancienne) doivent être créés modifiables, selon la nécessité du discours; comme* télégraphe, *par exemple, qui se prête si bien à toutes les modifications du langage :* télégraphe, télégraphie, télégraphier, télégraphique, télégraphiquement. *Mais que ferez-vous du mot* wagon? *Il ne peut remplacer* voiture *qui nous donnait* voiturer, voiturin, voiturier, voiturable, etc.

*Outre ces proscriptions de mots, la langue a subi, depuis Rabelais, quelques changements dans sa prononciation ; on y a, de plus en plus, fait sentir les consonnes. Molière déjà se moquait de ceux qui ne laissent échapper, en parlant, aucune lettre de la plus scrupuleuse orthographe.*

*Nos acteurs prononcent ainsi le premier vers des* PLAIDEURS :

Ma foi, surr l'avenirr bien fou qui se fiera ;

*mais Racine et ses contemporains disaient, comme nos paysans :*

Ma foi, su l'aveni bien fou qui se fiera.

*Ces observations ont été faites avec autant de justesse que de science dans le livre de M. F. Génin sur les variations du langage français ; mais je ne sais si M. Génin insiste suffisamment sur les différences de pronon-*

*ciation survenues dans la langue depuis trois siècles; on pourrait citer, comme preuve de ces changements, les paroles de Grandgousier à la naissance de son fils. L'enfant demande à boire, à boire! d'une voix terrible; et le père s'écrie :* « QUE GRAND TU AS (*supple* le gosier), ce qu'entendant les assistants, ils dirent que vraiment il devait avoir, à cause de cela, le nom de Gargantua, puisque telle avait été la première parole de son père à sa naissance; à quoi celui-ci consentit, et ce nom plut très-bien à sa mère. »

*Il avait donc prononcé, non pas* que grand tu as, *mais — en transposant l'R du deuxième mot à la fin du premier, par horreur des accumulations de consonnes, et aussi en adoucissant un peu le Q —* gueur gand tu as; *mais* gueur *semblait trop dur encore, trop germanique; il dut prononcer* guer gand tu as. *Vous avez entendu sans doute de ces transpositions de consonnes d'un mot à*

*un autre; car notre langue demandait à couler douce et suave comme l'italien; mais nous nous sommes faits à plaisir Allemands et Anglais.*

Guer gand tu as, *voilà donc le nom du héros; on écrivit* Gargantua, *mais les paysans prononcent encore* Guergantua *ou plutôt* Guergantouas.

*Il est dans l'esprit de la langue française d'éviter les accumulations de consonnes. Nous avons beau écrire* gredin, *le peuple persiste à prononcer* gueredin; *de même il dit* abre *pour* arbre, gère *pour* genre, siner *pour* signer; *il change* dur *en* dru *ou* dru *en* dur *selon les nécessités euphoniques.*

*L'euphonie est le premier besoin de nos langues romanes; de là notre horreur de l'hiatus. Ecrivez* quatre yeux, *le peuple dira* quatre-z-yeux; *écrivez* va en guerre, *le peuple dira* va-t-en guerre, *mettant ici la consonne euphonique dure parce qu'il s'agit de guerre; mais il emploiera l'euphonique*

*douce et glissante dans le* va-z-en ville. *Les beaux parleurs ont ri du langage de ces deux paysans se disant l'un à l'autre, en plein tribunal :*

— T'é-t-un menteux.

— Et toi-n-un trompeux.

*Le premier eût pu dire :* — T'é-s-un.... *mais il est en colère, et, pour accentuer plus fortement, il change l'S en T. Remarquez cette nuance!*

*Des pédants auraient dit :* — Tu es un menteur. — Et toi un trompeur. *Deux hiatus, deux affreux barbarismes.*

*Ces observations n'étaient pas inutiles à propos de Rabelais, car il importe de savoir, pour comprendre tout le mérite d'un livre déjà vieilli de langage, comment les contemporains le prononçaient. Certains effets d'harmonie et de rhythme ne sont appréciables qu'à cette condition; on en peut citer pour exemple cette phrase de l'histoire du mari qui avait épousé une femme muette :* Le mari voulut

qu'elle parlât ; elle parla par l'art des médecins. *Lisez comme on lit de nos jours et l'intention est perdue, tandis qu'en prononçant comme les paysans de quelques-unes de nos provinces, ou comme au* XVI<sup>e</sup> *siècle, vous apercevez une consonnance piquante :* « Le bon mari voulut qu'elle palat ; elle pala pa' la' des médecins. »

*Le peuple ne fait guère sentir que les consonnes euphoniques, et le peuple reste ainsi dans le vrai génie de notre langue.*

*On avertit donc les lecteurs qu'ils trouveront ici la langue française dans toute son énergie et son ampleur populaires.*

*Le livre de Rabelais est, par ce côté, comme par bien d'autres, le plus grand monument de notre littérature.*

*Il n'y a pas, en effet, de nom plus populaire que celui de Rabelais ; mais à cause du langage et de la vieille orthographe, son livre ne pouvait avoir qu'un nombre très-restreint de lecteurs ; on a tâché, dans ce recueil, de le*

*rendre accessible à tous. Ceux qui ne le pouvaient lire dans l'ancien texte seront, je crois, bien aises de trouver là enfin l'histoire si populaire des moutons de Panurge, vraie comédie aristophanesque dont Molière ne nous a donné que deux traits, celui de monsieur Josse, l'orfèvre, passé en proverbe, et celui du fagoteux : « Il y a fagots et fagots. »*

*On trouvera avec plaisir aussi, je l'espère, dans notre* DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE, *les histoires de maître François Villon, surtout sa réponse au roi d'Angleterre, à propos des armes de France; et la fable de l'âne et du cheval (critique de la vie monacale) et l'anneau d'Hans Carvel (ce précurseur d'Arnolphe), et l'histoire du pauvre bûcheron Couillatris (qu'un commentateur délicat appelle Cocatrix) et le beau chapitre sur l'éducation, et celui sur l'empereur Picrochole (parodie de Charlequint) et tant de jugements célèbres sur Dieu, sur la justice, sur l'homme, sur la nature, qui font du livre de Ra-*

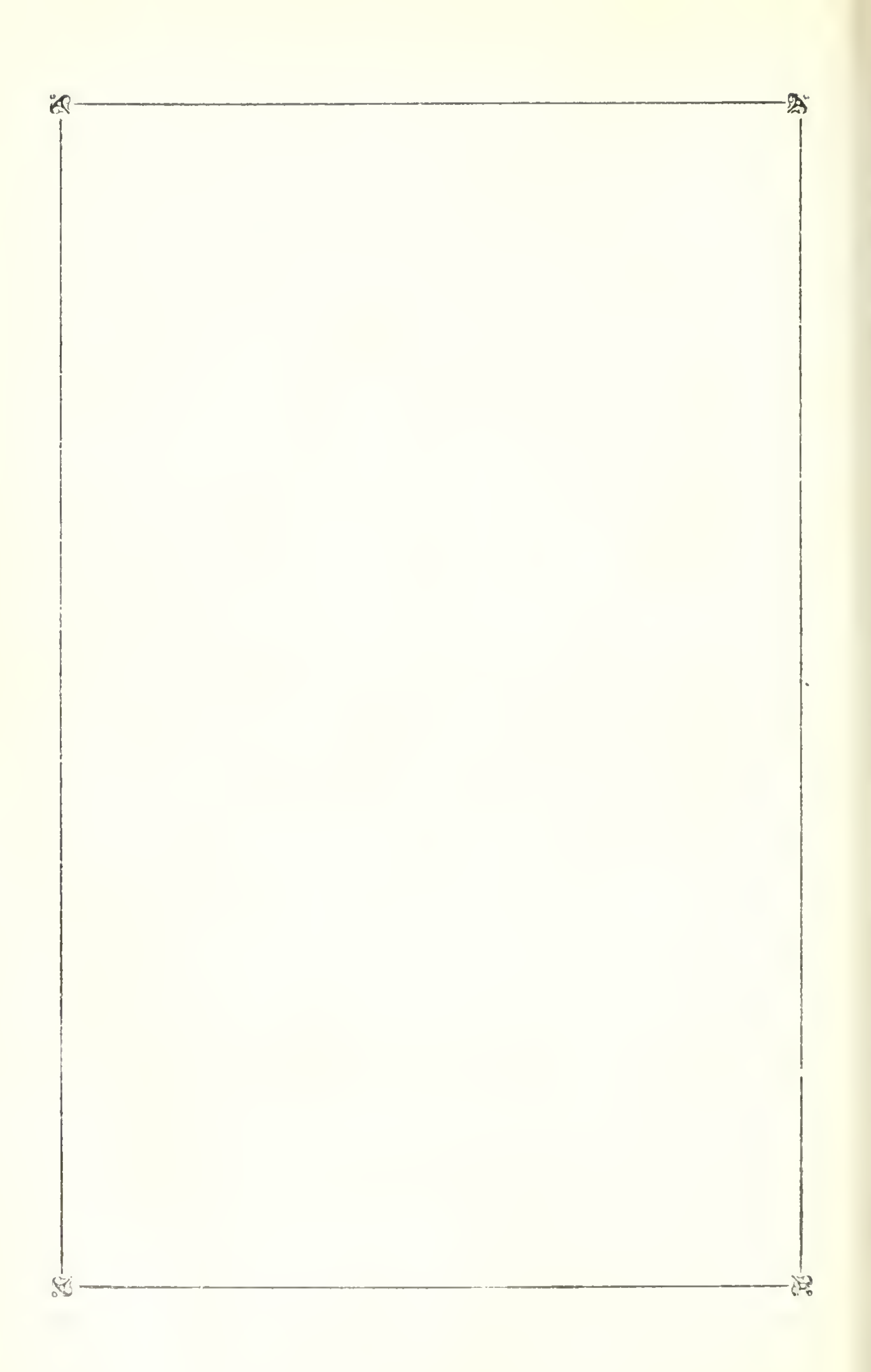
*belais le plus étonnant peut-être qu'aient produit les lettres humaines ; livre admirable, surtout par le sentiment de sérénité qu'il inspire, livre de joie et d'espérance invincible.*

EUGÈNE NOEL.

# ABRÉGÉ DES ŒUVRES

DE

# FRANÇOIS RABELAIS



# ABRÉGÉ DES ŒUVRES

DE

# FRANÇOIS RABELAIS

## LIVRE PREMIER

(1532)

*La vie très-horrifique du grand Gargantua père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.*

Grandgousier était bon raillard en son temps, aimant à boire net autant qu'homme qui pour lors fût au monde, et mangeait volontiers salé. Aussi avait-il ordinairement bonne munition de jambons de Mayence et de Bayonne, force langues fumées, abondance

d'andouilles, bœuf salé, provision de saucisses, etc.

En son âge viril, il épousa Gargamelle, fille du roi des Parpaillos, belle garse et de bonne trogne, qui bientôt lui donna un beau fils, qu'elle mit au monde, savez-vous par où, messieurs ? par l'oreille. Au lieu de crier *miès, miès,* comme les autres enfants, il sortit de là en criant de toutes ses forces : *A boire ! à boire ! à boire !* et on le nomma *Gargantua.*

Vous douterez peut-être de cette étrange nativité ? je ne m'en soucie ; mais un homme de bien, un homme de bon sens croit toujours ce qu'on lui dit, et ce qu'il trouve par écrit. Pourquoi ne le croiriez-vous pas ? — Parce que, direz-vous, il n'y a nulle apparence. — Mais, pour cette seule cause, vous le devez croire en foi parfaite, car les sorbonnistes disent que la foi est argument des choses de nulle apparence. De ma part, je ne trouve rien dans la Bible qui soit contre cela. Mais si le vouloir de Dieu eût été tel, direz-vous qu'il ne l'eût pu faire ? Ah ! de grâce, n'emburelucoquez jamais vos esprits de ces vaines

pensées, car je vous dis qu'à Dieu rien n'est impossible, et que s'il le voulait, les femmes auraient ainsi dorénavant leurs enfants par l'oreille. Bacchus ne naquit-il pas de la cuisse de Jupiter et Minerve de son cerveau? Adonis de l'écorce d'un arbre? Castor et Pollux d'un œuf pondu et couvé par Léda? Mais vous seriez bien autrement ébahis et confondus, bonnes gens, si je vous exposais tout le chapitre de Pline où il parle des enfantements étranges et contre nature. Et toutefois, je ne suis aussi assuré menteur que lui. Lisez le septième livre de son *Histoire naturelle*, ch. 3, et ne m'en tabustez plus l'entendement.

A l'heure où Gargantua vint au monde, son père Grandgousier, à table avec ses amis, mangeait les tripes de 367014 bœufs qu'il avait fait tuer pour être salés. On avait convié à cette bauffrerie seigneuriale tous les citadins de Sinnais, Sevillé, la Roche-Clermaud, Vaugaudry, sans oublier ceux du Coudray, de Montpensier, du Gué-de-Vede et autres voisins, tous bons buveurs, bons compagnons et beaux joueurs de quilles.

Le bonhomme Grandgousier avait commandé que tout allât par écuelles; à chacun la sienne, et pleine jusqu'aux bords. Quel bon roi! Par prudence toutefois, il recommanda à sa femme d'en manger peu, vu qu'elle approchait de son terme et que toute cette tripaille, disait-il, n'était viande très-louable; aussi la bonne dame n'en mangea-t-elle que seize muids et une demi-assiettée passant.

Après dîner, tous allèrent pêle-mêle sous la saulaie, et là, sur l'herbe drue, ils dansaient au son des joyeux flageolets et douces cornemuses, si joyeusement que c'était passetemps céleste les voir ainsi s'ébaudir.

La danse finie, on apporte la collation; et flacons d'aller, jambons de trotter, gobelets de voler et tasses de tinter et buveurs de trinquer.

Au milieu de ces ébats, Gargamelle prise de mal d'enfant, commence à se plaindre.

— Courage! lui dit Grandgousier; dépêchez-vous de celui-ci et que bientôt en refassions un autre.

— Ah! dit-elle, vous en parlez bien à votre

aise, vous autres hommes; pourtant, Dieu aidant, je m'efforcerai de faire ce qu'il vous plaît et me soumettrai à vos désirs; mais plût à Dieu que vous l'eussiez coupé!

— Quoi? dit Grandgousier.

— Ah! dit-elle, que vous êtes bonhomme, vous l'entendez bien!

— Vertugoi! si bon vous semble, faites apporter un couteau.

— Ah! dit-elle, à Dieu ne plaise! et que le ciel me pardonne, je ne le disais de bon cœur.....

Les sages femmes accourent, Gargamelle est délivrée, et l'on donne au poupon royal, pour l'allaiter, 17,913 vaches, car de trouver nourrice suffisante, il n'y fallait penser.

A l'âge de vingt-deux mois, on commença de le promener dans une belle voiture; et le faisait bon voir, car il portait bonne trogne, avait presque dix-huit mentons et ne criait que fort peu; mais de petits accidents lui survinrent pour avoir humé trop de purée septembrale. Et pourtant il n'en buvait goutte sans cause, car s'il arrivait qu'il eût du dépit,

qu'il fût courroucé, fâché ou marri; s'il trépignait, s'il pleurait, s'il criait, lui apportant à boire on le remettait en nature, et soudain il devenait coi et joyeux.

Il était tant coutumier de ce faire, qu'au seul son des pintes et flacons, il entrait en extase, comme s'il goûtait les joies du paradis. En sorte que considérant cette complexion divine, pour le réjouir au matin, ses gouvernantes faisaient devant lui sonner les verres avec un couteau, ou des flacons avec leurs toupons, ou des pintes avec leurs couvercles; auquel son il s'égayait, il tressaillait, et lui-même se berçait en dodelinant de la tête, monochordisant des doigts et barytonnant du cul.

Jusqu'à l'âge de sept ans, il n'eut, comme tous les enfants du pays, d'autres occupations que de se barbouiller le nez, acculer ses souliers, bâiller aux mouches, chier dans sa chemise, se moucher dans la soupe, patrouiller partout, boire dans sa pantoufle, se peigner d'un gobelet, pisser contre le soleil, etc., etc On lui donna pourtant un beau virolet et des

chevaux de bois; mais il continua de devenir, aux mains de mesdames ses gouvernantes, malpropre, paresseux, gourmand, malfaisant et déjà paillard.

Le bonhomme Grandgousier, revenant un jour de la guerre contre les Canarriens, se fait présenter son fils, l'interroge et s'extasie sur le merveilleux entendement du bambin, qui, dès sa sixième année, a déjà fait une invention mirifique et découvert plus de cent procédés pour accomplir une opération importante de propreté. Lui voyant ces heureuses dispositions, il fait venir, pour l'instruire, un grand docteur sophiste, nommé maître Thubal Holoferne, qui ne met (le cher homme!) que dix-huit ans, neuf mois et deux semaines à lui apprendre à lire et à lui fourrer dans l'esprit les livres de Hurtebise, Faquin, Tropditeux, Jean le Veau et un tas d'autres. L'éducation était loin d'être terminée, lorsque ledit précepteur mourut.

On lui en donne un autre, vieux tousseux, maître Jobelin Bridé. Mais le père ne tarde pas à s'apercevoir que ces rêveurs mathéolo-

giens lui abâtardissent l'entendement; s'en plaignant un jour à don Philippe des Marays, vice-roi de Papeligosse : — Oui, répond celui-ci, leur savoir n'est que moufles abâtardissant les bons et nobles esprits... Prenez-moi au contraire un de ces jeunes gens du temps présent qui ait seulement étudié deux ans, et voyez vous-même s'il n'aura pas meilleur jugement, meilleures paroles et meilleur maintien que votre fils.

Ainsi fut fait. Ledit des Marays introduit un sien jeune page nommé Eudémon, si proprement vêtu, si bien tenu, et de maintien si honnête qu'il ressemblait plutôt à quelque petit angelot qu'à un homme. Sa conversation était décente, pleine de respect et déjà docte; mais Gargantua n'a d'autre contenance devant lui que de se cacher le visage de son bonnet et de pleurer comme un veau, ce dont son père fut si courroucé qu'il voulut occire maître Jobelin. Mais sur les remontrances de don Philippe des Marays, il se calma, lui paya ses gages, le fit chopiner théologalement et l'envoya à tous les diables.

Un nouveau précepteur fut donné à Gargantua, celui même du jeune page Eudémon; on l'appelait Ponocrates. Précepteur et disciples partent tous trois pour Paris, accompagnés du maître d'hôtel Philotime et de l'écuyer Gymnaste. Gargantua a, pour monture, une énorme jument qui de sa queue, en s'émouchant, abat les forêts de la Beauce.

Le géant paie sa bienvenue aux Parisiens ébahis en les aspergeant d'un déluge urinal, puis il prend les grosses cloches de Notre-Dame pour les suspendre au col de sa jument, ce qui met toute la ville en sédition. Un vieux docteur de la Faculté, maître Janotus de Bragmardo, à qui l'on promet une bonne paire de chausses et six pans de saucisses, est député vers Gargantua pour lui remontrer l'horrible inconvénient qui résulte de la disparition desdites cloches. Maître Janotus fait à Gargantua une harangue, laquelle ne fut si tôt achevée que Ponocrates et Eudémon s'*esclaffarent* de rire si profondément qu'ils en cuidèrent rendre l'âme à Dieu. Ce-

pendant, avant qu'il eût parlé, les cloches avaient été remises en leur place; on écoute néanmoins, par plaisir, ce bel orateur, et, pour le récompenser de son éloquence, Gargantua lui fait remettre sept aunes de drap noir pour ses chausses et trois de blanchet pour la doublure, sans oublier les dix pans de saucisses, ce qui ne l'empêche pas, de retour au couvent, de les réclamer encore auprès des pères. Mais ils lui furent déniés péremptoirement, parce qu'il les avait eus de Gargantua. Il leur remontra que ç'avait été *gratis* et de sa propre libéralité, par laquelle ils n'étaient absous de leurs promesses. Ce nonobstant, lui fut répondu qu'il se contentât de raison.

— Raison! dit Janotus, nous n'en usons point céans. Traîtres, malheureux, la terre ne porte gens plus méchants que vous! Je le sais bien, j'ai exercé la méchanceté avec vous. Mais par la mort Dieu! j'avertirai le roi des énormes abus qui sont forgés céans par vos mains et menées. Et que je sois ladre s'il ne vous fait tout vifs brûler comme bougres,

traîtres, hérétiques et séducteurs, ennemis de Dieu et de vertu.

A ces mots ils prirent articles contre lui; lui, de son côté, les fit ajourner. Somme, le procès fut retenu par la cour et y est encore. Les juges, sur ce point, firent vœu de ne se décrotter; maître Janot, avec ses adhérents, fit vœu de ne se moucher jusqu'à ce qu'il fût prononcé sur le cas un arrêt définitif.

C'est pourquoi ils sont jusqu'à présent demeurés et crotteux et morveux, car la cour n'a encore bien grabelé toutes les pièces.

Cependant Gargantua et son jeune ami Eudémon, guidés par Ponocrates, se remettent à l'étude. (Voy. ci-après le mot *Education*.)

Grâce à cette éducation nouvelle, notre héros ne tarde pas à devenir le modèle des princes. Dans le temps qu'il étudie ainsi, un différend s'élève entre les fouaciers de Picrochole, roi de Lerné, et ceux de son père Grandgousier. Les habitants de Lerné, par ordre de Picrochole, assaillent inopinément les bergers de Grandgousier, et s'en vont, comme brigands, guerroyant et larronnant

en tous lieux, tant et si bien qu'ils envahissent le clos de l'abbaye de Sevillé. Mais en l'abbaye était pour lors un moine claustrier, nommé frère Jean des Entommeures, jeune, galant, gaillard, joyeux, dispos, hardi, aventureux, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles; pour tout dire sommairement, vrai moine si onc en fut, depuis que le monde moinant moina de moinerie; au reste clerc jusques aux dents en matière de bréviaire.

Celui-ci, entendant le bruit que faisaient les ennemis parmi l'enclos de leur vigne, sortit dehors pour voir ce qu'ils faisaient. Et avisant qu'ils vendangeaient le clos, auquel était leur boire de tout l'an fondé, il retourne au chœur de l'église où étaient les autres moines, tous étonnés comme fondeurs de cloches; les voyant chanter *im, im, pe, e, e, e, e, e, tum, um, in, i, ni, i, mi, co, o, o, o, o, o, rum, um;* — C'est, dit-il, bien chié chanté. Vertudieu! que ne chantez-vous: Adieu, paniers, vendanges sont faites? Je me

donne au Diable s'ils ne sont dans notre clos, et coupent si bien ceps et raisins, corbleu! que de quatre ans il n'y aura de quoi grapiller dedans. Ventre saint Jacques! que boirons-nous pendant ce temps, nous autres pauvres diables? Seigneur Dieu, *da mihi potum!*

Le prieur claustral dit alors : — Que va faire ici cet ivrogne? qu'on me le mène en prison ; troubler ainsi le service divin!

— Mais, dit le moine, le service du vin, faisons en sorte qu'il ne soit troublé, car vous-même, monsieur le prieur, aimez à boire du meilleur ; ainsi fait tout homme de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin ; c'est un apophthegme monacal. Mais ces répons que vous chantez ici ne sont, pardieu, point de saison..... Ecoutez, messieurs, vous autres qui aimez le vin, cordieu! je veux que saint Antoine me brûle si ceux là tâtent du vin, qui n'auront secouru la vigne. Ventre dieu! les biens de l'Eglise! Saint Thomas l'Anglais voulut bien mourir pour eux ; si j'y mourais aussi, ne serais-je saint de même?

Ce disant, il mit bas son grand habit, et se saisit du bâton de la croix, qui était de cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing, et quelque peu parsemé de fleurs de lys toutes presque effacées. Il sortit ainsi en beau sayon, mit son froc en écharpe, et de son bâton de la croix donna brusquement sur les ennemis qui sans ordre, ni enseigne, ni trompette, ni tambourin, parmi le clos vendangeaient. Car les porte-guidons et porte-enseignes avaient mis leurs guidons et enseignes à l'entrée des murs; les tambourineurs avaient défoncé leurs tambourins d'un côté, pour les emplir de raisins; les trompettes étaient chargées de moussines; chacun était dérayé.

Il choqua donc si raidement sur eux, sans dire gare, qu'il les renversait comme pores, frappant à tors et à travers, à la vieille escrime. Aux uns il escarbouillait la cervelle, aux autres rompait bras et jambes, aux autres disloquait les spondyles du col, aux autres démolissait les reins, aplatissait le nez, pochait les yeux, fendait les mâchoires, en-

fonçait les dents en gueule, abattait les omoplates, meurtrissait les jambes, décrochait les hanches, déboîtait les bras...

Si quelqu'un se voulait cacher entre les ceps, il lui froissait toute l'arête du dos, et l'éreintait comme un chien.

Si un autre voulait se sauver en fuyant, à celui-là il faisait voler la tête en pièces par la commissure lamdoide; si quelqu'un grimpait dans un arbre, pensant y être en sûreté, il l'empalait de son bâton par le fondement.

Si quelqu'un de sa vieille connaissance lui criait : — Ah ! frère Jean, mon ami, je me rends ! — Il le faut bien, disait-il, mais en même temps tu rendras l'âme à tous les diables; et soudain lui donnait *dronos;* et si quelqu'un assez téméraire osait lui résister en face, c'est là qu'il montrait vraiment la force de ses muscles, car il leur transperçait la poitrine par le médiastin et par le cœur. A d'autres, donnant au-dessous des côtes, il subvertissait l'estomac et ils mouraient aussitôt. Il frappait si fièrement les autres par le nombril. qu'il leur faisait sortir les tripes... Croyez

que c'était le plus horrible spectacle qu'on vit jamais.

Les uns criaient sainte Barbe; les autres saint Georges; les autres sainte Nytouche; les autres Notre-Dame de Cunault, de Lorette, de Bonnes-Nouvelles, de la Lenou, de Rivière. Les uns se vouaient à saint Jacques, les autres au saint suaire de Chambéry; mais il brûla trois mois après sans qu'on en pût sauver un seul brin! les autres à Cadouin; les autres à saint Jean d'Angely; les autres à saint Eutrope de Xaintes, à saint Mesme de Chinon, à saint Martin de Candes, à saint Clouaud de Sinays, aux reliques de Jourezay, et mille autres bons petits saints. Les uns mouraient sans parler, les autres parlaient sans mourir, les uns se mouraient en parlant, les autres parlaient en mourant, les autres criaient à haute voix : — Confession, confession, *confiteor, miserere, in manus.*

Ainsi, par sa prouesse, furent déconfits tous ceux de l'armée qui étaient entrés dans le clos, jusqu'au nombre de treize mille six cent vingt-deux, sans les femmes et petits

enfants, cela s'entend toujours. Jamais l'ermite Maugis ne se comporta aussi vaillamment avec son bourdon contre les Sarrazins dont il est parlé dans l'histoire des quatre fils Aimon, que le moine à l'encontre des ennemis, avec le bâton de la croix.

Picrochole transporté de rage à ces terribles nouvelles, prend d'assaut la Roche-Clermaud ; mais Grandgousier fait tout pour conserver la paix, tant il a en horreur de verser le sang de ses sujets.—« Mon intention, écrit-il à son fils, n'est pas de provoquer, mais d'apaiser ; n'est pas d'assaillir, mais de défendre ; n'est pas de conquérir, mais de protéger mes loyaux sujets... donc, fils bien-aimé, cette lettre vue, reviens promptement... la guerre sera faite avec la moindre effusion de sang possible... »

On envoie à Picrochole un ambassadeur qui essaie en vain de le ramener à des sentiments équitables ; et Grandgousier ne s'en tient pas là : comme il ne s'agit que de fouaces dans cette querelle, il en fait distribuer cinq charretées aux gens de Picrochole, en retour

des quatre ou cinq douzaines que, disaient-ils, on leur avait prises. Mais Picrochole, entouré de ses conseillers, le comte Spadassin et le capitaine Merdailles, brûle déjà de livrer la bataille, de conquérir la terre entière et de fonder l'empire universel. Alors Gargantua accourt de Paris, prend le commandement de l'armée, accomplit, avec ses compagnons, des merveilles de bravoure. Picrochole est mis en déroute, détrôné, chassé de ses Etats, et réduit à se faire pauvre gagne-deniers à Lyon, où l'on le voit encore, toujours colère comme devant.

Gargantua, après la victoire, récompense ses compagnons d'armes, les festoie, affranchit les vaincus, et fait bâtir pour frère Jean l'abbaye de Thélème, c'est-à-dire l'abbaye de la liberté.

## LIVRE SECOND

(1533)

*Pantagruel, roi des Dipsodes, restitué en son naturel, avec ses faits et prouesses épouvantables, composés par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.*

Au commencement du monde, peu après qu'Abel fut tué par Caïn, la terre imbue du sang du juste fut, une certaine année, si fertile en tous fruits et singulièrement en mêles, qu'on l'appela l'année des grosses mêles, car les trois en faisaient le boisseau.

Faites votre compte que le monde volontiers mangeait lesdites mêles, car elles étaient belles à l'œil et délicieuses au goût. Mais ainsi

que Noé, le saint homme, auquel nous devons tous avoir tant d'obligation et de reconnaissance de ce qu'il nous planta la vigne, dont nous vient cette nectarique, délicieuse, précieuse, céleste. joyeuse et déifique liqueur qu'on nomme le piot, fut trompé en le buvant, car il ignorait sa grande vertu et puissance, semblablement les hommes et femmes de ce temps mangeaient avec grand plaisir de ce beau et gros fruit, mais accidents bien divers leur en advinrent : à tous survint au corps une enflure très-horrible, mais non à tous en un même lieu. Car aucuns enflaient par le ventre et le ventre leur devenait comme une grosse tonne, desquels il est écrit : *ventrem omnipotentem* ; et ils furent tous gens de bien et bons raillards. Et de cette race naquirent saint Pansard et Mardigras.

Les autres enflaient par les épaules, et tant étaient bossus qu'on les appelait *montifères*, c'est-à-dire porte-montagnes ; et vous en voyez encore par le monde en divers sexes et dignités. Et de cette race issit Esopet, duquel vous avez les beaux faits et dits par écrit.

Autres croissaient par les jambes, et, à les voir, eussiez dit que c'étaient grues ou flamants, ou bien gens marchants sur échasses; et les petits grimauds les appellent *jambus*.

Aux autres tant croissait le nez qu'il semblait la flûte d'un alambic : tout diapré, tout étincelé de bubelettes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout émaillé, tout boutonné, et brodé de gueules. Et parmi eux vous avez vu le chanoine Panzoult et Piedebois, médecin à Angers; de laquelle race peu furent qui aimassent la tisane, mais tous furent amateurs de purée septembrale. Nason et Ovide en prirent leur origine, et tous ceux desquels il est écrit : *ne reminiscaris.*

Autres croissaient par les oreilles, lesquelles tant grandes ils avaient que de l'une faisaient pourpoint, chausses et sayon, et de l'autre s'enveloppaient comme d'une cape à l'espagnole. Et l'on dit qu'en Bourbonnais leur espèce dure encore, et sont appelées oreilles de Bourbonnais. Les autres croissaient en longueur par tout le corps, et de

ceux-là sont venus les géants, et par eux Pantagruel.

Et le premier fut Chalbroth,
Qui engendra Sarabroth,
Qui engendra Faribroth,
Etc., etc., etc.

Gargantua, en son âge de quatre cent quatre-vingt quarante et quatre ans, engendra son fils Pantagruel de sa femme Badebec, fille du roi des Amaurotes en Utopie, laquelle mourut en le mettant au monde; car il était si merveilleusement grand et lourd qu'il ne put venir à la lumière sans ainsi suffoquer sa mère.

Il faisait, en cette année là, une sécheresse et chaleur si horribles que les animaux et les hommes partout mouraient de soif. A la vérité, on jetait bien aux bons catholiques, de temps en temps, à l'église, quelques gouttes d'eau bénite; mais la vue de cette eau, loin de les apaiser, changeait leur soif en rage, et peu s'en fallut que les bénitiers ne fussent emportés à tous les diables, brisés et déconfits. En mémoire de cette soif universelle, le

nouveau-né fut nommé *Pantagruel*, du mot grec *pan*, *tout*, et du mot arabe *gruel* qui signifie *altéré*.

A chacun de ses repas le maillot humait le lait de quatre mille six cents vaches; encore arriva-t-il que tétant un jour une desdites vaches, il vous la prit bel et bien par-dessous le jarret et lui mangeait les deux tétins et la moitié du ventre, avec le foie et les rognons, et l'eût dévorée tout entière, n'eût été qu'elle criait horriblement et que le monde arriva; mais ils ne purent lui enlever le jarret qui lui resta dans la main et il le mangeait comme vous feriez d'une saucisse; et quand on lui voulut ôter l'os, il l'avala comme un cormoran ferait un petit poisson, et il commença à dire: *Bon, bon, bon*... Une autre fois un ours lui venant lécher les babines, il vous prend monsieur de l'ours et le met en pièces comme un poulet.

Devenu grand garçon on l'envoie à l'école. Il étudie à Poitiers, à Montpellier, dans toutes les universités de France, sous la conduite de son précepteur Epistémon; il voyage tant et

si bien qu'enfin il arrive à Paris, où il visite avec respect la bibliothèque Saint-Victor. Il y trouve entre autres bons livres :

Le peloton de théologie ;

L'apparition de sainte Gertrude à une nonnain de Poissy étant en mal d'enfant ;

L'art de péter honnêtement en société ;

Le moutardier de pénitence ;

Le cabat des notaires ;

Les fanfares de Rome ;

Les hanicrochements des confesseurs ;

Géographie du purgatoire ;

Almanach perpétuel pour les goutteux et autres malades ;

Les aises de vie monacale ;

La galimafrée des bigots ;

L'histoire des farfadets ;

Le limaçon des rimasseurs ;

Les entraves de religion ;

L'accoudoir de vieillesse ;

La muselière de noblesse ;

La marmite des quatre temps ;

Le moyen de se passer de pape, par Gerson ;

Des terribles effets de l'excommunication ;

Le ramoneur d'astrologie;
Le tirepet des apothicaires;
De la nécessité de chasser les cagots.

Pantagruel, peu de jours après son arrivée à Paris, reçoit une lettre de son père Gargantua : « Fils très-cher, lui dit-il, je rends grâce à Dieu mon conservateur de ce qu'il m'a donné de pouvoir voir mon antiquité chenue refleurir en ta jeunesse. Car lorsque, par le plaisir de lui qui tout régit et modère, mon âme laissera cette habitation humaine, je ne me réputerai totalement mourir, mais passer d'un lieu en un autre, attendu que en toi et par toi, je demeure en mon image, visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et mes amis, comme j'avais coutume. Laquelle mienne conversation a été, moyennant l'aide et grâce divine, non sans péché, je le confesse (nous péchons tous), mais sans reproche.

» Mais si en toi demeure l'image de mon corps, il faut que pareillement y reluisent mes mœurs et mon âme, sans quoi l'on ne te jugerait être le gardien de l'immortalité de

notre nom; et le plaisir que je prendrais, ce voyant, serait petit, considérant que la moindre partie de moi, qui est le corps, demeurerait; et la meilleure, qui est l'âme, et par laquelle demeure notre nom en bénédiction entre les hommes, serait dégénérante et abâtardie.

» Et ce que présentement je t'écris n'est tant afin que dans ce train vertueux tu vives, que de vivre et avoir ainsi vécu tu te réjouisses et te rafraîchisses en courage pour l'avenir. Pour réussir à cette entreprise, il te peut souvenir que je n'ai rien épargné, mais que je t'ai secouru comme si je n'eusse eu d'autre trésor en ce monde que de te voir une fois en ma vie absolu et parfait, tant en vertu, honnêteté et prud'homie qu'en tout savoir libéral et honnête, et de te laisser après ma mort comme un miroir représentant la personne de moi, ton père, si non aussi excellent et tel de fait comme je te souhaite, du moins tel en désir.

» Quoique mon feu père de bonne mémoire, Grandgousier, eût adonné tout son

soin à ce que je profitasse en toute perfection et savoir politique, et que mon labeur et étude y correspondît très-bien et même encore dépassât son désir, toutefois, comme tu peux en juger, le temps n'était aussi favorable, aussi commode aux lettres comme de présent, et n'avais abondance de précepteurs tels que tu as eu. Le temps était encore ténébreux, et sentant l'infélicité et calamité des Goths, qui avaient mis à destruction toute bonne littérature; mais, par la bonté divine, la lumière et dignité a été de nos jours rendue aux lettres, et j'y vois un tel amendement, que, de présent, à peine je serais reçu en la première classe des petits grimauds, moi qui étais en mon temps, non à tort, réputé le plus savant du siècle. Ce que je ne dis par jactance vaine, mais pour te donner affection de plus haut tendre.

» Maintenant toutes disciplines sont restituées; on a remis en lumière la langue grecque sans laquelle c'est honte que quelqu'un se dise savant, les langues hébraïque, chaldaïque, latine. Maintenant sont en usage les im-

pressions si élégantes et correctes qui ont été inventées en notre âge par inspiration divine, comme, au contraire, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très-doctes, de librairies très-amples, et m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, n'était commodité d'étude telle que maintenant.

» Aussi les femmes et filles elles-mêmes ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine.

» Emploie donc ta jeunesse, mon fils, à bien profiter en étude et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peuvent endoctriner. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement. Premièrement la grecque, secondement la latine, et puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la chaldaïque et arabique pareillement; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron; qu'il

n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aidera la cosmographie. Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnai le goût quand tu étais encore petit à l'âge de cinq à six ans. Poursuis le reste, et d'astronomie saches-en tous les canons. Laisse-moi l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius, comme abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères avec philosophie.

» Et quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement; qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air; tous les arbres, arbustes et fruits des forêts; toutes les herbes de la terre; tous les métaux cachés au ventre des abîmes; les pierres de tout l'orient et du midi; que rien ne te soit inconnu.

» Puis soigneusement revois les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans dédaigner les thalmudistes et cabalistes; et, par fréquentes anatomies, acquiers-toi parfaite

connaissance de l'autre monde, qui est l'homme.

» Et, par quelques heures du jour, commence à visiter les saintes lettres. Premièrement en grec le Nouveau Testament, et les Epîtres des Apôtres; et puis en hébreu, le Vieux Testament. Somme, que je voie un abyme de science. Car dorénavant, devenu homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et repos d'étude et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison et nos amis secourir contre les assauts des malfaisants.

» Mais parce que sapience n'entre point en âme mauvaise et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir; et, par foi formée de charité, être à lui adjoint en sorte que jamais n'en sois séparé par le péché. Aie suspects les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains et

les aime comme toi-même. Révère tes précepteurs, fuis la compagnie des gens à qui tu ne veux point ressembler, et ne reçois en vain les grâces que Dieu t'a données. Et, quand tu connaîtras que tu auras tout le savoir de par delà acquis, reviens vers moi afin que je te voie et donne ma bénédiction devant que mourir.

» De Utopie, ce 17me jour du mois de mars,

» ton père,

» GARGANTUA. »

Pantagruel, quelques jours plus tard, se promenant vers l'abbaye Saint-Antoine, fait la rencontre de Panurge mourant de faim, en haillons, à moitié rôti d'un côté et de l'autre mangé des chiens: il le réconforte, le restaure, l'attache à sa personne, et Panurge lui fait le récit de ses aventures. Il lui raconte comment il a été mis à la broche chez les Turcs et presque rôti; comment il a lui-même rôti, dans son propre feu, monsieur son rôtisseur.

Après ce récit, Pantagruel, Panurge, Epis-

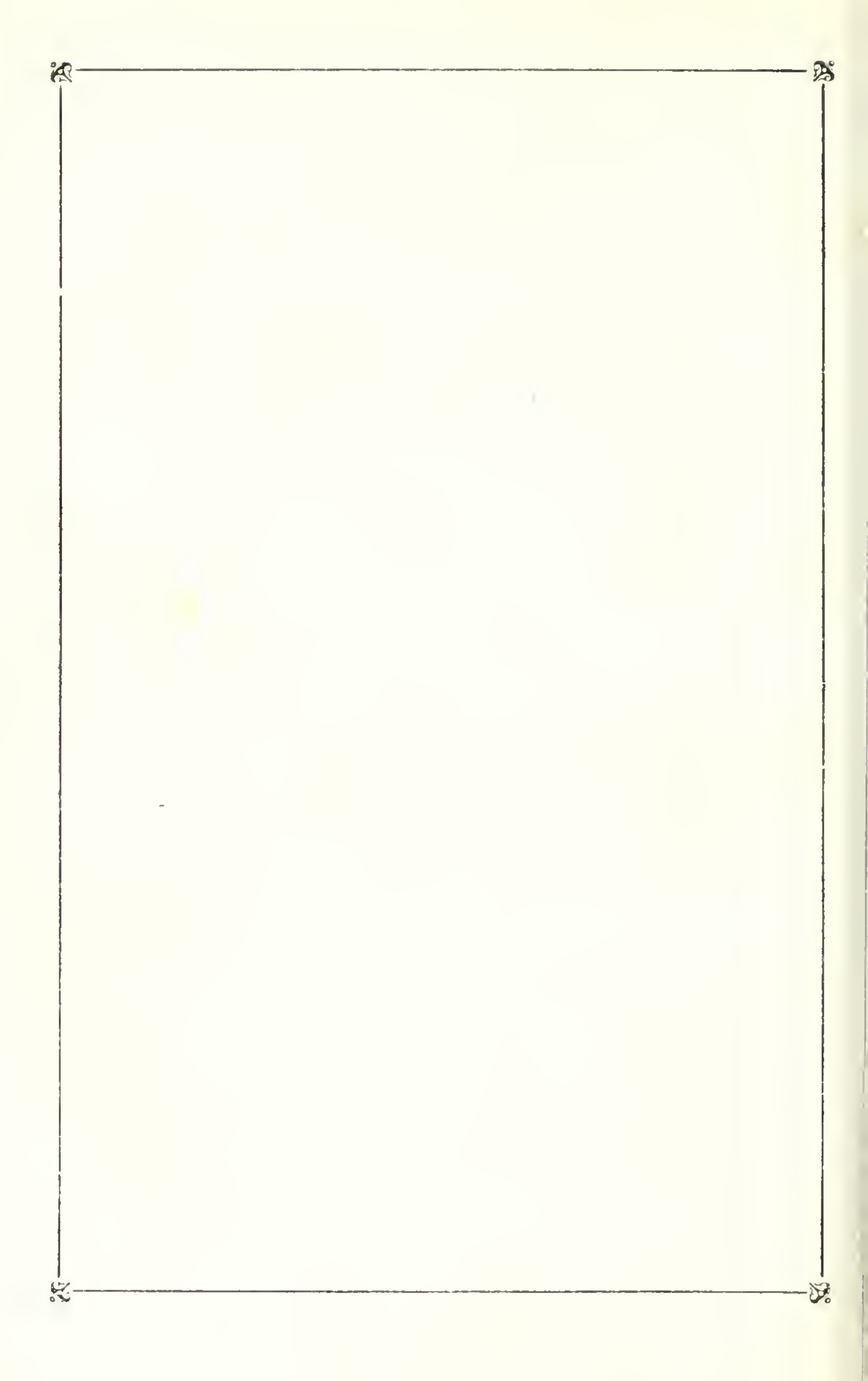
témon s'en vont de çà et de là dans Paris, devisant sur toutes choses, étonnant le monde de leur sagesse et de leur savoir et rendant partout des sentences mémorables. Panurge joue cent tours aux présidents, conseillers et autres gens de justice grippeminaudière ; il marie les vieilles femmes, fait quinaud un grand clerc d'Angleterre, etc. etc. (Voy. au mot *Panurge*.)

Pantagruel apprenant à Paris que les Dipsodes, conduits par le roi Anarche, ont envahi le pays des Amaurotes, retourne bien vite dans ses Etats, et, de nouveau, les batailles recommencent. Pantagruel et ses compagnons marchent de triomphe en triomphe. Les Dipsodes sont vaincus. Au milieu de combats terribles, de luttes corps à corps de Pantagruel contre le géant Loupgarou, Epistémon, dans une escarmouche, a la tête emportée. Il meurt et va aux enfers ; mais Panurge, qui a des secrets pour tout, lui recolle la tête et le ressuscite ; après quoi les Pantagruélistes joyeux entrent triomphants dans la ville des Amaurotes ; le roi Anarche est

détrôné et réduit à se faire crieur de sauce verte. Il s'en va donc criant partout : *Sauce verte ! sauce verte !*

— Pardieu ! tu as bonne gorge, lui dit Panurge en lui pinçant l'oreille, et tu ne fus jamais si heureux que de n'être plus roi. Chante plus haut !

Et le pauvre roi recommence à crier : Sauce verte !



## LIVRE TROISIÈME

(1546)

Pantagruel, après avoir entièrement conquis le pays de Dipsodie, y transporte une colonie d'Utopiens au nombre de neuf milliards huit cent soixante-seize millions, cinq cent quarante-trois mille deux cent dix hommes, sans les femmes et petits enfants; et Panurge y est créé par lui châtelain de Salmigondin. Voilà donc monsieur le châtelain mangeant son blé en herbe, achetant cher, vendant bon marché, brûlant son bois pour faire de la cendre, abattant ses futaies et préparant ainsi des siéges pour le jugement dernier qui peut-être arrivera demain, car nous en som-

mes aujourd'hui d'une demi-toise plus près qu'avant hier.

Panurge, se voyant devenu un puissant seigneur, désire se marier ; mais il craint d'être cocu et consulte là-dessus le bon Pantagruel :

— Seigneur, vous avez ma délibération entendue ; me dois-je marier ?

— Puisque vous en avez jeté le dé et pris la ferme délibération, répondit Pantagruel, il n'en faut plus parler. Il ne reste plus qu'à mettre votre projet à exécution.

— Oui, dit Panurge, mais je ne le voudrais exécuter sans votre conseil et bon avis.

— J'en suis, répondit Pantagruel, d'*avis* et je vous le conseille.

— Mais, dit Panurge, si vous croyez que le meilleur pour moi fût de rester dans l'état où je suis, sans entreprendre aucun cas de nouveauté, j'aimerais mieux ne me marier point.

— *Point* donc ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Mais, dit Panurge, voudriez-vous qu'ainsi seulet je demeurasse toute ma vie, sans compagnie conjugale? Vous savez qu'il est écrit : *Væ soli !* L'homme seul n'a jamais tel soulas que les gens mariés.

— *Mariez*-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel.

— Mais, dit Panurge, si ma femme me faisait cocu, comme vous savez qu'il en est grande année, ce serait assez pour me faire sortir des gonds de patience. J'aime bien les cocus et ils me semblent gens de bien, et je les hante volontiers ; mais, pour mourir, je ne le voudrais être. C'est un point qui trop me point.

— *Point* donc ne vous mariez, répondit Pantagruel, car la sentence de Sénèque est véritable : Ce que à autrui tu auras fait, sois certain qu'autrui te le fera.

— Dites-vous, demanda Panurge, cela sans exception ?

— *Sans exception* il le dit, répondit Pantagruel.

— Oh ! oh ! dit Panurge, de par le petit

diable, il entend en ce monde ou en l'autre. Mais vraiment, puisque de femme ne me peux passer non plus qu'un aveugle de son bâton, n'est-ce le mieux que je m'associe quelque honnête et prude femme que de changer ainsi de jour en jour, avec continuel danger de quelque coup de bâton ou de quelque pire malencombre? Car femme de bien onc ne me fut rien, et n'en déplaise à leurs maris.

— *Mariez*-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel.

— Mais, dit Panurge, si Dieu voulait et s'il advenait que j'épousasse quelque femme de bien et qu'elle me battît, je serais trois fois plus endurci que Job, si je n'enrageais tout vif. Car ces tant femmes de bien ont communément mauvaise tête. Mais je l'aurais encore pire, et lui battrais tant et tant sa petite oie (ce sont bras, jambes, tête, poumon, foie et ratelle), tant lui déchiqueterais ses habillements à coups de bâton, que le diable attendrait son âme à la porte. De ces tabus je me passerais bien pour cette année, et content serais de n'y entrer point.

— *Point* donc ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Oui, mais, dit Panurge, je n'ai personne qui de moi se soucie et qui me porte amour égal à ce qu'on dit être l'amour conjugal ; et si d'aventure je tombais en maladie je ne serais traité qu'à rebours. Le sage dit : Là où n'est femme, j'entends mère de famille, le malade est en grand estrif. J'en ai vu claire expérience en papes, légats, cardinaux, évêques, abbés, prieurs, prêtres et moines. Or, là jamais ne m'auriez.

— *Mariez*-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel.

— Mais, dit Panurge, si étant malade et impuissant aux devoirs de mariage, ma femme impatiente de ma langueur, à autrui s'abandonnait, et que non-seulement elle ne me secourût au besoin, mais ainsi se moquât de ma calamité, et qui pis est me dérobât, comme j'ai vu souvent arriver, ce serait pour m'achever de peindre et courir les champs en pourpoint.

— *Point* donc ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Oui, mais, dit Panurge, je n'aurai jamais ni fils ni filles légitimes auxquels j'aie l'espoir de transmettre mon nom et mes armes; auxquels je puisse laisser mes héritages et acquêts (j'en ferai de beaux, un de ces matins, n'en doutez), avec lesquels je me puisse ébaudir, quand j'aurai quelque ennui, comme je vois journellement votre tant excellent et débonnaire père faire avec vous, et comme font tous gens de bien en leur sérail et privé, car marié non étant, étant par accident fâché, au lieu de me consoler, m'est avis que de mon mal riez.

— *Mariez*-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel.

— Votre conseil, dit Panurge, sauf correction, ressemble à la chanson de Ricochet: ce ne sont que sarcasmes, moqueries, paronomasies, épanalepses et redites contradictoires. Les unes détruisent les autres; je ne sais auxquelles m'en tenir.

— Aussi, répondit Pantagruel, il y a dans

vos propositions tant de si et de mais, que je n'y saurais rien fonder, ni rien résoudre. N'êtes-vous assuré de votre vouloir? Le point principal y gît; tout le reste est fortuit. Nous voyons tant de gens heureux en cette rencontre, qu'en leur mariage semble reluire quelque idée et représentation des joies du paradis; d'autres y sont si malheureux que les diables qui tentent les ermites dans les déserts de la Thébaïde ne le sont davantage. Il convient d'en affronter les basards les yeux bandés, baissant la tête, baisant la terre, et se recommandant à Dieu, puisqu'une fois on s'y veut mettre. Autre assurance ne vous en saurais-je donner.

Avec tout cela le problème du mariage de Panurge est loin d'être résolu; on consulte les sorts homériques et virgiliens; on consulte les songes; on va interroger la Sibylle de Panzoust; on prend conseil d'un muet et d'un fou; on va trouver à ses derniers moments le vieux poète Raminagrobis; on consulte le magicien Her Trippa. Frère Jean ne trouve rien de mieux, en cette perplexité,

que de réconforter Panurge d'avance contre tous les malheurs possibles en ménage. Mais cela ne peut suffire au pauvre châtelain qui a la *puce en l'oreille*. On fait assemblée d'un théologien, d'un médecin, d'un légiste et d'un philosophe. Panurge, en profonde révérence, dit : — Messieurs, il n'est question que d'un mot : me dois-je marier ou non ?

Le père Hippothadée, le théologien, sur l'invitation de Pantagruel, répondit en modestie incroyable : — Mon ami, vous nous demandez conseil, mais d'abord il faut que vous-même vous vous conseilliez. Sentez-vous importunément en votre corps les aiguillons de la chair ?

— Bien fort, répondit Panurge, ne vous en déplaise, notre père.

— Vraiment non, mon ami, dit Hippothadée. Mais en cet estrif avez-vous de Dieu le don et grâce spéciale de continence ?

— Ma foi non, répondit Panurge.

— Mariez-vous donc, mon ami, dit Hippothadée, car il vaut mieux se marier que de brûler au feu de concupiscence.

— C'est parlé cela, s'écria Panurge, galamment, sans circumbilivaginations. Grand merci, monsieur notre père! je me marierai sans faute et bientôt. Je vous convie à mes noces. Nous ferons chère lie et vous prierai de mener la première danse des pucelles, s'il vous plaît de me faire tant d'honneur. Reste un petit scrupule à rompre; petit, dis-je, moins que rien. Serai-je point cocu?

— Eh! non, vraiment, mon ami, s'il plaît à Dieu.

— Oh! s'écria Panurge, le ciel nous soit en aide! où me renvoyez-vous, bonnes gens? Aux conditionnelles, lesquelles, en dialectique, reçoivent toutes contradictions et impossibilités. Si mon mulet volait, mon mulet aurait des ailes. Si Dieu plaît, je ne serai point cocu; je serai cocu si Dieu plaît. Ouidà, si c'était condition à laquelle je pusse obvier, je ne me désespérerais pas tout à fait. Mais vous me remettez au conseil privé de Dieu, en la chambre de ses menus plaisirs. Où prenez-vous le chemin pour y aller, vous autres Français? Monsieur notre père, je crois

que le mieux sera que vous ne veniez pas à mes noces. Le bruit et la triballe des gens de noces vous rompraient tout le testament. Vous aimez repos, silence et solitude. Vous n'y viendrez pas, je crois. Et puis vous dansez assez mal, et seriez honteux en menant la première danse. Je vous enverrai du rillé en votre chambre...

— Mon ami, dit Hippothadée, prenez bien mes paroles, je vous en prie. Quand je vous dis s'il plaît à Dieu, vous fais-je tort ? Est-ce mal parlé ? Est-ce une condition blasphématoire ou scandaleuse ? N'est-ce pas honorer le Seigneur, créateur, protecteur, conservateur ? N'est-ce pas le reconnaître unique dispensateur de tout bien ? N'est-ce pas nous déclarer tous dépendants de sa bénignité ; rien sans lui n'être, rien ne valoir, rien ne pouvoir, si sa sainte grâce n'est sur nous infuse ? N'est-ce pas mettre exception canonique à toutes nos entreprises et remettre tout ce que nous proposons à sa sainte volonté ? N'est-ce pas véritablement sanctifier son bienheureux nom ? Mon ami, vous ne serez point cocu si Dieu

plaît. Pour savoir sur ce point quel est son plaisir, il ne faut entrer en désespoir comme d'une chose absconse et pour laquelle il faudrait consulter son conseil privé et voyager en la chambre de ses très-saints plaisirs. Le bon Dieu nous a fait ce bien de nous les avoir révélés, annoncés, déclarés, et manifestement décrits, dans sa Bible sacrée.

Là vous trouverez que jamais ne serez cocu, c'est-à-dire que jamais votre femme ne sera ribaude, si vous la prenez issue de gens de bien, instruite en vertus et honnêteté, n'ayant hanté et fréquenté compagnie que de bonnes mœurs, aimant complaire à Dieu par foi et observation de ses saints commandements, craignant l'offenser et perdre sa grâce par transgression de sa divine loi, en laquelle est rigoureusement défendu l'adultère, où il est commandé adhérer uniquement à son mari, le servir, uniquement l'aimer après Dieu. Pour renfort de cette discipline, vous, de votre côté, l'entretiendrez en amitié conjugale, continuerez en prud'homie, lui montrerez bon exemple, vivrez pudiquement,

chastement, vertueusement, en votre ménage, comme voulez que de son côté elle vive. Car comme le miroir est dit bon et parfait, non celui qui plus est orné de dorures et pierreries, mais celui qui véritablement représente les formes objectées, aussi la femme qu'on doit le plus estimer n'est pas celle qui serait riche, belle, élégante, issue de noble race, mais celle qui plus s'efforce avec Dieu se former en bonnes grâces et se conformer aux mœurs de son mari. Voyez comment la Lune ne prend lumière ni de Mercure, ni de Jupiter, ni de Mars, ni d'aucune autre planète ou étoile qui soit au ciel; elle n'en reçoit que du Soleil son mari, et de lui n'en reçoit point plus qu'il ne lui en donne par son infusion et aspect. Ainsi serez-vous à votre femme en patron et exemplaire de vertus et honnêteté, et continuellement implorerez la grâce de Dieu à votre protection.

— Vous voulez donc, dit Panurge filant ses moustaches, que j'épouse la femme forte décrite par Salomon? Elle est morte. Je ne la vis onc, que je sache. Dieu me le veuille

pardonner. Grand merci toutefois, mon père. Mangez ce taillon de massepain ; puis vous boirez une coupe d'hypocras clairet, il est stomachal. Suivons.

A d'autres. Ça, notre maître Rondibilis (le médecin), dépêchez-moi. Me dois-je marier ou non ?

— Par les ambles de mon mulet, répondit Rondibilis, je ne sais ce que je dois répondre à ce problème. Vous dites que vous sentez en vous les poignants aiguillons de la sensualité. Je trouve en notre Faculté de médecine, et nous l'avons pris des anciens platoniques, que la concupiscence charnelle est refrénée par cinq moyens : d'abord par le vin ; secondement par certaines drogues ; troisièmement par travail assidu ; quatrièmement par fervente étude ; cinquièmement par l'acte vénérien.

— Je vous attendais là, dit Panurge, et prends celui-ci pour moi ; use des précédents qui voudra.

— C'est, dit frère Jean, le moyen dont use le prieur de Saint-Victor-lez-Marseille...

— Je vois Panurge, continua Rondibilis, bien proportionné en ses membres, bien tempéré en ses humeurs, bien complexionné en ses esprits, en âge compétent, en temps opportun, en vouloir équitable de se marier : s'il rencontre femme de semblable température, ils engendreront ensemble enfants dignes de quelque monarchie transpontine. Le plus tôt sera le meilleur, s'il veut voir ses enfants pourvus.

— Monsieur notre maître, répondit Panurge, je le ferai, n'en doutez pas, et bientôt. Je vous retiens pour la fête. Nous y ferons grande chère, je vous le promets. Vous y amènerez votre femme, s'il vous plaît; avec ses voisines, cela s'entend. Reste un petit point à vider : serai-je point cocu ?

— Que me demandez-vous ? s'écria Rondibilis; si vous serez cocu ? mon ami, je suis marié, vous le serez plus tard; mais écrivez ce mot en votre cervelle, avec un style de fer, que tout homme marié est en danger d'être cocu. Cocuage est naturellement des apanages de mariage. L'ombre plus naturel-

lement ne suit le corps que cocuage les gens mariés. Et, quand vous entendrez dire à quelqu'un ces trois mots : *Il est marié;* si vous dites : Il est donc, ou a été, ou sera, ou peut être cocu, vous ne serez dit inhabile architecte de conséquences naturelles.

— Hypocondre de tous les diables, s'écria Panurge, que me dites-vous ?...

Et ses perplexités recommencent de plus belle.

Pantagruel dit alors à Trouillogan, philosophe éphectique et pyrrhonien : — Notre féal, c'est à vous maintenant de répondre : Panurge doit-il se marier ou non ?

— Tous les deux, répondit Trouillogan.

— Que me dites-vous ? demanda Panurge.

— Ce que vous avez ouï, répondit Trouillogan.

— Qu'ai-je ouï ? demanda Panurge.

— Ce que j'ai dit, répondit Trouillogan.

— Ah ! ah ! en sommes-nous là ? Passe sans flux, dit Panurge. Encore un coup, me dois-je marier ou non.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Trouillogan.

— Le diable m'emporte, dit Panurge, si je ne deviens rêveur. Je crois que je suis descendu au puits ténébreux où Héraclite disait la vérité cachée. Je n'y vois goutte, je n'entends rien. Tournons la chance et parlons sans disjonctives. Or çà, de par Dieu, me dois-je marier ?

TROUILLOGAN

Il y a de l'apparence.

PANURGE

Et si je ne me marie point ?

TROUILLOGAN

Je n'y vois nul inconvénient.

PANURGE

Vous n'y en voyez point ?

TROUILLOGAN

Non, ou j'ai la vue mauvaise.

PANURGE

J'y en vois plus de cinq cents.

TROUILLOGAN

Comptez-les.

PANURGE

Je dis improprement parlant, et prenant nombre certain pour incertain, déterminé pour indéterminé, c'est-à-dire beaucoup.

TROUILLOGAN

J'écoute.

PANURGE

Je ne peux me passer de femme, de par tous les diables.

TROUILLOGAN

Chassez ces vilaines bêtes.

PANURGE

Coucher seul et sans femme, c'est vie brutale.

TROUILLOGAN

A votre commandement.

PANURGE

Ah ! j'en suis bien ! donc me marierai-je ?

TROUILLOGAN

Peut-être.

PANURGE

M'en trouverai-je bien ?

TROUILLOGAN

Selon la rencontre.

PANURGE

Aussi, si je rencontre bien, comme j'espère, serai-je heureux ?

TROUILLOGAN.

Assez.

PANURGE

Tournons dans l'autre sens. Et si je rencontre mal ?

TROUILLOGAN

Je m'en lave les mains.

PANURGE

Mais conseillez-moi, de grâce ! Que dois-je faire ?

TROUILLOGAN

Ce que vous voudrez.

PANURGE

Tarabin ! tarabas !

TROUILLOGAN

N'invoquez rien, je vous prie.

PANURGE

Au nom de Dieu, je ne veux faire que ce que vous me conseillerez. Que me conseillez-vous ?

TROUILLOGAN

Rien.

PANURGE

Me marierai-je ?

TROUILLOGAN

Je n'y étais pas.

PANURGE

Je ne me marierai donc point ?

TROUILLOGAN

Je n'y peux rien.

PANURGE

Si je ne suis pas marié, je ne serai jamais cocu.

TROUILLOGAN

J'y pensais.

PANURGE

Mettons le cas que je sois marié.

TROUILLOGAN

Où le mettrons-nous ?

PANURGE

Je dis : prenez le cas que je sois marié.

TROUILLOGAN

J'en suis empêché.

PANURGE

Merde en mon nez! Oh ! si j'osais jurer quelque bon petit coup en cachette, cela me soulagerait d'autant. Mais patience! Et donc, si je suis marié, je serai cocu ?

TROUILLOGAN

On le dirait.

PANURGE

Si ma femme est honnête et chaste, je ne serai jamais cocu ?

TROUILLOGAN

Vous me semblez parler comme il faut.

PANURGE

Ecoutez.

TROUILLOGAN

Tant qu'il vous plaira.

PANURGE

Sera-t-elle honnête et chaste ? reste seulement ce point.

TROUILLOGAN

J'en doute.

PANURGE

Vous ne la vîtes jamais.

TROUILLOGAN

Que je sache.

PANURGE

Pourquoi donc doutez-vous d'une chose que vous ne connaissez pas ?

TROUILLOGAN

Pour cause.

PANURGE

Et si vous la connaissiez ?

TROUILLOGAN

Encore plus.

PANURGE

Page, mon mignon, tiens ici mon bonnet, je te le donne ; va-t-en dans la basse-cour jurer une petite demi-heure pour moi, je jurerai pour toi quand tu voudras. Mais qui me fera cocu ?

TROUILLOGAN

Quelqu'un.

PANURGE

Par le ventre-bœuf de bois ! je vous frotterai bien, monsieur le quelqu'un.

TROUILLOGAN

Vous le dites.

PANURGE

Le diantre! que celui qui n'a point de blanc en l'œil m'emporte si je ne boucle ma femme à la bergamesque, quand je partirai hors de chez moi.

TROUILLOGAN

Discourez mieux.

PANURGE.

C'est bien chié chanté pour les discours, arrivons à quelque solution.

TROUILLOGAN

Je n'y contredis pas.

PANURGE

Attendez, puisque je ne peux, de cet endroit, vous tirer de sang, je vous saignerai d'une autre veine. Etes-vous marié ou non?

TROUILLOGAN

Ni l'un ni l'autre, et tous les deux ensemble.

PANURGE

Dieu nous soit en aide! je sue, par la mortbœuf, d'ahan, et sens ma digestion interrompue. Toutes mes phrènes, métaphrènes et diaphragmes sont suspendus et tendus pour incornifistibuler en la gibecière de mon entendement ce que vous dites et répondez.

TROUILLOGAN

Je ne m'en soucie.

PANURGE

Trut avant, notre féal, êtes-vous marié?

TROUILLOGAN

Il me le semble.

PANURGE

Vous l'avez été autrefois?

TROUILLOGAN

Possible.

PANURGE

Vous en trouvâtes-vous bien la première fois ?

TROUILLOGAN

Il n'est pas impossible.

PANURGE

A cette seconde fois comment vous en trouvez-vous ?

TROUILLOGAN

Comme le veut ma destinée.

PANURGE

Mais quoi ! à bon escient, vous en trouvez-vous bien ?

TROUILLOGAN

Il est vraisemblable.

PANURGE

Or çà, de par Dieu, j'aimerais mieux, par le fardeau Saint-Christophe, entreprendre de tirer un pet d'un âne mort que de vous une solution. Et pourtant, je vous tiens à ce coup : notre féal, faisons honte au diable d'enfer, confessons la vérité. Fûtes-vous jamais cocu ? Je dis vous qui êtes ici, je ne dis pas vous qui êtes là-bas au jeu de paume.

TROUILLOGAN

Non, si je n'y étais pas prédestiné.

PANURGE

Par la chair, je renie, je renonce, il m'échappe.

A ces mots Gargantua se leva et dit : — Loué soit le bon Dieu en toutes choses ! A ce que je vois, le monde est devenu beau fils... En sommes-nous là ? Donc les plus doctes et plus prudents philosophes sont entrés aujourd'hui au phrontistère et école des pyrrhoniens, aporrhétiques, sceptiques, et éphec-

tiques. Loué soit le bon Dieu! vraiment on pourra dorénavant prendre les lions par la crinière; les chevaux par les crins; les buffles par le museau; les bœufs par les cornes; les loups par la queue; les chèvres, par la barbe; les oiseaux, par le pied; mais jamais tels philosophes ne seront pris par leurs paroles. Adieu, mes bons amis.

Les doutes de Panurge, loin d'être résolus, se trouvent donc augmentés.

Alors tous ensemble, Pantagruel et Panurge, Epistémon et frère Jean, Eudémon et Gymnaste se décident à aller consulter l'oracle de la Dive Bouteille, au delà des mers. On frète un navire, une flotte entière; on l'arme et l'on s'apprête à partir.

## LIVRE QUATRIÈME

## (1547 ET 1550)

Pantagruel et ses compagnons, par un beau jour de juin, prenant congé de Gargantua, s'embarquent au port de Thalasse, accompagnés de Xenomanes, le grand voyageur et traverseur de voies périlleuses, arrivé quelques jours auparavant, sur la demande de Panurge. Ils emmènent aussi quelques serviteurs et anciens domestiques. Xenomanes laisse à Gargantua, en sa grande et universelle hydrographie, un tracé de l'itinéraire qu'ils vont suivre dans ce voyage vers l'oracle de la Dive Bouteille Bacbuc.

L'oracle de la Dive Bacbuc se trouvant près le Catay, dans l'Inde supérieure, le maître pi-

lote, Jamet Brayer, fut d'avis, ainsi que Xenomanes, qu'au lieu de prendre la route ordinaire des Portugais qui se dirigent par l'équateur et le Cap, il fallait, au contraire, prendre par le nord; ce qui leur fut d'un grand avantage, car sans naufrage, sans danger, sans perte de leurs gens, en grande sérénité, excepté un jour près l'île des Macréons, ils firent le voyage de l'Inde supérieure en moins de quatre mois, voyage que les Portugais feraient à peine en trois ans, avec fâcheries et dangers innombrables.

Les voici donc, après trois mois de navigation, dans l'île de Medamothi, où règne le roi Philophane. Ils y arrivent juste au moment des grandes foires et y achètent plusieurs belles choses, entr'autres un tableau où sont peintes les idées de Platon et les atomes d'Epicure, puis trois jeunes licornes vivantes et un tarande, animal grand comme un jeune taureau, portant tête de cerf et qui change de couleur selon la variété des lieux où il paît et demeure, et reproduit la couleur des herbes, arbres, arbrisseaux, fleurs, lieux,

pâtis, rochers et généralement de toutes les choses qu'il approche.

Pantagruel, dans cette île, reçoit de bonnes nouvelles de son père, ce qui l'encourage à continuer son voyage. Ils se remettent en route et rencontrent un navire chargé de voyageurs qui reviennent du pays de Lanternois dont ils donnent des nouvelles aux pèlerins pantagruélistes.

Or il se trouvait sur ce navire un marchand de moutons avec lequel Panurge se prend de querelle. Le débat apaisé, Panurge dit à Epistemon et à frère Jean : — Retirez-vous ici un peu à l'écart et joyeusement passez le temps à ce que vous verrez. Puis il s'adresse au marchand, boit de rechef avec lui un grand verre de bon vin lanternois et dévotement le prie de lui vouloir, par grâce, vendre un de ses moutons. Le marchand lui répond :

— Ah! notre voisin, que vous savez bien abuser les pauvres gens! Vraiment vous êtes un gentil chaland. O le vaillant acheteur de moutons! Qu'il ferait bon porter bourse pleine auprès de vous! Han! han! qui ne

vous connaîtrait, vous feriez bien des vôtres!...

— Patience! dit Panurge. Mais, par grâce spéciale, vendez-moi un de vos moutons. Combien?

LE MARCHAND

Comment l'entendez-vous, notre ami, mon voisin? Ce sont moutons à la grand'laine. Jason en prit la toison d'or; l'ordre de la maison de Bourgogne en fut extrait. Moutons du levant, moutons de haute futaie, moutons de haute graisse!

PANURGE

Soit! mais de grâce vendez m'en un. Je le paierai argent comptant. Combien?

LE MARCHAND

Notre voisin, mon ami, écoutez un peu.

PANURGE

A votre commandement.

LE MARCHAND

Vous allez en Lanternois ?

PANURGE

Oui.

LE MARCHAND

Voir le monde ?

PANURGE

Oui.

LE MARCHAND

Joyeusement ?

PANURGE

Oui.

LE MARCHAND

Vous vous appelez, je crois, Robin Mouton ?

PANURGE

Cela vous plaît à dire.

LE MARCHAND

Sans vous fâcher.

PANURGE

Je l'entends ainsi.

LE MARCHAND

Vous êtes, je crois, le joyeux du roi?

PANURGE

Oui.

LE MARCHAND

Touchez-la ! ah ! ah ! vous allez voir le monde, vous êtes le joyeux du roi, vous vous appelez Robin Mouton. Voyez ce mouton là, il a nom Robin, comme vous; Robin, Robin, Robin! bès, bès, bès, bès. O la belle voix !

PANURGE

Bien belle et harmonieuse !

LE MARCHAND

Eh bien, vous qui êtes Robin Mouton, si

vous voulez vous mettre dans ce plateau de balance, je mettrai mon mouton dans l'autre, et je gage un cent d'huîtres qu'il vous emportera haut et vite.

PANURGE

Patience ! mais vous feriez beaucoup pour moi et pour votre postérité si vous me le vouliez vendre.

LE MARCHAND

Notre ami, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen ; de leur peau seront faits de beaux maroquins de Turquie ou d'Espagne, pour le moins ; de leurs boyaux on fera cordes de violons et de harpes, que l'on vendra aussi cher que celles de Munican.

PANURGE

Vendez-m'en un.

LE MARCHAND

Mon ami, leur viande n'est que pour rois et

princes, tant elle est délicate et savoureuse. Je les amène d'un pays où les pourceaux (Dieu soit avec nous) ne mangent que mirobolans. Les truies en leur gésine (sauf l'honneur de toute la compagnie) ne sont nourries que de fleurs d'oranger.

PANURGE

Mais vendez-m'en un; je vous le payerai en roi, foi de piéton.

LE MARCHAND

Dans les champs où ils pissent, le blé pousse comme si Dieu y eût pissé; il n'y faut ni marne ni fumier. De leur urine, on tire le meilleur salpêtre du monde; avec leurs crottes (qu'il ne vous en déplaise) les médecins de nos pays guérissent soixante-dix-huit espèces de maladies. Aussi me coûtent-ils bon.

PANURGE

Coûte que coûte, vendez-m'en un.

LE MARCHAND

Notre ami, considérez un peu les merveilles de ces animaux, jusque dans un membre que vous estimeriez inutile. Prenez-moi ces cornes là et les concassez un peu avec un pilon de fer ou avec un landier, puis les enterrez au soleil, où vous voudrez, en ayant soin de les arroser souvent : en peu de mois vous en verrez naître les meilleures asperges du monde. Dites-moi si vos cornes, à vous autres, messieurs les cocus, ont une propriété aussi admirable.

PANURGE

Patience !

LE MARCHAND

Aux membres inférieurs de ces animaux, ce sont les pieds, il y a un os, c'est le talon, l'astragale, si vous voulez, avec lequel on jouait anciennement au royal jeu des osselets, auquel l'empereur Auguste un soir gagna plus de cinquante mille écus. Vous autres cocus n'avez garde d'en gagner autant.

PANURGE

Patience! mais expédions.

LE MARCHAND

Mais quand aurai-je loué dignement leurs membres internes : les épaules, les éclanches, les gigots, le haut côté, la poitrine, le foie, la ratelle, les tripes.....

— Bren, bren! dit le patron du navire; c'est trop barguigné. Vends-lui si tu veux; si tu ne veux, ne l'amuse plus.

LE MARCHAND

J'y consens pour l'amour de vous; mais il le payera trois livres tournois, en choisissant.

PANURGE

C'est beaucoup. En nos pays j'en aurais cinq et même six pour ce prix. Considérez que c'est trop. Vous n'êtes le premier de ma connaissance qui voulant trop vite enrichir et parvenir est au contraire tombé en pauvreté.

LE MARCHAND

Que cent mille diables t'emportent, lourdaud, sot que tu es. Tu ne sais ce que vaut le moindre de ces moutons.

PANURGE

Benoît monsieur, vous vous échauffez, à ce que je vois. Bien! tenez, voilà votre argent.

Panurge ayant payé le marchand, choisit, dans tout le troupeau, un beau et grand mouton et l'emporta criant et bêlant, tous les autres l'écoutant et semblablement bêlants et regardants de quel côté on emmenait leur compagnon.

Cependant le marchand disait à ses moutonniers : — Oh! qu'il a bien su choisir, le chaland! il s'y entend, le paillard! Vraiment je le réservais pour le seigneur de Candale, comme connaissant bien son naturel; car il est tout joyeux quand il tient une épaule de mouton en main, bien séante et avenante comme une raquette gauchière. Alors, avec

un couteau bien tranchant, Dieu sait comme il s'en escrime

Soudain, je ne sais comment, le cas fut subit, je n'eus le loisir de considérer, Panurge, sans mot dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons criants et bêlants sur le même ton, commencèrent à sauter et se jeter en mer à la file. Il y avait foule à qui sauterait après leur compagnon; impossible de les arrêter. Vous savez que c'est le naturel du mouton de suivre toujours le premier, quelque part qu'il aille.

Le marchand effrayé de voir sous ses yeux périr et noyer ses moutons, s'efforçait de les empêcher et les retenait de tout son pouvoir; mais, en vain : tous à la file sautaient dans la mer et périssaient. Finalement il en prit un grand et fort par la toison, sur le tillac du navire, pensant ainsi le retenir et sauver le reste conséquemment. Le mouton fut si puissant qu'il se lança avec le marchand dans la mer et il fut noyé. Autant en firent les autres bergers et moutonniers, les prenant les uns par les cornes, les autres par les jambes ou par la

toison, et tous furent pareillement emportés à la mer et noyés misérablement.

Le navire vidé du marchand et des moutons, Panurge s'écria : — Reste-t-il encore ici quelque âme moutonnière ?

Le marchand noyé, nos voyageurs abordent à l'île Ennasin, dont les habitants ont le nez fait en as de trèfle; mais le bon Pantagruel, toujours si calme, est sur le point de perdre contenance au milieu d'eux, en voyant les étranges alliances du pays, car il n'y a là ni pères, ni mères, ni aucune des parentés de notre monde. Les pèlerins fuient bien vite, et arrivent dans l'île de Chely, île grande, fertile, riche et populeuse, en laquelle régnait le saint roi Panigon; mais on n'y reste que quelques instants, à cause du beau temps et sérénité de l'air dont on veut profiter. Ils continuent leur route et, le jour suivant, ils passent Procuration où ils apprenent l'étrange manière de vivre des *Chicquanous* (Voy. ce mot); après quoi ils arrivent aux îles de Tohu et de Bohu. Ils ne trouvent que frire, dans cette île, le grand géant du lieu, nommé Bringuena-

rilles, ayant mangé toutes les poêles, poêlons, chaudrons, lèchefrites et marmites du pays, faute de moulins à vent dont il se nourrissait d'ordinaire. Mais ledit Bringuenarilles, pendant leur séjour dans l'île, meurt étranglé en mangeant un coin de beurre frais à la gueule d'un four chaud, par l'ordonnance des médecins.

Sortis de là, ils passent les îles de Nargues et de Zargues, ainsi que celles de Teniclabin et Geneliabin, puis les îles de Enig et Evig.

A ce point du voyage, une tempête effroyable éclate sur les Pantagruélistes; tout est à l'abandon, les matelots eux-mêmes et leur pilote sont dérayés et laissent tout à la grâce de Dieu. Panurge se meurt de peur; mais Pantagruel, frère Jean et ses autres compagnons prennent la direction de l'équipage, et grâce à leur courage et à la piété du bon Pantagruel, qui ne cesse de mettre sa confiance en Dieu, tout en s'aidant de ses propres forces et de sa raison, la flotte et les voyageurs sont sauvés. Le ciel redevient serein et l'on arrive dans l'île des Macréons,

toute pleine de vieux temples ruinés; puis au pays de Tapinois, où règne l'épouvantable roi Quaresmeprenant dont ils font l'anatomie. Ce roi avait :

Le ventre, à poulaine;

Les mains, comme une étrille;

La nuque, comme un fallot;

Les nerfs optiques, comme un fusil;

L'imagination, comme un carillonnement de cloches;

Les pensées, comme un vol d'étourneaux;

L'entendement, comme un bréviaire déchiré;

Il ne mouchait qu'anguillettes salées;

Ne crachait que boîtes de coudignac;

Ne pleurait que canards à la dodine;

Ne suait que morue au beurre frais;

Ne fiantait que potirons et morilles;

Etc., etc.

Il riait en mordant, mordait en riant; se baignait sur le haut des clochers et se séchait au fond des rivières; pêchait des écrevisses dans l'air et chassait dans la mer; ne craignait rien que son ombre.

— Voilà, dit Pantagruel, une étrange et monstrueuse membrure d'homme, si on le doit nommer homme.

Sortis de chez Quaresmeprenant, les voyageurs descendent dans l'île Farouche, où l'on rencontre un monstrueux physetère qui est tué par Pantagruel dans un combat singulier. De là ils vont visiter le manoir des Andouilles, lesquelles tendent un piége à Pantagruel; mais une guerre terrible s'organise contre ces amazones, les cuisiniers se rallient aux Pantagruélistes, Pantagruel rompt les Andouilles au genou; elles sont mises en déroute et, avec elles, les cervelas sont écervelés.

Ils visitent, après cette bataille, l'île de Ruach, dont les habitants ne vivent que de vent. Le menu peuple, pour s'alimenter, use d'éventoirs de plumes, de papier, de toile, selon les facultés et puissance de chacun. Les riches vivent de moulins à vent. Quand ils font quelque festin ou banquet, ils dressent les tables sous les ailes d'un ou deux moulins, et là repaissent, aises comme à noces.

Durant leur repas, ils disputent de la bonté, excellence, salubrité des vents, comme vous autres buveurs, dans vos banquets, philosophez en matière de vins. Ils ne fiantent, ils ne pissent, ils ne crachent en cette île; mais en récompense, ils vessent, ils pètent, ils rotent copieusement.

Au sortir de là, ils rencontrent l'île des Papefigues, riches autrefois, mais maintenant pauvres, malheureux, mourants de faim et soumis aux Papimanes, en punition de s'être moqués du pape.

Enfin, que Dieu soit béni! les voici chez les Papimanes! c'est là qu'ils voient les plus étonnantes merveilles. Homenaz, l'évêque de Papimanie, leur montre d'abord les uranopètes Décrétales, puis l'archétype d'un pape. Que de miracles! que de légendes!

— Jean Chouart, dit Ponocrates, à Montpellier, avait acheté, des moines de Saint-Olary, les belles Décrétales, écrites sur beau et grand parchemin de Lamballe, pour en faire des vélins à battre de l'or. Le malheur y fut si étrange, que jamais pièce n'y put être

frappée qui vint à profit. Toutes furent dilacérées et étrippées.

— Punition, dit Homenaz, et vengeance divine !

— Au Mans, dit Eudémon, François Cornu, apothicaire, avait mis en cornets quelques feuillets des saintes Décrétales. Je désavoue le diable, si tout ce qui fut dedans empaqueté ne fut à l'instant empoisonné, pourri et gâté : encens, poivre, girofle, cinnamone, safran, cire, épices, casse, rhubarbe, tamarin, généralement tout, drogues, guogues et senogues.

— Vengeance, dit Homenaz et divine punition !

— A Paris, dit Carpalim, Groinguet, couturier, avait employé quelques vieilles Clémentines (Décrétales) en patrons et mesures. O cas étrange ! tous habillements taillés sur ces patrons furent gâtés et perdus : robes, capes, manteaux, sayons, jupes, casaquins, collets, pourpoints, cottes, gonnelles, vertugales. Groinguet, cuidant tailler une cape, taillait la forme d'une braguette ; au lieu d'un

sayon, taillait un chapeau à prunes sucées; sur la forme d'un casaquin, taillait une aumusse... tellement que le pauvre homme, par justice, fut condamné à payer les étoffes de tous ses chalands, et de présent en est à la besace.

— Punition, dit Homenaz, et vengeance divine!

— A Cahussac, dit Gymnaste, il y eut partie projetée, pour tirer à la butte, entre le seigneur d'Estissac et le vicomte de Lauzun. Peroton avait dépecé une demi Décrétale, et, des feuillets, avait taillé le blanc pour la butte. Je me donne, je me vends, je me jette à travers tous les diables, si jamais un seul arbalétrier du pays (où sont pourtant les plus habiles de toute la Guyenne) tira dedans. Rien du blanc sacrosaint ne fut maculé, dépucelé ni touché. Bien plus, Sansornin l'aîné, qui gardait les gages, nous jurait son grand serment qu'il avait vu appertement, visiblement le trait entrer dans la grolle (cible), au milieu du blanc, et sur le point d'y toucher et enfoncer, s'être écarté d'une toise.

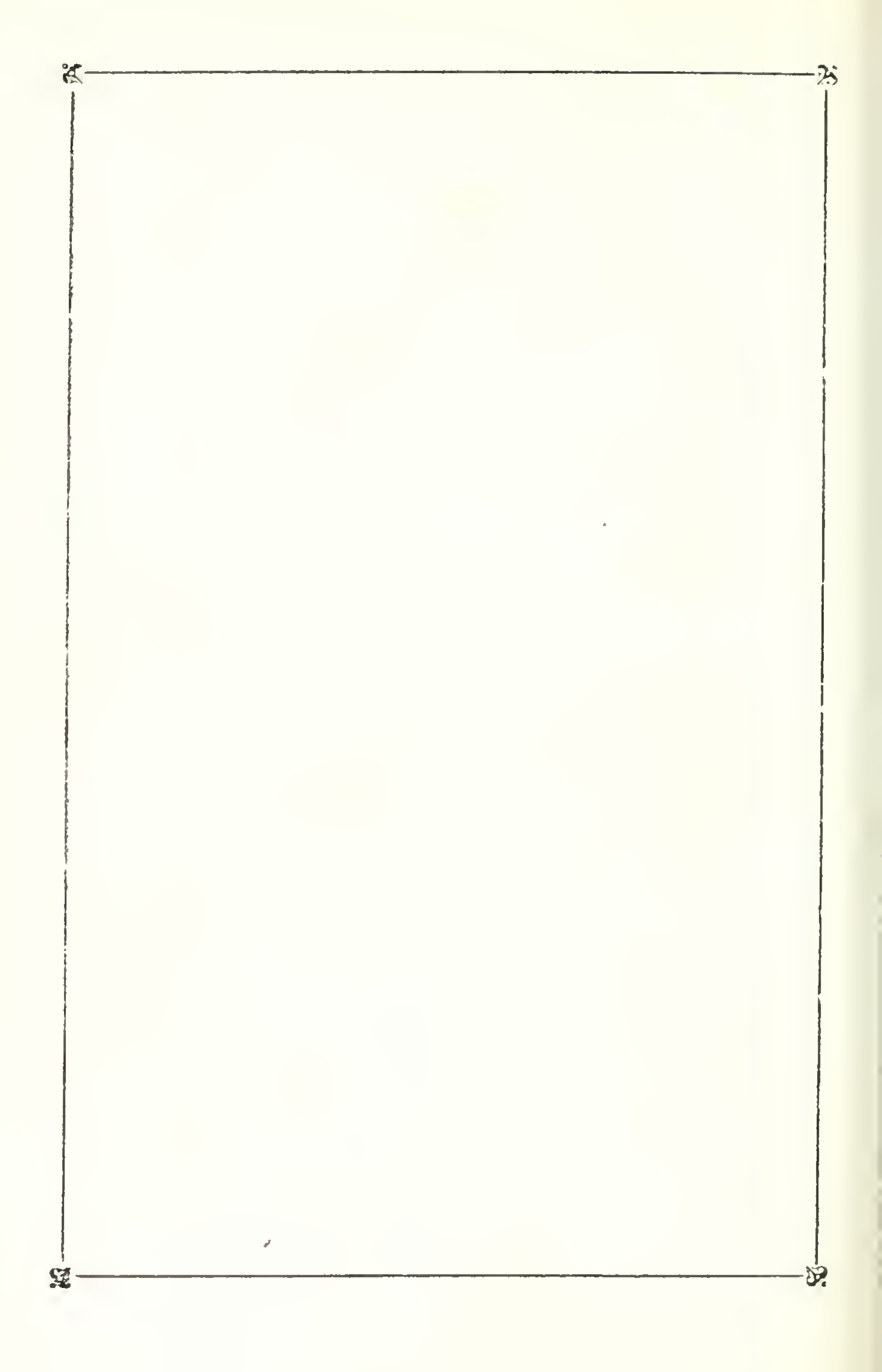
— Miracle! s'écria Homenaz; miracle! miracle!

Nos voyageurs prennent congé du bonhomme Homenaz, qui donne à Pantagruel des poires de bon chrétien, comme un souvenir de son passage dans la bienheureuse île des Papimanes.

Les voici de nouveau en mer. Un bruit étonnant, formidable, retentit autour d'eux. D'où vient ce bruit? Ils ne le savent; et, de nouveau, Panurge est pris d'épouvante. Parmi ce bruit, on entend des paroles distinctement prononcées. Pantagruel ne peut expliquer ce prodige. Mais le pilote lui dit : — Seigneur, ne vous effrayez pas. Ici sont les confins de la mer glaciale, sur laquelle fut, au commencement de l'hiver dernier, livrée grosse et félonne bataille; alors se gelèrent les paroles, les cris des hommes et femmes, le heurtis des armes, les hennissements des chevaux et tout autre bruit de combat. A cette heure, la rigueur de l'hiver passée et la température s'étant adoucie, elles fondent et sont entendues.

Pantagruel et ses compagnons descendent, après cela, au manoir de messer Gaster, premier maître ès arts du monde. On adore, dans ce pays, une idole épouvantable, appelée Manduce : c'est une effigie monstrueuse, ridicule, hideuse et terrible aux petits enfants, ayant les yeux plus grands que le ventre et la tête plus grosse que tout le reste du corps, avec amples, larges et horrifiques mâchoires bien endentelées, lesquelles, avec une petite corde cachée dans le bâton doré, l'on fait l'une contre l'autre terrifiquement cliqueter, comme l'on fait à Metz du dragon de Saint-Clément.

Sortis de chez les Gastrolâtres, les voici devant le grand chat Rodilardus, où de nouveau Panurge se morfond de frayeur, à tel point que frère Jean s'aperçut, en l'approchant, que monseigneur le gouverneur de Salmigondin sentait autre odeur que de poudre à canon, et le voyage se continue au milieu des éclats de rire.



## LIVRE CINQUIÈME

(1553)

Les voici dans l'île Sonnante, au milieu de la population chantante des évêgauts, cardingaux, abbégauts, monagaux, capucingauts. Ils visitent, dans sa cage somptueuse, le Papegaut, unique en son espèce. Ils sont promenés dans toute l'île par l'évêque Editue; il leur explique tous les mystères du pays et comment il n'est peuplé que par des oiseaux étrangers qui, faute de savoir ou vouloir rien faire, ni travailler en quelque honnête métier, ni se soumettre à gens de bien, se sont réfugiés en cette île, de même que ceux qui n'ont pu jouir de leurs amours, qui n'ont pu

réussir dans leurs entreprises et sont désespérés, ou ceux qui ont commis quelque crime, que l'on cherche pour les punir ignominieusement, et qui ici trouvent asile, protection, abondance, indemnité, franchise et y deviennent gras et fleurissants.

Maître Editue leur montre ensuite un pot aux roses découvert.

Cas monstrueux ! point de femelles en ce pays.

Enfin, après bien des difficultés, on leur montre le Papegaut.

— Il y a, par Dieu, de la piperie, friperie et riperie tant et plus dans ce manoir.

— Parlez bas, dit Editue; si une fois il vous entend ainsi blasphémer, vous êtes perdus, bonnes gens. Voyez-vous, dans sa cage, un bassin ? il en sortira foudre, tonnerre, éclairs, diables et tempêtes, par lesquels serez, en un moment, cent pieds sous terre abymés.

— Mais, dit Pantagruel, faites-nous ici quelque peu chanter ce Papegaut, afin que nous entendions son harmonie.

— Il ne chante qu'à ses jours, répondit Editue, et ne mange qu'à ses heures.

Ils rencontrent ensuite un vieil évêgaut, ronflant sous un arbre, accompagné de son soufflegant. Près de lui était une jolie abbegesse, laquelle joyeusement chantait, et ils y prennent plaisir si grand qu'ils eussent désiré tous leurs membres en oreilles convertir pour ne rien perdre de son chant et n'être par rien distraits, afin d'y vaquer tout entiers.

— Cette belle abbegesse, dit Panurge, se rompt la tête à force de chanter, et ce gros vilain évêgaut ronfle, pendant ce temps-là. Je le ferai bien tout à l'heure chanter, de par le diable. — Alors il sonna une cloche suspendue au-dessus de sa cage; mais tant plus il sonnait tant plus ronflait l'évêgaut.

— Pardieu! s'écria-t-il, vieille buse, par autre moyen je vous ferai chanter. — Alors il prit une grosse pierre, pour l'en frapper au milieu du corps. Mais Editue s'écria : — Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin, ou autrement, quand tu voudras;

déniche des cieux les anges, de tout tu auras pardon du Papegaut; mais à ces sacrés oiseaux jamais ne touche, si tu aimes la vie de toi, de tes parents et amis, vivants ou trépassés; même ceux qui par ci-après naîtraient d'eux en seraient infortunés.

Les Pantagruélistes s'éloignent de ce pays dangereux ; ils arrivent dans l'île des Ferrements, pays étrange où ils virent, derrière je ne sais quel buisson, je ne sais quelles gens, faisants je ne sais quoi, et, je ne sais comment, aiguisants je ne sais quels ferrements, qu'ils avaient je ne sais où, et ne sais en quelle manière.

De là ils visitent l'île de Cassade, puis arrivent au Guichet, habité par Grippeminaud, archiduc des chats fourrés, qui les met en prison et leur propose des énigmes épouvantables, leur criant : — *Or ça, or ça*, répondez, *or ça*, ou je vous ferai voir, *or ça*, qu'il vous serait meilleur, *or ça*, d'être tombés entre les pattes de Lucifer, *or ça*, et de tous les diables, *or ça*, qu'entre nos griffes, *or ça;* le voyez-vous bien, *or ça*, malotrus? Nous

alléguez-vous innocence, *or ça*, pour échapper à nos tortures ? *Or ça*, mes gentils innocents, *or ça*, vous y serez bien innocentés, *or ça;* le grand diable, *or ça*, vous y chantera la messe, *or ça*...

— *Or*, de par le diable, *là,* répondit Panurge, je vois clairement que la peste est ici pour nous; *or*, de par le diable, *là,* vu qu'innocence n'y est point en sûreté et que le diable y chante la messe, *or là !*

Panurge, ces mots achevés, jeta au milieu du parquet une grosse bourse de cuir pleine d'écus, au son de laquelle tous les chats fourrés commencèrent à jouer des griffes, et tous s'écrièrent à haute voix : — Ce sont les épices.

— C'est *or*, dit Panurge.

— La cour, dit Grippeminaud, l'entend. *Or bien*, *or bien*, *or bien*, allez, enfants, *or bien,* et passez outre, *or bien;* nous ne sommes pas aussi diables que noirs, *or bien !*

Echappés du Guichet, ils apprennent avec horreur comment les chats fourrés ne vivent que de corruption, sur quoi frère Jean pro-

pose de les mettre à sac ; mais Panurge, repris de peur, soutient que, puisqu'ils se sont une fois échappés de leurs mains, il n'y faut plus retourner. On passe Outre. Les habitants de ce pays sont tous outrés et ne peuvent, à cause de la graisse, tenir en leur peau qu'ils sont obligés d'inciser ça et là. Près du port se trouvait un magnifique cabaret auquel le peuple accourait de tous côtés, et l'on nous dit que tous ces gens étaient invités aux crevailles de l'hôte. N'entendant ce jargon, nos voyageurs s'imaginent qu'il s'agit d'un festin, ainsi nommé dans cette île, comme on dit chez nous fiançailles, épousailles, relevailles; mais il leur fut expliqué que l'hôte, bon raillard en son temps, grand grignoteux et beau mangeur de soupes, éternellement dînant, avait déjà, pendant dix ans, peté de graisse en abondance et qu'il en était venu à ses crevailles, et que, selon l'usage du pays, il finissait ses jours en crevant ; sa peau, si longtemps déchiquetée et fendue, ne pouvant plus le contenir.

— Mais, bonnes gens, dit Panurge, ne pour-

riez-vous bien à point le cercler comme un tonneau ?...

Cette parole n'était pas achevée, qu'ils entendirent en l'air un son haut et strident, comme si quelque gros chêne éclatait en deux pièces. Alors on leur dit que les crevailles étaient faites, et que cet éclat était le pet de la mort.

Ils descendent dans l'île des Apedeftes, à longs doigts crochus, où leur est montré un grand pressoir autour duquel vingt ou vingt-cinq gros pendards s'entreregardent, ayant les mains longues comme jambes de grues, et les ongles de deux pieds pour le moins.

— Ce sont *Messieurs,* dit le guide, nommé Gagnebeaucoup ; c'est ici une colonie tirée du pays de Procuration.

Ayant après cela visité le royaume de la Quinte-Essence, (Voy. ce mot.) ils arrivent à l'île d'Odes, où les chemins cheminent et portent d'eux-mêmes les voyageurs à leur destination ; puis à l'île des Esclots, où règne l'ordre des frères Fredons qui ne leur répondent que par monosyllabes :

PANURGE

Avez-vous beaucoup de filles, céans ?

LE FREDON

Peu.

PANURGE

Combien, en tout, sont-elles ?

LE FREDON

Vingt.

PANURGE

Combien en voudriez-vous ?

LE FREDON

Cent.

Etc., etc., etc.

Joyeux d'avoir vu la nouvelle religion des Fredons, ils naviguent deux jours et découvrent une île belle et délicieuse; c'est le pays de Satin, tout garni de belles tapisseries, et où ils trouvent Ouidire, tenant école de témoignerie.

C'était un petit vieillard, contrefait et monstrueux. Il avait la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et dans cette gueule sept langues, et chacune de ces langues fendue en sept parties, et de toutes les sept il parlait à la fois divers propos et langages; il avait aussi parmi la tête et le reste du corps autant d'oreilles qu'Argus jadis avait d'yeux. Au reste, il était aveugle et paralytique de tout le corps.

Autour de lui, une multitude innombrable d'hommes et de femmes écoutants et attentifs d'abord, parlaient ensuite de beaucoup de choses prodigieuses, telles que les pyramides d'Egypte, de Babylone, des Troglodytes, des Himantopodes, des Blemmyes, des Pygmées, des Cannibales, des monts Hyperborées, des Egipans, de tous les diables, et le tout par ouï dire. On voyait parmi eux Hérodote, Pline, Solin, Bérose, Philostrate, Méla, Strabon et bien d'autres anciens; de plus, Albert-le-Grand, Pierre Martyr, le pape Pie II, Volaterranus, Paul Jove, *le vaillant homme*, Jacques Cartier, Marc Pole, Ludovic Romain,

Pierre Alvarez, et ne sais combien d'autres modernes historiens qui écrivaient là, en tapinois, de belles besognes, et le tout par ouï dire.

Ils quittent le pays de Satin pour entrer dans l'île des Lanternes; une jolie Lanterne consent à leur servir de guide jusqu'à la fin du voyage. Conduits par elle en toute joyeuseté, ils arrivent enfin à l'oracle de la Dive Bouteille. Ils voient, ils entendent, dans ce sanctuaire, tant de choses merveilleuses, tant de paroles consolantes, que tous, jusqu'à Pantagruel, ne parlent plus qu'en vers, sur un rhythme rapide et joyeux.

— Par saint Jean, je rhythmerai aussi, s'écrie frère Jean, je le sens bien. Attendez et m'ayez pour excusé si je ne rhythme en cramoisi :

*O Dieu, père paterne,*
*Qui changeas l'eau en vin,*
*Fais de mon cul lanterne,*
*Pour luire à mon voisin.*

Mais Panurge, à genoux, les mains jointes, devant la Dive, chante :

*O Bouteille,*
*Pleine toute*
*De mystères,*
*D'une oreille*
*Je t'écoute ;*
*Ne diffères,*
*Et le mot profères*
*Auquel pend mon cœur.*

. . . . . . . . . . . .

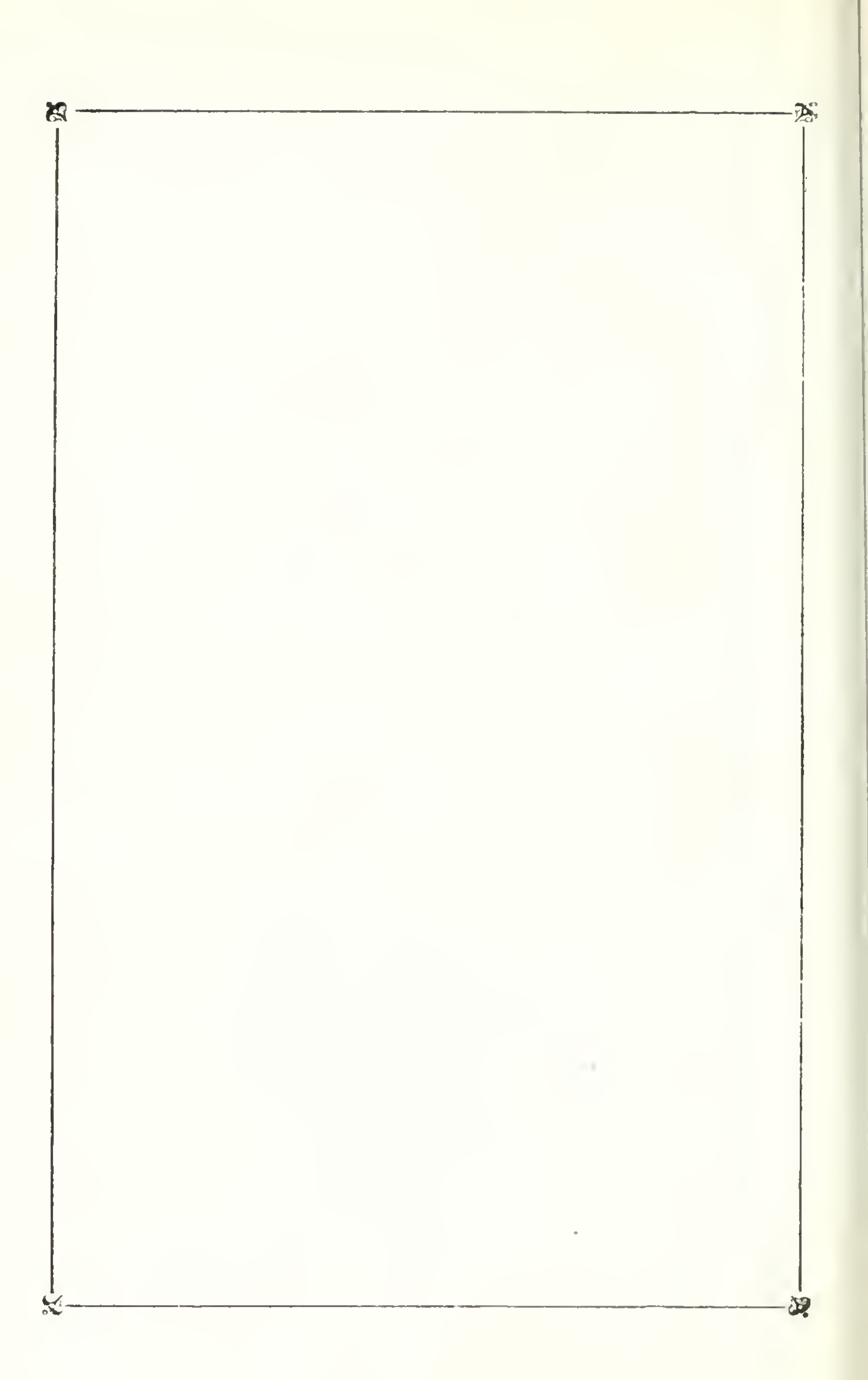
*Sonne le beau mot, je t'en prie,*
*Qui me doit ôter de misères.*
*O Bouteille,*
*Pleine toute*
*De mystères,*
*D'une oreille,*
*Je t'écoute ;*
*Ne diffères.*

Lors fut ouï ce mot TRINQ sortant de la Bouteille.

Rien plus ne répondit Bacbuc.

Or donc, allez, enfants, et que Dieu vous conduise.

FIN DES FAITS ET PROUESSES ÉPOUVANTABLES DU NOBLE PANTAGRUEL.

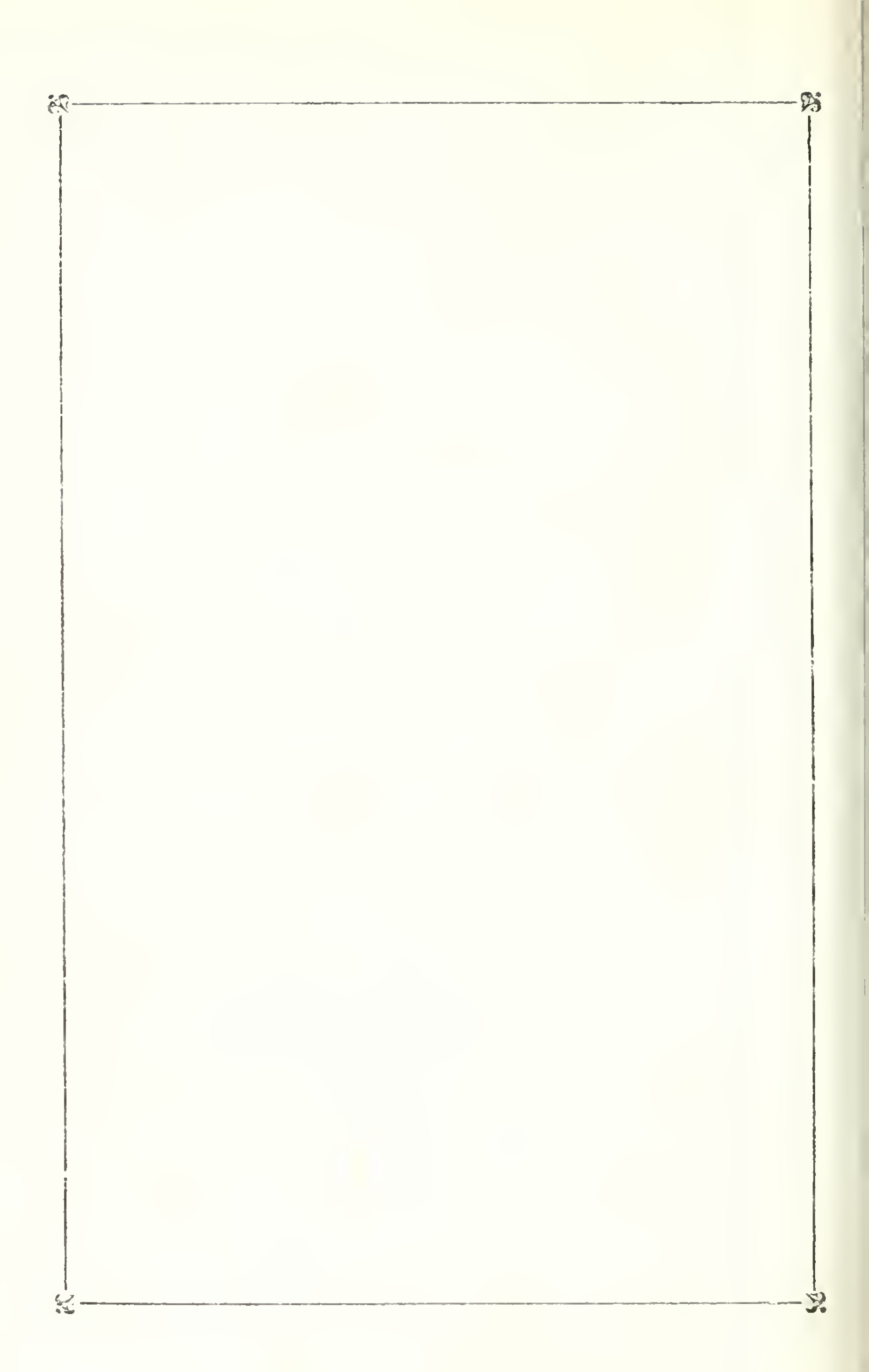


# DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE

TIRÉ DES ŒUVRES

DE

# FRANÇOIS RABELAIS



# DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE

## TIRÉ DES ŒUVRES

DE

# FRANÇOIS RABELAIS

## A

*Abeilles.* Un philosophe, Aristarchus de Sole, passa cinquante-huit ans de sa vie à les contempler, sans autre chose faire. (L. 5, chap. XXXI.)

*Afrique.* Apporte toujours quelque chose de nouveau. (L. 1, chap. XVI.)

*Agésilas.* Quelqu'un lui demandant pourquoi Lacédémone n'était ceinte de murailles, il répondit, montrant les habitants et citoyens de la ville, si habiles en l'art militaire, si forts et si bien armés : — Voici les murailles de la cité. Signifiant qu'il n'est murailles que d'os, et que les

villes et cités ne sauraient avoir muraille plus sûre et plus forte que la vertu des citoyens et habitants. (L. 2. chap. xv.)

*Alexander.* Légiste mis au rang de ces vieux mâtins qui jamais n'entendirent la moindre loi des Pandectes, et n'étaient que gros veaux de dîme, ignorant tout ce qui est nécessaire à l'intelligence des lois. Accurse, Balde, Bartole, de Castro, de Imola, Hippolytus, Panorme, Bertachin, Curtius, doivent être rangés dans la même catégorie. Comment ces vieux rêveurs eussent-ils pu entendre le texte des lois, eux qui jamais ne virent bon livre de langue latine, comme manifestement appert à leur style, qui est style de ramoneur de cheminée, ou de cuisinier et marmiteux, non de jurisconsulte? Les lois sont tirées de philosophie morale et naturelle; comment les entendront ces fols, qui ont, par Dieu, moins étudié en philosophie que ma mule?... (L. 2, chap. x.)

*Allons boire* dit Panurge. — Ainsi parlant, ajoute Editue, jamais ne serez hérétique. (L. 5, chap. viii.)

*Amer.* Médecin, défendait à ses malades l'aile de perdrix, le cou du pigeon, le croupion de poulet, parce qu'il les réservait pour lui. (L. 5, prol.)

*Amis de Rabelais nommés dans son livre.* Lascaris, — Ardillon, — Pierre Amy, — Antoine Saporta, — Guy

Bourguier, — Balthasar Noyer, — Tolet, — le tant bon, tant vertueux et équitable président Valée, — Jean Quentin, — François Robinet, — Jean Perdrier, — Boissoné, — Guillaume du Bellay (sa mort), — le cardinal du Bellay, — le bon, le docte, le sage, le juste, le tant humain et tant débonnaire André Tiraqueau, — Salel, — Marot, Budé, (passim).

*Amycléens.* Entre tous les dieux, ils révéraient et adoraient particulièrement le noble père Bacchus, et le nommaient *Psila. Psila*, en langue dorique, signifie ailes; car, comme les oiseaux, à l'aide de leurs ailes, volent haut en l'air légèrement, ainsi, par l'aide de Bacchus, c'est le bon vin friand, riant et délicieux, sont haut élevés les esprits des humains. (L. 4, chap. LXV.)

*Ane.* Le palefrenier d'un gentilhomme, au mois d'avril, promenant un matin ses grands chevaux parmi les guérêts, rencontra une gaie bergère, laquelle,

*A l'ombre d'un buissonnet,*
*Ses brebiettes gardait;*

ainsi qu'un âne et quelques chèvres. Devisant avec elle, il lui persuada de monter derrière lui en croupe, pour visiter son écurie et faire ensemble un tronçon de bonne chère, à la rustique. Durant leur repos et propos le cheval s'adressa à l'âne, et lui dit à l'oreille (car les bêtes parlèrent toute cette année là, en divers lieux) : — Pau-

vre et chétif baudet, j'ai de toi pitié et compassion; tu travailles journellement beaucoup, je l'aperçois à l'usure de ton bacul; c'est bien fait, puisque Dieu t'a créé pour le service des humains. Tu es baudet de bien; mais n'être autrement torchonné, étrillé, harnaché et alimenté que je te vois, cela me semble un peu tyrannique et hors de raison. Tu es tout hérissonné, tout hallebrené, tout lanterné, et tu ne manges ici que jones et épines, et durs chardons. C'est pourquoi je te semonds, baudet, ton petit pas avec moi venir et voir comment nous autres, que nature a produits pour la guerre, sommes traités et nourris. Ce ne sera pas sans te ressentir de mon ordinaire.

— Vraiment, répondit l'âne, j'irai bien volontiers, monsieur le cheval.

— Il y a bien monsieur le roussin pour toi, baudet.

— Pardonnez-moi, monsieur le roussin, ainsi nous sommes, en notre langue, incorrects et mal appris, nous autres villageois et rustiques.

La bergère montée, l'âne suivait le cheval, en ferme délibération de bien repaître advenant au logis. Le palefrenier, l'apercevant, commanda aux garçons d'étable de l'éreinter à coups de bâton; l'âne, entendant ce propos, se recommanda à Dieu et commença à fuir à grand erre, pensant en soi-même : Il dit bien; ce n'est mon état

suivre les cours des gros seigneurs. Nature ne m'a produit que pour l'aide des pauvres gens.

La bergère, voyant l'âne déloger, dit au palefrenier qu'il était sien et pria qu'il fût bien traité; autrement elle voulait partir, sans plus avant entrer. Le palefrenier commanda alors que les chevaux, s'il le fallait, n'eussent avoine de huit jours, mais que l'âne en eût tout son saoul. Le pis fut de le rappeler; car les garçons avaient beau le flatter et l'appeler : Trunne, trunne, baudet, ça. — Je n'y vais pas, disait l'âne, je suis honteux. Plus amiablement ils l'appelaient, plus rudement s'escarmouchait-il, et à sauts, et à pétarades; ils y seraient encore, n'était la bergère qui les avertit de cribler avoine haut en l'air, en l'appelant. Ce qui fut fait; soudain l'âne tourna visage, disant : *Avoine*, bien, *adveniat !* Ainsi il se rendit à eux chantant mélodieusement.

Arrivé qu'il fut, on le mena à l'étable près du grand cheval; il fut frotté, torchonné, étrillé; litière fraiche jusqu'au ventre et plein râtelier de foin, pleine mangeoire d'avoine; et pendant que les garçons d'étable la criblaient, il leur chauvait les oreilles, leur signifiant que il ne la mangerait que trop sans cribler, et que tant d'honneur ne lui appartenait.

Quand ils eurent bien repu, le cheval interrogeait l'âne, disant :

— Et puis, pauvre baudet, comment te va? que te

semble de ce traitement ? encore n'y voulais-tu pas venir ; qu'en dis-tu ?

— Oh ! répondit l'âne, voici merveilles, monsieur le roussin. Mais quoi, ce n'est que demi-chère. Baudouinez-vous pas céans, vous autres messieurs les chevaux ?

— Quel baudouinage me dis-tu, baudet ? me prends-tu pour un âne ?

— Ah ! ah ! répondit l'âne, je suis un peu dur pour apprendre le langage courtisan des chevaux. Je demande, roussinez-vous point céans, vous autres messieurs les roussins ?

— Parle bas, baudet, dit le cheval ; car si les garçons t'entendent, à grands coups de fourche ils te pelauderont si dru qu'il ne te prendra volonté de baudouiner. Nous n'osons céans seulement y penser, de peur d'avoir des coups ; du reste aises comme des rois.

— Par l'aube du bât que je porte, dit l'âne, je te renonce, et dis fi de ta litière, fi de ton foin et de ton avoine ! Vivent les chardons des champs, puisqu'à loisir on y roussine !

*Anneau d'Hans Carvel.* Hans Carvel était homme docte, expert, studieux, homme de bien, de bon sens, de bon jugement, débonnaire, charitable, aumônier, philosophe ; joyeux au reste, bon compagnon et raillard, si onc en fut ; ventru quelque peu, branlant la tête

et assez malaisé de sa personne. Sur ses vieux jours, il épousa la fille du bailli Concordat, jeune, belle, frisque, gaillarde, avenante, gracieuse par trop envers ses voisins et serviteurs, dont advint qu'au bout de quelques semaines il en devint jaloux comme un tigre, et entra en terrible soupçon sur les menées de la dame. Pour à laquelle chose obvier, lui faisait tout plain de beaux contes touchant les désolations advenues par adultère, lui lisait souvent la légende des prudes femmes, la prêchait de pudicité, lui fit un livre des louanges de fidélité conjugale, détestant fort et ferme la méchanceté des ribaudes mariées, et lui donna un beau carcan (collier) tout couvert de saphirs orientaux. Ce nonobstant, il la voyait tant délibérée et de bonne chère avec ses voisins, que de plus en plus croissait sa jalousie.

Une nuit, entre les autres, étant avec elle couché en telles passions, il songea qu'il parlait au diable et qu'il lui contaît ses doléances. Le diable le réconfortait, et lui mit un anneau au maître doigt, disant : — Je te donne cet anneau; tant que tu l'auras au doigt, ta femme ne sera d'autrui charnellement connue sans ton su et consentement. — Grand merci, dit Hans Carvel, monsieur le diable. Je renie Mahom si jamais on me l'ôte du doigt. — Le diable disparut. Hans Carvel, tout joyeux, s'éveilla.

*Et les yeux encore aggravés,*
*Il se trouva que le bonhomme*
*Avait le doigt où vous savez.*

J'oubliais à conter comment sa femme, le sentant, reculait arrière, comme disant : — Oui, nenny, ce n'est pas cela... Et alors il semblait à Hans Carvel qu'on lui voulût dérober son anneau. (L. 3, chap. XXVIII.)

*Antéchrist.* Il est déjà né, mais ne fait encore qu'égratigner sa nourrice. *Crescite. Nos qui vivimus multiplicamini.* C'est écrit. (L. 3, chap. XXVI.)

*Antigonus.* Roi, premier de ce nom, répondit au poète Hermodotus, qui, dans ses vers, l'appelait dieu et fils du soleil : — Mon *lasanophore* te dément (*lasanon* était une terrine et vaisseau approprié à recevoir les excréments du ventre). Tout roi devrait ainsi renvoyer ses flatteurs à sa selle percée, voir, considérer et contempler quelle divinité ils trouvent en sa matière fécale. (L. 4, chap. LX.)

*Antiphysis.* Enfanta Admodunt et Discordance, par copulation de Tellumon, et eut pour postérité les Matagots, cagots, papelarts; puis les démoniaques calvins, imposteurs de Genève, enragés putherbes, briffaux, cafards, chattemites, cannibales et autres monstres difformes, contrefaits en dépit de nature. (L. 4, chap. XXXII. Voyez *Physis.*)

*Argent.* Le nerf des batailles. (L. I, chap. XLVI.)

*Armée de Picrochole.* Le seigneur Trepelu eut la conduite de l'avant-garde, en laquelle furent comptés seize mille quatorze arquebusiers, trente mille et onze aventuriers. A l'artillerie fut commis le grand écuyer Toucquedillon, en laquelle furent comptées neuf cent quatorze grosses pièces de bronze, en canons, doubles canons, basilics, serpentines, couleuvrines, bombardes, faucons, passevolants, spirolles et autres pièces. L'arrière garde fut baillée au duc Raquedenare. En la bataille se tint le roi et les princes de son royaume. Ainsi sommairement accoutrés, avant de se mettre en marche, ils envoyèrent trois cents chevaux légers sous la conduite du capitaine Engoulevent, pour découvrir le pays et savoir s'il n'y avait pas quelque embûche dans la contrée. Mais, après avoir diligemment recherché, ils trouvèrent tout le pays en paix et silence, sans assemblée quelconque. Ce qu'entendant Picrochole, il commanda que chacun marchât sous son enseigne, hâtivement. Alors, sans ordre ni mesure, ils prirent les champs les uns parmi les autres, gâtant et dissipant tout sur leur passage, sans épargner ni pauvre, ni riche, ni lieu sacré ni profane; emmenant bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs, poules, chapons, poulets, oisons, porcs, truies, etc; abattant les noix, vendangeant

les vignes, emportant les ceps, croulant tous les fruits des arbres. C'était un désordre incomparable. Ils ne trouvèrent personne qui leur résistât; un chacun se mettait à leur merci, demandant avec prière d'être traité plus humainement.

Tant firent et tracassèrent, pillants et larronnants, qu'ils arrivèrent à Sevillé, où ils détroussèrent hommes et femmes, et prirent ce qu'ils purent : rien ne leur fut ni trop chaud ni trop pesant. Quoique la peste fût par la plus grande part des maisons, ils entraient partout, ravissaient tout. (L. 1, chap. XXVI et suiv.)

*Armée de Grandgousier.* Il dit qu'il disposerait les choses, pour cette guerre, de façon qu'il ne serait besoin d'enlever à leurs occupations tant de gens de bien. Seulement il fit avancer en ordre les légions qu'il entretenait ordinairement en ses places de la Devinière, de Chaviny, de Gravot et de Quinquenays, montant au nombre de deux mille cinq cents hommes d'armes, soixante et six mille hommes de pied, vingt et six mille arquebusiers, deux cents grosses pièces d'artillerie, vingt et deux mille pionniers, et six mille chevaux légers; tous par bandes si bien assorties de leurs trésoriers, vivandiers, maréchaux, armuriers et autres gens nécessaires au troc de bataille, si bien instruits dans l'art militaire, si bien armés, si bien disciplinés, si forts à l'at-

taque, si prudents dans les dangers, qu'ils figuraient plutôt une harmonie d'orgues et concordance d'horloge qu'une armée ou gendarmerie. (L. 1, chap. XLVII.)

*Armes.* Jamais, au besoin, ne faillirent, quand bon cœur est associé de bon bras. (L. 5, chap. XXXVI.)

*Avignon.* Les femmes y jouent volontiers le beau jeu, parce que c'est terre papale. (L. 2, chap. V.)

## B

*Bergerottes.* Auxquelles le cul sent le serpolet, plus plaisantes que les dames de cour (L. 5, chap. XLVI.)

*Biens de l'Ile Sonnante.* Plus on les mange, plus ils multiplient. (L 5, chap. VII.)

*Bien souverain.* Consiste, non en prendre et recevoir, mais en élargir et donner (L. 5, chap. XXVII.)

*Bon droit.* A bien besoin d'aide. (L. 5, chap. XXXVI.)

*Boulangers.* Guère plus honnêtes que les meuniers. (L. 5, chap. II. Voy. *Meuniers.*)

*Bren.* C'est merde à Rouen. (L. 4, chap. X.)

*Bridoye.* Juge, accusé d'avoir rendu une décision peu équitable, pour toutes raisons et excuses, répondait qu'il était vieux devenu et qu'il n'avait la vue si bonne qu'autrefois, alléguant plusieurs misères et calamités que vieillesse apporte avec soi, qu'il ne voyait plus les points des dés aussi distinctement que par le passé et que peut-être il avait pris un quatre pour un cinq.

— Quels dés, mon ami, entendez-vous?

— Les dés des jugements, répondit Bridoye, *alea judiciorum*, dont je me sers, ainsi que font tous autres juges, en décision des procès.

— Et comment faites-vous, mon ami?

— Je fais comme est l'usance de judicature à laquelle nos ordonnances commandent de toujours déférer. Ayant bien vu, revu, lu, relu, paperassé et feuilleté les plaintes, ajournements, comparitions, commissions, informations, productions, allégations, interdits, contredits, requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, tripliques, écritures, reproches, griefs, salvations, récolements, confrontations, acarations, libelles, apostoles, lettres royaux, compulsoires, déclinatoires, anticipatoires, évocations, envois, renvois, conclusions, fins de non procéder, appointements, reliefs, confessions, exploits, et autres telles dragées et épiceries, d'une part et d'autre, comme doit faire le bon juge, je pose sur le bout de la table les sacs du défendeur, et ceux du demandeur sur l'autre bout.

— Mais celà fait, comment sentenciez-vous, mon ami?

— Par le sort des dés. (L. 3, chap. XXXIX.)

C

*Cafards.* Cagots, hypocrites et autres telles sectes de gens se sont déguisés comme masques pour tromper le monde. Car donnant à entendre au populaire qu'ils ne sont occupés qu'à contemplation et dévotion, qu'en jeûnes et macérations de la sensualité, sinon vraiment pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité, au contraire, font chère, Dieu sait quelle, *et Curios simulant, dum bacchanalia vivunt.* Vous le pouvez lire en grosses lettres et enluminure sur leurs rouges museaux, et ventres à poulaine, sinon quand ils se parfument de soufre. Quant à leur étude, elle ne consiste qu'à nuire, articulant, monorticulant, torticulant... Fuyez-les et abhorrez et haïssez autant que je fais, et vous vous en trouverez bien, sur ma foi. Et si désirez être bons Pantagruélistes, c'est-à-dire vivre en paix, joie, santé, faisant toujours grand chère, ne vous fiez jamais aux gens qui regardent par un pertuis. (L. 2, chap. XXXIV.)

*Cagots*, matagots, papelards, pattespelues, chattemites : noms horrifiques, à la prononciation desquels les cheveux dressent en tête. (L. 4, anc. prol.). — Sont tant hi-

deux et monstrueux que tout le monde fuit à leur approche. (L. 5, chap. II.)

*Calembours* et rébus. Ceux qui en font devraient être coiffés d'une bouse de vache, en punition de leur ineptie. (L. 1, chap. IX.)

*Calomnie*, appelée en grec *diabole*, est détestable devant Dieu et les anges. (L. 4, anc. prol.)

*Cambles*, roi des Lydiens, mangea sa femme. (L. 5, chap. XII.)

*Caméléon*. Espèce de lézard si admirable que Démocrite a fait un livre entier de sa figure, de son anatomie et de ses vertus et propriétés en magie. Je l'ai vu, en effet, changer de couleur, non seulement à l'approche des choses colorées, mais de soi-même, selon la peur et les affections qu'il avait. Par exemple sur un tapis vert je l'ai vu certainement verdoyer; mais s'il y restait quelque temps il devenait successivement jaune, bleu, tanné, violet; de la même façon que vous voyez la crête des coqs d'Inde changer de couleur suivant leurs passions. (L. 4 chap. XI.)

*Capucins*. Les plus tristes, les plus maniaques et plus fâcheux oiseaux de l'île Sonnante. (L. 5, chap. III.)

Sortant de la chambre de Raminagrobis, Panurge, tout

effrayé, dit : — Par la vertu Dieu, il est hérétique ou je me donne au diable. Il médit des bons pères mendiants cordeliers et jacobins, qui sont les deux hémisphères de la chrétienté, et par la gyrognomonique circumbilivagination desquels, comme par deux filopendoles cœlivages, tout l'antonomatic matagrabolisme de l'Eglise romaine, quand elle se sent emburelucoquée de quelque baragouinage d'erreur ou d'hérésie, homocentricalement se trémousse. Mais que lui ont fait ces pauvres diables de capucins et minimes ? Ne sont-ils pas assez méshaignés, assez enfumés et parfumés de misère et calamité, les pauvres hères, extraits de ichthyophagie ! Médire de ces bons et vaillants piliers d'Eglise ! Il pèche vilainement ; il blasphème contre la religion. J'en suis fort scandalisé.

— Moi, dit frère Jean, je m'en soucie comme d'un bouton. Ils médisent de tout le monde, si tout le monde médit d'eux. (L. 5, chap. XXII.)

*Carême.* Temps où il se fait le plus d'enfants ; les cafards sortent de leurs cages, les cagots tiennent leurs grands jours. Force sessions, force stations, pardonnances, syndérèses, confessions, fouettements, anathématisations ; vraie pépinière de maladies et très-cher aux médecins. (L. 5, chap. XXIX.)

*Cérès.* Révérée par tout l'univers pour avoir enseigné aux hommes l'art d'agriculture. (L. 5, chap. XLVII.)

*Chanson.* Chantée dans un concert par les musiciens Josquin des Prés, Olzegan, Hobrethy, Agricola, Brumel, Camelin, Vigoris, de la Fage, Bruyer, Prioris, Seguin, de la Rue, Midy, Moulu, Mouton, Gascogne, Loyset, Compère, Penet, Fevin, Rouzée, Richardfort, Rousseau, Consilion, Constantio Festi, Jacquet Bercan :

*Grand Tibault se voulant coucher*
*Avecques sa femme nouvelle,*
*S'en vint tout bellement cacher*
*Un gros maillet en la ruelle.*
*— O mon doux ami, lui dit-elle,*
*Quel maillet vous vois-je empoigner?*
*— C'est, dit-il, pour mieux vous cogner.*
*— Maillet, dit-elle, il n'y faut nul ;*
*Quand gros Jean me vient besogner,*
*Il ne me cogne que du cul.*

(L. 4, nouv. prol.)

*Chant du coq.* Apaise les lions en furie. (Liv. 4, chap. LXII.)

*Chanvre.* A la racine petite, durette, rondelette, finissant en pointe obtuse, blanche, légèrement chevelue et longue d'une coudée. De la racine procède une tige unique, ronde, férulacée, verte au dehors, blanchissante au dedans, concave comme les tiges de smyrnium, olus atrum, fèves, et gentiane; ligneuse, droite, friable, crénelée quelque peu en forme de colonne légèrement

striée, pleine de fibres, auxquelles consiste toute la dignité de l'herbe, mêmement en la partie dite *mesa,* comme moyenne, et celle qui est dite *mylasea.* Sa hauteur est communément de cinq à six pieds.

Quelquefois elle atteint une hauteur plus grande, c'est à savoir lorsqu'elle rencontre terroir doux, marécageux, léger, humide, sans froidure, comme est celui d'Olone et celui de Rosea, près Preneste, en Sabinie, et lorsque la pluie ne lui manque vers le solstice d'été..... Elle a les feuilles longues trois fois plus que larges, vertes toujours, âprettes comme l'orcanette, durettes, incisées autour comme une faucille, et, comme la bétoine, terminées en pointes de larice macédonique, et comme une lancette dont usent les chirurgiens. Leur figure est peu différente des feuilles de frêne et aigremoine, et si semblable à l'eupatoire, que plusieurs herbiers (herboristes) l'ayant appelée domestique, appellent l'eupatoire chanvre sauvage. Ces feuilles sont, par rangs, à égale distance éparses autour de la tige, au nombre, pour chaque rang, ou de cinq ou de sept; tant l'a chérie nature qu'elle l'a douée, en ses feuilles, de ces deux nombres impairs, si divins et mystérieux. Leur odeur est forte et peu plaisante aux nez délicats.

La semence provient vers le haut de la tige, et peu au-dessous; elle est nombreuse autant que d'herbe qui soit, sphérique, oblongue, rhomboïde, noire, claire et comme

tannée, durette, couverte de robe fragile, délicieuse à tous oiseaux chanteurs, tels que linottes, chardonnerets, alouettes, serins, tarins et autres. Mais en l'homme qui en mangerait beaucoup et souvent, elle éteint la semence générative; et quoique jadis, chez les Grecs, on en fît certaines espèces de fricassées, tartes et beignets qu'ils mangeaient après souper, comme friandise et pour trouver le vin meilleur, elle est de difficile digestion, offense l'estomac, engendre mauvais sang, et, par son excessive chaleur, trouble le cerveau et remplit la tête de fâcheuses et douloureuses vapeurs.

On sème le chanvre à la nouvelle venue des hirondelles; on le tire de terre lorsque les cigales commencent à s'enrouer. (L. 5, chap. XLIX.)

*Charité envers le prochain.* Pourvu qu'il ne soit pas hérétique, disent les Papimanes (L. 5, chap. LI.)

*Chateliers* (l'abbé de). Voulait que son dernier pet fût un pet d'abbé. (L. 5, chap. XVI.)

*Chats fourrés.* Bêtes horribles et épouvantables. Ils mangent les petits enfants, paissent sur des pierres de marbre, ont le poil en dedans, ne marchent jamais sans gibecière, ont des griffes si fortes, si longues, si acérées, que rien ne leur échappe, se couvrent la tête de bonnets à quatre gouttières, grippent, dévorent,

brûlent, écartèlent, décapitent, meurtrissent, empoisonnent, ruinent et minent tout, sans discrétion de bien et de mal. Parmi eux, vice est vertu appelé, méchanceté est bonté surnommée, et trahison loyauté. Leur caverne est comme l'Averne où l'on entre sans en pouvoir sortir. Ils vivent de corruption, sont affamés de sang chrétien.— Asseyez-vous là, disent-ils d'une voix terrible à ceux qui comparaissent devant eux, et souvenez-vous que la terre présentement s'ouvrira pour tout vifs vous engloutir si vous manquez à bien répondre. (L. 5, chap. XI et XIV.)

*Chicquanous.* Gagnent leur vie en façon bien étrange et en plein contraire aux Romicoles. A Rome, gens infinis gagnent leur vie à empoisonner, à battre et à tuer; les chicquanous la gagnent à être battus : de mode que si par long temps il demeuraient sans coups recevoir, ils mouraient de faim, eux, leurs femmes et enfants. Coups de bâton sont leurs vraies moissons. . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Le seigneur de Basché, dit Panurge, était homme courageux, vertueux, magnanime, chevaleureux. Revenant d'une longue guerre en laquelle le duc de Ferrare, par l'aide des Français, vaillamment se défendit contre les furies du pape Jules second, il se voyait journellement ajourné, cité, chicané, à l'appétit et passe-temps du gras prieur de Saint-Lovant.

Un jour, déjeunant avec ses gens (car il était humain et débonnaire), il envoya quérir son boulanger nommé Loyre et sa femme, et, avec eux, le curé de sa paroisse, nommé Oudart, qui lui servait de sommelier, comme était pour lors la coutume en France, et leur dit, en présence de ses gentilshommes et autres domestiques :— Enfants, vous voyez en quelles fâcheries me jettent journellement ces marauds Chicquanous ; si vous ne m'aidez à les châtier, j'ai résolu d'abandonner le pays et prendre le parti du Soudan à tous les diables. Désormais, quand céans ils viendront, soyez prêts, vous Loyre et votre femme, pour représenter en ma grande salle avec vos belles robes nuptiales, comme si l'on vous fiançait et comme vous le fûtes autrefois. Tenez, voilà cent écus d'or pour entretenir vos beaux accoutrements. Vous, messire Oudart, ne manquez pas d'y figurer avec votre beau surplis et l'étole et l'eau bénite, comme pour les fiancer. Vous pareillement, Trudon (c'était son tambourineur), soyez-y avec flûte et tambour. Les paroles dites et la mariée baisée, au son du tambour, vous vous baillerez tous l'un à l'autre du souvenir des noces, ce sont petits coups de poing. Ce faisant, vous n'en souperez que mieux. Mais quand vous en viendrez au Chicquanous, frappez dessus comme sur seigle vert, ne l'épargnez ; tapez, daubez, frappez, je vous en prie. Tenez, je vous donne ces gantelets de joûte, couverts de chevro-

tin. Donnez-lui coups sans compter, à tort et à travers. Celui qui mieux le daubera, je le tiendrai pour mieux affectionné. N'ayez peur d'en être repris en justice, je serai garant pour tous. Tels coups seront donnés en riant, selon la coutume observée en toutes fiançailles.

— Mais, demanda Oudart, à quoi connaîtrons-nous les Chicquanous? car en votre maison journellement abordent gens de toutes parts.

— J'y ai donné ordre, répondit Basché : quand à la porte de céans viendra un homme à pied ou assez mal monté, ayant un anneau d'argent gros et large au pouce, il sera Chicquanous. Le portier l'ayant introduit courtoisement, sonnera la campanelle. Alors soyez prêts.

Ce propre jour, comme Dieu le voulut, arriva un vieil, gros et rouge Chicquanous. Sonnant à la porte, il fut, par le portier, reconnu à ses gros et gras houseaux, à sa méchante jument, à un sac de toile plein d'informations, attaché à sa ceinture, et particulièrement au gros anneau d'argent qu'il avait au pouce gauche. Le portier se montrant courtois, l'introduit honnêtement, et joyeusement sonne la campanelle. A ce signal Loyre et sa femme, vêtus de leurs beaux habillements, comparaissent en la salle, faisant bonne figure. Oudart passe le surplis et l'étole, et, sortant de son office, il rencontre Chicquanous, le mène boire longuement, pendant que l'on chausse gantelets de tous côtés, et lui dit :

— Vous ne pouviez venir dans un meilleur moment; notre maître est en fête et nous ferons tantôt chère lie. Nous sommes céans de noces : tenez, beuvez, soyez joyeux.

Pendant que Chicquanous buvait, Basché, voyant tout son monde prêt, envoie quérir Oudart. Oudart vient, apportant l'eau bénite. Chicquanous le suit. En entrant dans la salle, il n'oublie pas de faire nombre de révérences très-humbles; il cita Basché. Basché lui fit la plus grande caresse du monde, lui donna un angelot en le priant d'assister aux contrat et fiançailles. Ce qui fut fait. Sur la fin, coups de poing commencèrent à sortir en place. Mais quand ce vint au tour du Chicquanous, ils le festoyèrent à grands coups de gantelets, si bien qu'il retourna tout étourdi et meurtri, un œil poché au beurre noir, huit côtes froissées, le bréchet effondré, les omoplates en quatre quartiers, la mâchoire inférieure en trois lopins, et le tout en riant; Dieu sait comment Oudart y opérait, couvrant, de la manche de son surplis, le gros gantelet acéré, fourré d'hermine, car il était puissant ribaud. Ainsi s'en retourna Chicquanous à l'Ile Bouchard, accoutré à la tigresse, bien satisfait toutefois et content du seigneur de Basché. Et, moyennant le secours des bons chirurgiens du pays, vécut tant que vous voudrez. Depuis n'en fut parlé. La mémoire en expira avec le son des cloches qui carillonnèrent à son enterrement.

Le lendemain revint un nouveau Chicquanous, accompagné de recors. Aussitôt firent gantelets leur exploit, tant et si bien qu'à Chicquanous fut rompue la tête en neuf endroits. A l'un des recors, fut le bras droit défaucillé ; à l'autre fut démanchée la mandibule supérieure, de façon qu'elle lui couvrait à moitié le menton, avec dénudation de la luette et perte insigne des dents molaires, masticatoires et canines. Le tambourin changeant d'intonation, les gantelets furent cachés, et confitures alors multipliées de nouveau avec liesse nouvelle. Les bons compagnons buvaient les uns aux autres et tous à Chicquanous et à ses recors. Oudart reniait et dépitait les noces, alléguant qu'un des recors lui avait désincornifistibulé toute l'autre épaule ; ce nonobstant, il buvait à lui joyeusement. Le recors démandibulé joignait les mains et tacitement lui demandait pardon, car il ne pouvait parler. Loyre se plaignait de ce que le recors débradé lui avait donné un si grand coup de poing sur l'autre coude que il en était devenu tout esperruquancluzelubelouzerirelu du talon.

— Ah ! disait Trudon, se cachant l'œil gauche avec son mouchoir, et montrant son tambourin défoncé d'un côté, quel mal leur avais-je fait ? Il ne leur a pas suffi de m'avoir ainsi lourdement morrambouzevezengouzequoquemorguatasacbacguevezinemafressé mon pauvre œil, ils m'ont encore défoncé mon tambourin. Tambourins à no-

ces sont ordinairement battus; tambourineurs bien festoyés, mais battus, jamais !

Un des écuyers, chopant et boitant, s'adressa au recors embavieté des mâchoires et lui dit : — Etes-vous des frappins, des frappeurs ou des frapparts ? Ne vous suffisait-il de nous avoir ainsi morcrocassebezassevezassegrigueliguoscopapopondrillé tous les membres supérieurs, à grands coups de bobelins (savates), sans nous donner de tels morderegrippipiotabirofreluchamburelurecoquelurintimpanements sur les jambes, à belles pointes de houseaux? Appelez-vous cela jeu de jeunesse ? Pardieu ! jeu n'est-ce.

Le recors, joignant les mains, semblait lui en demander pardon, marmonnant de la langue : — Mon, mon, mon, vrelon, von von; comme un marmot.

Le maître d'hôtel tenait son bras gauche en écharpe, comme tout morquaquoquassé : — Le diable, dit-il, me fit bien assister à ces noces; j'en ai, par la vertudieu, tous les bras enguoulevezinemassés. Appelez-vous ceci fiançailles ? Je les appelle fiantailles.

(L. 4, chap. XII et XV.)

*Chrétien.* Pour l'être aux yeux des Papimanes, il ne faut croire, penser, dire, entreprendre, faire rien que

ce que contiennent les saintes Décrétales. (Liv. 4, chapitre LIII.)

*Cicéron*. Pensait que les étoiles étaient formées et nourries des vapeurs de la terre. (L. 3, chap. III.)

*Cochons*. Foisonnent en Papimanie. (L. 4, chap. LI.)

*Cognée*. En ce temps là était un pauvre homme villageois, natif de Gravot, nommé Couillatris, abatteur et fendeur de bois, et, en ce bas état, gagnant cahin caha sa pauvre vie. Advint qu'il perdit sa cognée. Qui fut bien fâché et marri ? ce fut lui; car, de sa cognée, dépendait son bien et sa vie; par sa cognée, il vivait en honneur et réputation entre tous riches bûcherons; sans cognée il mourait de faim. La mort, six jours après, le rencontrant sans cognée, avec son dail, l'eût fauché et sarclé de ce monde. Dans ce malheur, il commença à crier, prier, implorer, invoquer Jupiter, par oraisons bien disertes (comme vous savez que nécessité fut inventrice d'éloquence). Levant la face vers les cieux, les genoux en terre, la tête nue, les bras haut en l'air, les doigts des mains écarquillés, disant à chacun refrain de ses suffrages, à haute voix infatigablement : — Ma cognée, Jupiter, ma cognée, ma cognée, ou deniers pour en acheter une autre. Hélas ! ma pauvre cognée! Jupiter tenait conseil sur certaines affaires très-urgentes, et à ce moment

opinait la vieille Cybèle, ou bien le jeune et clair Phœbus, si voulez. Mais tant fut grande l'exclamation de Couillatris, qu'elle fut avec grand effroi ouie en plein conseil et consistoire des dieux.

— Qui diable, demanda Jupiter, est là-bas, qui hurle si horriblement? Vertu de Styx, n'avons-nous par ci-devant été, présentement ne sommes-nous ici assez empêchés à la décision de tant d'affaires et de débats d'importance?

Mercure toutefois regarde par la trappe des cieux, et voit que c'est Couillatris qui demande sa cognée perdue; et il en fait le rapport au conseil.

— Vraiment, dit Jupiter, nous en sommes bien là! N'avons-nous à cette heure autre besogne sur les bras que de rendre cognées perdues? Et pourtant, il le faut; cela est écrit au livre des destins, entendez-vous? aussi bien comme si elle valait la duché de Milan. A la vérité sa cognée lui est en même prix et estimation que serait à un roi son royaume. Ça, ça, que cette cognée soit rendue. Qu'il n'en soit plus parlé. Mercure, descendez présentement là-bas, et jetez aux pieds de Couillatris trois cognées : la sienne, une autre d'or et une troisième d'argent, massives, toutes d'un même calibre. Lui ayant baillé le choix, s'il prend la sienne et s'en contente, donnez-lui les deux autres. S'il en prend une autre que la sienne, coupez-lui la tête avec la sienne propre. Et faites ainsi désormais à ces perdeurs de cognées.

Ces paroles achevées, Jupiter, contournant la tête, fit une morgue si épouvantable que tout le grand Olympe trembla.

Mercure, avec son chapeau pointu, sa capeline, talonnières et caducée, se jette par la trappe des cieux, fend le vide de l'air, descend légèrement à terre, et jette aux pieds de Couillatris les trois cognées, puis lui dit : — Tu as assez crié pour boire ; tes prières sont exaucées de Jupiter. Regarde laquelle de ces trois est ta cognée et l'emporte. Couillatris soulève la cognée d'or, il la regarde et la trouve bien pesante ; puis dit à Mercure : — Marmes, celle-ci n'est pas la mienne, je n'en veux grain. Autant fait-il de la cognée d'argent, et dit : — Ce n'est pas celle-ci ; je vous la quitte. Puis prend en main la cognée de bois, la regarde au bout du manche, y reconnait sa marque, et, tressaillant de joie, comme un renard qui rencontre poules égarées, et, souriant du bout du nez, dit : — Merdigues ! celle-ci était mienne ; si vous me la voulez laisser, je vous sacrifierai un bon et grand pot de lait, tout fin couvert de belles fraises, aux ides (c'est le quinzième jour de mai).

— Bonhomme, dit Mercure, je te la laisse, prends-la ; et parce que tu as opté et souhaité médiocrité en matière de cognée, par ordre de Jupiter, je te donne ces deux autres. Tu as de quoi dorénavant te faire riche ; sois homme de bien.

Couillatris courtoisement remercie Mercure, révère le grand Jupiter, attache son ancienne cognée à sa ceinture de cuir, et s'en ceint sur le cul, comme Martin de Cambray. Les deux autres plus pesantes il charge à son col. Ainsi s'en va se prélassant par le pays, faisant bonne trogne parmi ses paroissiens et voisins, et leur disant le petit mot de Patelin : — *En ai-je ?* Au lendemain, vêtu d'une souquenille blanche, il charge sur son dos les deux précieuses cognées, se transporte à Chinon, ville insigne, ville noble, ville antique, et première du monde... Il y change sa cognée d'argent en beaux testons et autre monnaie blanche ; sa cognée d'or en beaux saluts, beaux moutons à la grand laine, belles riddes, beaux royaux, beaux écus au soleil. Il en achète force métairies, force granges, force censes et masures, force maisons et maisonnettes, prés, vignes, bois, terres labourables, pâtis, étangs, moulins, jardins, saulsayes, bœufs, vaches, brebis, moutons, chèvres, truies, pourceaux, ânes, chevaux, poules, coqs, chapons, poulets, oies, canards et du menu ; et, en peu de temps, fut le plus riche homme du pays, voire plus que Maulevrier le boiteux.

Les francs gontiers et Jacques bonshommes du voisinage, voyant cette heureuse rencontre de Couillatris, furent bien étonnés ; la pitié et commisération qu'ils avaient auparavant du pauvre Couillatris se changea en envie de ses richesses si grandes et inopinées. Ils com-

mencèrent à courir, s'enquérir, demander, informer par quel moyen, en quel lieu, quel jour, à quelle heure, comment et à quel propos lui était ce grand trésor advenu. Entendant que c'était pour avoir perdu sa cognée : — Hem, hem, dirent-ils, ne tenait-il qu'à la perte d'une cognée que ne fussions riches ? le moyen est facile et de coût bien petit. Telle est donc, au temps présent, la révolution des cieux, la constellation des astres et aspect des planètes que quiconque cognée perdra soudain deviendra riche? Hem, hem, hem! ah! pardieu, cognée, vous serez perdue et ne vous en déplaise. Et tous aussitôt de perdre leurs cognées. Il n'était fils de bonne mère qui ne perdit sa cognée. Plus n'était abattu, plus n'était fendu de bois au pays, en ce défaut de cognées.

L'apologue dit encore que certains petits janspilhommes de bas relief, qui à Couillatris avaient le petit pré et le petit moulin vendu pour se pavaner aux parades, avertis que ce trésor lui était ainsi et par ce seul moyen advenu, vendirent leurs épées pour acheter cognées, afin de les perdre, comme faisaient les paysans, et de retrouver par cette perte montjoie d'or et d'argent. Vous eussiez proprement dit que ce fussent petits Romipètes, vendant le leur et empruntant d'autrui pour acheter mandats à tas d'un pape nouvellement créé. Et de crier, et de prier, et de lamenter, et invoquer Jupiter! — Ma cognée de ça, ma cognée de là, ma cognée, oh! oh! oh!

oh ! Jupiter, ma cognée. L'air tout autour retentissait des cris et hurlements de ces perdeurs de cognées.

Mercure fut prompt à leur apporter des cognées, à chacun offrant la sienne perdue, une autre d'or et une troisième d'argent. Tous choisissaient celle qui était d'or et la ramassaient remerciant le grand donateur Jupiter ; mais à l'instant où ils la levaient de terre, courbés et penchés, Mercure leur tranchait la tête, suivant le dit de Jupiter. Le nombre des têtes coupées fut égal et correspondant aux cognées perdues. Voilà ce qui advient à ceux qui, dans leur simplicité, souhaitent et choisissent choses médiocres. Prenez-y tous exemple. (L. 4. nouv. prol.)

*Commun usage.* On ne doit le mépriser. (Livre 3, chap. VII.)

*Concile de Bâle.* Messer Guaster (le ventre) y fut tout puissant. (L. 4, chap. LVII.)

*Concile de Chésil* (de Trente). Réuni pour grabeler les articles de la foi contre les nouveaux hérétiques. (L. 4, chap. XVIII.)

*Concile de Latran.* Un nommé Perrin Dandin, homme honorable, bon laboureur, bien chantant au lutrin, homme de crédit et d'âge, disait avoir vu le grand bon-

homme Concile de Latran, avec son gros chapeau rouge, et la dame Pragmatique Sanction, sa femme, avec son large tissu de satin bleu, et ses grosses patenôtres de jayet. Cet homme de bien appointait plus de procès qu'il n'en était vidé en tout le palais de Poitiers, en l'auditoire de Monsmorillon, en la halle de Parthenay-le-Vieux, ce qui le rendait vénérable dans tout le voisinage. Il n'était tué pourceau dans le pays dont il n'eût de la hâtille et des boudins .. (L. 3, chap. XLI.)

*Connaissance divine.* Pour y parvenir, deux choses sont nécessaires : guide de Dieu et compagnie d'homme. (L. 5, chap. XLVII.)

*Conseillers de Picrochole.* Quatre ou cinq douzaines de fouaces ayant été enlevées aux fouaciers de Lerné par les gens de Gargantua, le duc de Menuail, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille comparurent devant Picrochole et lui dirent :

— Sire, nous vous rendons aujourd'hui le plus heureux, le plus chevaleureux prince qu'on ait vu depuis Alexandre de Macédoine.

— Couvrez-vous, couvrez-vous, dit Picrochole.

— Sire, nous sommes à notre devoir. Le moyen est tel : vous laisserez ici quelque capitaine en garnison avec petite bande de gens pour garder la place, laquelle nous semble assez forte tant par sa situation que par

les remparts dont vous l'avez entourée. Vous diviserez votre armée en deux. L'une de ces deux parties ira se ruer sur Grandgousier et ses gens, qui, par elle, seront de prime abord facilement déconfits. Là vous trouverez de l'argent à tas; car le vilain en a du comptant. Nous l'appelons vilain, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thésauriser est fait de vilain.

L'autre partie cependant prendra sa route vers l'Aunis, Saintonge, Angoumois et Gascogne, traversera le Périgort, Médoc et les Landes. Ils prendront sans résistance les villes, châteaux et forteresses. A Bayonne, à Saint-Jean-de-Luc et Fontarabie, vous vous emparerez de tous les navires, et côtoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes jusqu'à Lisbonne, où vous trouverez renfort de tout l'équipage nécessaire à un conquérant. Par le corbieu, Espagne se rendra, car ce ne sont que madourés. Vous passerez le détroit de Gibraltar et là vous érigerez deux colonnes, plus magnifiques que celles d'Hercule, pour perpétuer la mémoire de votre nom; et ce détroit sera nommé la mer Picrocholine.

Passée la mer Picrocholine, voici Barberousse qui se rend votre esclave.

— Je, dit Picrochole, le prendrai à merci.

— Oui, dirent-ils, pourvu qu'il se fasse baptiser; et vous assiégerez Maroc, toute la Barbarie, Alger et Tunis. Passant outre, vous prendrez Majorque, Minorque, Sar-

daigne, Corse et autres îles de la Méditerranée. Côtoyant à gauche, vous vaincrez toute la Gaule narbonique, la Provence et les Allobroges, Gênes, Florence, Lucques, et alors, adieu Rome! le pauvre monsieur du Pape meurt déjà de peur.

— Par ma foi, dit Picrochole, je ne lui baiserai mie sa pantoufle.

— L'Italie prise, voici Naples, Calabre, la Pouille et la Sicile à sac, et Malte avec. Je voudrais bien que les plaisants chevaliers, jadis Rhodiens, vous résistassent, pour voir de leur urine.

— J'irais, dit Picrochole, volontiers à Lorette.

— Point, point, dirent-ils, ce sera au retour. De là nous prenons Candie, Chypre, Rhodes, les Cyclades, et donnons sur la Morée. Nous la tenons. Saint Treignant, Dieu garde Jérusalem! car le Soudan n'est pas comparable à votre puissance.

— Je ferai donc, dit-il, rebâtir le temple de Salomon?

— Non, pas encore, dirent-ils, attendez un peu. Ne soyez jamais si soudain en vos entreprises. Savez-vous ce que disait Octave Auguste? *Festina lentè.* Il vous convient premièrement avoir Asie Mineure, Carie, Lycie, Pamphylie, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Satalie, jusqu'à l'Euphrate.

— Verrons-nous, dit Picrochole, Babylone et le mont Sinaï?

— Il n'en est pas encore besoin à cette heure. N'est-ce pas assez tracassé d'avoir traversé l'Archipel, chevauché les deux Arménies et les trois Arabies ?

— Par ma foi, dit-il, nous n'en pouvons plus. Ah ! pauvres gens !

— Quoi ? dirent-ils.

— Que boirons-nous par ces déserts ? car Julien Auguste et toute son armée y moururent de soif, dit-on.

— Nous avons, dirent-ils, donné ordre à tout. A Smyrne, vous avez neuf mille quatorze grands navires chargés des meilleurs vins du monde. Là se sont trouvés vingt et deux cent mille chameaux et seize cents éléphants, lesquels vous avez pris lorsque vous entrâtes en Libye, et vous eûtes de plus toute la caravane de la Mecque. Ne vous fournirent-ils de vin à suffisance ?

— Oui, mais, dit-il, nous ne bûmes point frais.

— Par la vertu, non d'un petit poisson, dirent-ils, un preux, un conquérant, un prétendant et aspirant à l'empire universel ne peut toujours avoir ses aises. Dieu soit loué de ce que vous êtes venu, vous et vos gens, saufs et entiers jusqu'au fleuve du Tigre !

— Mais, dit-il, que fait cependant la partie de notre armée qui battit ce grand vilain humeux Grandgousier ?

— Ils ne chôment pas, dirent-ils ; nous les rencontrerons tantôt. Ils vous ont pris Bretagne, Normandie, Flandre, Hainaut, Brabant, Artois, Hollande, Zélande ;

ils ont passé le Rhin par sus le ventre des Suisses et Lansquenets; et une partie d'entre eux ont dompté Luxembourg, Lorraine, Champagne, Savoie, jusqu'à Lyon: auquel lieu ils ont trouvé vos garnisons revenant des conquêtes navales de la Méditerranée. Et se sont rassemblés en Bohême, après avoir mis à sac la Souabe, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Moravie et Styrie. Puis ont donné fièrement ensemble sur Lubeck, la Norwége, la Suède, Finlande, Laponie et Groënland jusqu'à la Mer Glaciale. Cela fait, ils conquirent les Orcades, subjuguèrent l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande; de là, naviguant par la mer sableuse et par les Sarmates, ont vaincu et dompté la Prusse, Pologne, Lithuanie, Russie, Valachie, Transylvanie, Hongrie, Bulgarie, Turquie, et ils sont à Constantinople.

— Allons, dit Picrochole, nous réunir à eux le plus tôt possible, car je veux être aussi empereur de Trébizonde. Ne tuerons-nous pas tous ces chiens de Turcs mahométistes ?

— Et que diable, dirent-ils, ferons-nous donc ? et vous donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront servi honnêtement.

— La raison le veut, dit-il; c'est justice. Je vous donne la Carmanie, la Syrie et toute la Palestine.

— Ah! sire, dirent-ils, c'est du bien de vous, grand merci. Dieu vous fasse toujours prospérer !

Là était présent un vieux gentilhomme, éprouvé en divers hasards et vrai routier de guerre, nommé Echephron, lequel, oyant ces propos, dit :

— J'ai grand peur que toute cette entreprise ne soit semblable à la farce du pot au lait, duquel un cordonnier se faisait riche, par rêverie ; puis le pot cassé n'eut de quoi dîner. Que prétendez-vous, par ces belles conquêtes ! quelle sera la fin de tant de travaux et traverses !

— La fin sera, dit Picrochole, que rentrés céans nous nous reposerons à notre aise.

— Et si, par aventure, jamais n'en revenez, car le voyage est long et périlleux ! ne serait-il pas mieux que dès maintenant nous nous reposions, sans courir ces hasards ?

— Oh ! dit Spadassin, pardieu ! voici un bon rêveux! mais allons nous cacher au coin de la cheminée, et là, passons avec les dames notre vie et notre temps à enfiler des perles, ou à filer, comme Sardanapale. Qui ne s'aventure n'a cheval, ni mule, dit Salomon.

— Qui trop, dit Echephron, s'aventure, perd cheval et mule, répondit Malcon.

— Baste ! dit Picrochole, passons outre. Je ne crains que ces diables de légions de Grandgousier. Pendant que nous sommes en Mésopotamie, s'ils nous donnaient sur la queue, quel remède ?

— Très-bon, dit Merdaille, une belle petite commission, laquelle vous enverrez aux Moscovites, vous mettra en camp lestement quatre cent cinquante mille combattants d'élite. Oh ! si vous m'y faites votre lieutenant, je tuerais un peigne pour un mercier ! je mords, je rue, je frappe, j'attrape, je tue, je renie.

— Sus! sus! dit Picrochole, qu'on dépêche tout ; et qui m'aime me suive !

(L. 1, chap. XXXIII.)

*Coquilles.* Leur beauté, la variété infinie de leurs formes et de leurs couleurs est une des plus grandes marques de l'industrie de nature. (L. 4, chap. LVIII.)

*Couvents.* Tous les criminels y trouvent sûreté, indemnité et franchise. (L. 5, chap. IV.)

*Crassus.* Mourut de rire. (L. 1, chap. XX.)

*Cris des animaux.* Les chiens aboient, — les loups hurlent, — les lions rugissent, — les chevaux hennissent, — les éléphants barrient, — les serpents sifflent, — les ânes braient, — les cigales sonnent, — les tourterelles lamentent. (L. 5, chap. XIII.)

*Cuisiniers.* Portent en leurs armoiries, en champ de gueules, lardoire de sinople, fessée d'un chevron argenté, penchant à gauche. (L. 4, chap. XL.)

*Cuisses*. Celles des demoiselles sont toujours fraîches. (L. 1, chap. XXXIX.)

D

*Décrétales.* Je voudrais, dit Epistémon, avoir payé chopine de tripes et que nous eussions collationné à l'original les terrifiques chapitres : *Execrabilis; De multa; Si plures; De Annatis per totum; Nisi essent; Cum ad monasterium; Quod dilectio; Mandatum;* et certains autres, lesquels tirent chaque année de France en Rome quatre cent mille ducats et davantage. Est-ce rien? — Cela, dit Homenaz, me semble toutefois être peu, vu que France, la très-chrétienne, est unique nourrice de la cour romaine. Mais trouvez-moi livres au monde, soit de philosophie ou de médecine, ou de droit, ou de mathématiques, ou de lettres humaines, voire même de la Sainte-Ecriture, qui en puissent autant tirer? Point. Nargues, nargues, vous n'en trouverez point d'une telle énergie auriflue, je vous en assure.

Encore ces diables hérétiques ne les veulent apprendre et savoir. Brûlez, tenaillez, cisaillez, noyez, pendez, empalez, épautrez, démembrez, découpez, fricassez, grillez, transonnez, écartelez, débezillez, déhingandez, carbonnadez ces méchants hérétiques... (L. 4, chap. LIII.)

— Qui les veut étudier sera riche en ce monde et puissant dans l'autre. (L. 4, chap. LIII.)

*Dés.* Ce jeu a causé plus de naufrages, de pertes de vies et biens que tous les écueils de la mer. (L. 5, chap. X.)

*Désespoir.* Il n'y faut jamais pousser ses ennemis vaincus. (L. 1, chap. XLIII.)

*Devoir.* Il est la base du monde. (L. 5, chap. III.)

*Diable.* S'amuse à la messe à transcrire les propos des bonnes femmes. (L. 3, chap. XXVIII.)

— Se plaint de ce que les bonnes études lui enlèvent un très-grand nombre de ses sujets. Mais il espère que les cafards y mettront ordre par injures, force, violence, et brûlement des bons livres. (L. 4, chap. XLVI.)

*Diable de Papefiguière* (le). Le lendemain matin nous rencontrâmes l'île des Papefigues, lesquels jadis étaient riches et libres; mais pour lors étaient pauvres, malheureux et sujets aux Papimanes. Tous les ans ils avaient grêle, tempête, peste, famine, en éternelle punition d'avoir fait autrefois la figue au Pape.

Voyant la misère et calamité du peuple, plus avant ne voulûmes entrer. Seulement, pour prendre de l'eau bénite et à Dieu nous recommander, entrâmes dans une

petite chapelle, près le havre, ruinée, désolée et découverte. Nous aperçûmes dans le bénitier un homme vêtu d'étole et plongé dans l'eau comme un canard, excepté le petit bout du nez pour respirer. Autour de lui trois prêtres, bien ras et tonsurés, lisaient le grimoire et conjuraient les diables.

Pantagruel trouva le cas étrange, et demanda quel jeu ils jouaient là. On lui dit qu'il y avait eu dans le pays, trois ans auparavant, une peste si terrible que la moitié et plus du pays était restée déserte et les terres sans possesseurs. La peste passée, l'homme qui était dans le bénitier avait recommencé à cultiver son champ, grand et fertile, et le semait de touzelle (petit blé) à l'heure même où un petit diable (lequel encore ne savait ni tonner, ni grêler, fors seulement le persil et les choux, et qui ne savait non plus ni lire ni écrire) arrivait au pays, ayant obtenu de Lucifer la permission de visiter cette île des Papefigues. Ce diable s'adressa au laboureur et lui demanda ce qu'il faisait. Le pauvre homme lui répondit qu'il semait son champ de touzelle, pour s'aider à vivre l'an suivant.

— Oui dà, dit le diable ; mais ce champ n'est pas tien ; il est à moi et m'appartient. Car depuis l'heure et le temps que vous fîtes la figue au pape, tout ce pays nous fut adjugé, donné et abandonné. Semer du blé, toutefois, n'est mon état ; c'est pourquoi je te laisse ce

champ, mais à la condition que nous partagerons le profit; nous ferons deux lots, l'un composé de ce qui croîtra sur terre, l'autre de ce qui sera dessous. Le choix m'appartient, car je suis diable extrait de noble et antique race, et tu n'es qu'un vilain. Je choisis ce qui sera en terre, tu auras le dessus. En quel temps la cueillette?

— Mi-juillet, répond le laboureur.

— Or, dit le diable, je m'y trouverai. Jusque là, fais ton devoir : travaille, vilain, travaille. Je vais tenter du gaillard péché de luxure les nobles nonnains de Pettesec, les cagots et briffauts aussi...

La mi-juillet venue, le diable se représente au pays, accompagné d'un escadron de petits diables, et rencontrant le laboureur, il lui dit : — Et puis, vilain, comment t'es-tu porté depuis ma départie? Il convient que nous fassions ici nos partages.

— C'est, dit le laboureur, juste.

Le laboureur aussitôt se mit, avec ses gens, à scier le blé. Les petits diables, de même, tiraient le chaume de terre. Le laboureur battit son blé sur l'aire, le cribla, le mit en poches et le porta au marché pour le vendre. Les diableteaux firent de même, et au marché, près du laboureur, pour vendre leur chaume, s'assirent. Le laboureur vendit très-bien son blé, et de l'argent emplit un vieux demi-brodequin qu'il portait à sa ceinture. Les diables ne vendirent rien, et les paysans, en plein mar-

ché, se moquaient d'eux. Le marché clos, le diable dit au laboureur : — Vilain, tu m'as cette fois trompé ; à l'autre tu ne me tromperas pas.

— Monsieur le diable, répondit le laboureur, comment vous aurais-je trompé ? Vous avez choisi le premier. Il est vrai que, par ce choix, vous pensiez me tromper, espérant, en me voyant semer, que rien ne sortirait hors de terre pour ma part, et que dessous vous trouveriez le grain que j'y avais semé... Mais vous êtes bien jeune au métier...

— Laissons ce propos, dit le diable; de quoi cette année pourras-tu notre champ semer ?

— Pour profit de bon ménager, répond le laboureur, il conviendrait de le semer de raves.

— Or, dit le diable, tu es vilain de bien; sème raves à force, je les garderai de la tempête et ne grêlerai point dessus. Mais, entends bien, je retiens pour ma part ce qui sera dessus, tu auras le dessous. Travaille, vilain, travaille; je vais tenter les hérétiques, ce sont âmes friandes en carbonnade. Monsieur Lucifer a sa colique, ce lui sera une gorge chaude.

Venu le temps de la cueillette, le diable se trouva sur le champ avec un escadron de diableteaux de chambre. Le laboureur était là avec ses gens. Le diable commença à scier et recueillir les feuilles de raves. Après lui, le laboureur béchait et tirait les grosses raves et les mettait

en poches. Ainsi s'en vont tous ensemble au marché. Le laboureur y vendit très-bien ses raves. Le diable ne vendit rien; qui pis est, on se moquait de lui publiquement.

— Je vois bien, vilain, dit alors le diable que je suis par toi trompé. Je veux en finir. Le champ appartiendra tout entier à l'un de nous deux. Notre pacte sera tel : nous nous entre-gratterons l'un l'autre, et qui de nous deux se rendra le premier abandonnera sa part du champ. Il demeurera tout entier au vainqueur; la journée sera à huitaine. Va, vilain, je te gratterai en diable. J'allais tenter les pillards Chicquanous, déguiseurs de procès, notaires, avocats, prévaricateurs ; mais ils m'ont fait dire, par un truchement, qu'ils étaient tous à moi...

Le laboureur, retournant en sa maison, était triste et pensif. Sa femme, le voyant dans cet état, pensa qu'on l'avait au marché dérobé. Mais, entendant la cause de sa mélancolie, voyant aussi sa bourse pleine d'argent, doucement le réconforta et l'assura que, de cette gratteile, mal aucun ne lui adviendrait; seulement que sur elle il eût à se poser et reposer; elle y prévoyait déjà bonne issue.

— Pour le pis, disait le laboureur, je n'en aurai qu'une érafflade; je me rendrai au premier coup, et lui quitterai le champ.

— Rien, rien, dit la vieille; posez-vous, et reposez sur

moi, et laissez-moi faire... Vous m'avez dit que c'est un petit diable : je le ferai rendre soudain et le champ nous restera. Si c'eût été un grand diable, il y aurait eu à penser.

Le jour de l'assignation était celui où nous arrivâmes dans l'île. De bonne heure, au matin, le laboureur s'était très-bien confessé, comme bon catholique, et, par le conseil du curé, s'était caché dans le bénitier, en l'état où nous l'avions trouvé.

Au moment où l'on nous racontait cette histoire, nous fûmes avertis que la vieille avait trompé le diable et gagné le champ ; voici de quelle manière. Le diable vint à la porte du laboureur, et, en sonnant, s'écria : — O vilain, vilain, vite, vite, à belles griffes ! Puis entrant dans la maison, galant et bien délibéré, et n'y trouvant pas le laboureur, aperçut sa femme par terre, pleurante et lamentante.

— Qu'est ceci ? demanda le diable, où est-il ? que fait-il ?

— Ah ! dit la vieille, où est-il, le méchant, le bourreau, le brigand ? Il m'a affolée ; je suis perdue, je meurs du mal qu'il m'a fait.

— Comment, dit le diable, qu'y a-t-il ? je vous le gallerai bien tantôt.

— Ah ! dit la vieille, il m'a dit, le bourreau, le tyran, l'égratigneur de diable, qu'il avait aujourd'hui assignation de se gratter avec vous :

*Pour s'éprouver, le perfide m'a fait*
*Cette balafre. A ces mots, au folet,*
*Elle fait voir... Eh ! quoi ? Chose terrible.*
(LA FONTAINE.)

Le diable épouvanté s'écria : — Mahom, Démiourgon, Mégère, Alecto, Persephone, il ne me tient pas. Je m'en vais grand train. Oui-dà ! je lui quitte le champ.

Entendant la catastrophe et fin de l'histoire, nous nous retirâmes sur notre navire, et ne fîmes là plus long séjour. Pantagruel donna au tronc de la fabrique de l'église dix-huit mille royaux d'or, en contemplation de la pauvreté du peuple et calamité du lieu. (L. 4, chap. XLV et suiv.)

*Diète* et hygiène. Le plus sûr moyen de conserver la santé. (L. 1, chap. XXIII.)

*Dieu.* Sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. (Liv. 3, chap. XIII; liv. 5, chap. XLVII.)

— Seul parfait (L. 3, prol.)

— Appelé par les Egyptiens l'Abscons, le Caché, élargira connaissance de soi et de ses créatures. (L. 5, chapitre XLVIII.)

— Jamais ne délaisse ceux qui en lui ont mis leur espoir et pensée. (L. 2, chap. XXVIII.)

— Qui vous apprit à discourir et parler ainsi de la

puissance et prescience divines, pauvres gens ? Paix! st, st, st ! (L. 4, nouv. prol.)

*Dieux.* Sont saisis d'effroi en voyant les progrès de la navigation, et tous les peuples sur le point de communiquer ensemble. (L. 3, chap. LI.)

*Diogène.* A quelqu'un qui lui demandait à quelle heure l'homme doit prendre ses repas, répondit : — Le riche, quand il aura faim ; le pauvre, quand il aura de quoi. (L. 4, chap. LXIV.)

E

*Education.* Quand Ponocrates connut la vicieuse manière de vivre du jeune Gargantua, élevé jusque là par des pédagogues dont le savoir n'était que bêterie abâtardissant les bons et nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse, il résolut de changer et refaire son éducation; mais il toléra pour quelques jours ses mauvaises habitudes, considérant que nature ne supporte les changements soudains sans grande violence.

Pour mieux commencer son œuvre, il supplia un savant médecin du temps de voir s'il ne serait pas possible de remettre Gargantua en meilleure voie. Celui-ci le purgea canoniquement..... Ponocrates lui fait oublier aussi tout ce qu'il a appris sous ses antiques précepteurs...

Il l'introduit en la compagnie des gens savants du pays, à l'émulation desquels se développe son esprit et lui croit le désir d'étudier autrement et de se faire valoir.

Il organise ses études de manière à ce qu'il ne perde par une heure du jour. Tout son temps est employé aux lettres et en honnête savoir.

Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin, et pendant qu'on le frottait, quelques pages lui étaient lues de la divine Ecriture, hautement et clairement, avec prononciation compétente à la matière ; à ce soin était commis un jeune page natif de Basché, nommé Anagnostes...

Ils considéraient aussi l'état du ciel, s'il était le même que le soir précédent, et en quels signes entraient le soleil et la lune pour cette journée.

Ensuite il était habillé, peigné, coiffé, accoutré et parfumé, et pendant ce temps on lui répétait les leçons du jour d'avant. Lui-même les disait par cœur et y fondait quelques cas pratiques concernant l'état humain ; cela durait quelquefois jusqu'à deux ou trois heures ; mais le plus souvent ces répétitions cessaient lorsqu'il était tout à fait habillé.

On lui faisait, après cela, une lecture de trois bonnes heures.

Puis ils sortaient, toujours conférants des propos de la lecture ; ils se rendaient dans quelque plaine, et là jouaient à la balle, à la paume, à la pile trigone, s'exerçant courageusement le corps, comme ils avaient les âmes auparavant exercées. Tout leur jeu n'était qu'en liberté, car ils laissaient la partie quand cela leur plaisait ; c'était ordinairement lorsqu'ils suaient ou étaient autrement las. Alors ils étaient très-bien essuyés et frot-

tés, ils changeaient de linge et, doucement se promenant, allaient voir si le dîner était prêt. Et attendant qu'on le préparât, récitaient clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant monsieur l'appétit venait, et par bonne opportunité ils se mettaient à table. Au commencement du repas était lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusqu'à ce qu'il eût pris son vin. Alors (si bon lui semblait) on continuait la lecture, ou bien ils commençaient à deviser joyeusement, parlant d'abord des vertus, propriétés, efficacités et natures de tout ce qui leur était servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de leur apprêt. Il apprit bientôt, de cette manière, tout ce qu'enseignent, à ce sujet, Pline, Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Opian, Polybe, Héliodore, Aristote, Élien et autres. Pendant ces entretiens, ils faisaient souvent, pour être plus assurés, apporter leurs livres à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dites que, pour lors, n'était médecin qui en sût la moitié autant que lui. Ils devisaient ensuite des leçons du matin ; puis achevant leur repas par quelque bonne confiture, ils se curaient les dents, se lavaient les mains et les yeux avec de belle eau fraiche ; puis ils rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et bénignité divine.

Cela fait, on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, ayant toutes trait à l'arithmétique. Par ce moyen il entra en affection de cette science, et tous les jours après dîner et souper il y passait quelque temps aussi agréablement qu'il le faisait autrefois aux dés ou aux cartes, et il en connut bientôt également la théorie et la pratique... Il y joignit les autres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie et musique... Ils faisaient mille joyeux instruments et figures géométriques, et de même pratiquaient les canons astronomiques. Ils s'ébaudissaient ensuite à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un thème, à plaisir de gorge. Quant aux instruments de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte, de la viole et de la trompette.

La digestion achevée, il se remettait à son étude principale pendant trois heures ou davantage, tant à répéter la lecture matinale qu'à poursuivre le livre entrepris, à écrire, bien tracer et former les antiques et romaines lettres.

Cela fait, ils quittaient leur hôtel, emmenant avec eux un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'écuyer Gymnaste, qui l'instruisait dans l'art d'équitation. Changeant donc de vêtements, il montait sur un coursier, sur un roussin, sur un genêt, sur un cheval barbe, cheval léger, et lui

donnait cent carrières, le faisait sauter en l'air, franchir le fossé, sauter le palis, tourner en cercle à droite et à gauche. Ensuite il rompait, non la lance (car c'est la plus grande rêverie du monde de dire : J'ai rompu dix lances en tournoi, ou en bataille ; un charpentier le ferait bien), mais la gloire, c'est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc assurée, verte et raide, rompait une porte, enfonçait un harnais, renversait un arbre, enfilait un anneau, enlevait une selle d'armes, un haubert, un gantelet ; tout cela armé de pied en cap.

Quant à faire de jolis exercices et fanfarer sur un cheval, nul ne s'en acquittait mieux que lui. Il s'était habitué à sauter précipitamment d'un cheval sur un autre sans toucher à terre ; il montait des deux côtés, la lance au poing et sans étriers, puis, sans bride, guidait le cheval à son plaisir ; car tous ces exercices servent dans l'art militaire.

D'autrefois il branlait la pique, jouait de l'épée à deux mains, de l'épée bâtarde, de l'épée espagnole, de la dague et du poignard, armé, non armé, au bouclier, à la cape, à la rondelle.

Il courait le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lièvre, la perdrix, le faisan, l'outarde. Il jouait à la grosse balle et la faisait bondir en l'air aussi bien du pied que du poing. Il luttait, courait, sautait, non à trois pas un saut, non à clochepied, non au saut d'alle-

mand (car, disait Gymnaste, tels sauts sont inutiles et de nul service en guerre), mais d'un saut franchissait un fossé, volait sur une haie, montait six pas contre une muraille, et rampait ainsi à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

Il nageait en pleine eau, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des pieds seulement; puis, une main en l'air, tenant un livre hors de l'eau, il traversait ainsi toute la rivière de Seine sans le mouiller, tenant son manteau dans ses dents, comme faisait Jules César. D'une seule main il entrait de force dans un bateau, et, de là, se rejetait de nouveau dans l'eau la tête la première, sondait le fond du fleuve, creusait les rochers, plongeait aux abîmes et gouffres; remonté ensuite dans son bateau, il le tournait, gouvernait, menait vite d'abord et puis plus lentement, suivant le fil de l'eau; d'autrefois remontait le courant, ou bien le retenait immobile au torrent d'une écluse, d'une seule main, et de l'autre s'escrimait avec un grand aviron; il tendait la voile, montait au mât, courait sur les brancards, ajustait la boussole, contreventait les boulines, bandait le gouvernail.

Sorti de l'eau, au galop il franchissait la montagne et la dévalait aussi franchement, il grimpait aux arbres comme un chat, sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, abattait les grosses branches comme un autre

Milon. Avec deux poignards acérés et deux poinçons éprouvés il montait au haut d'une maison comme un rat, puis en redescendait en telle composition des membres que de la chute il n'était aucunement grevé. Il jetait le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde, enfonçait l'arc, bandait les fortes arbalètes de passe, visait de l'arquebuse à l'œil, affûtait le canon, tirait à la butte, au papegai, de bas en haut, de haut en bas, en avant, de côté, en arrière, comme les Parthes.

On lui attachait un câble en quelque haute tour, pendant à terre; par ce câble, avec ses deux mains, il montait à la tour et en redescendait aussi vite et avec autant d'assurance que vous le pourriez faire en un pré. On lui mettait un grosse perche appuyée à deux arbres ; il s'y pendait par les mains et à l'aide de cette perche allait et venait sans que ses pieds touchassent à rien, et si vite qu'en courant vous ne l'auriez pu suivre.

Et pour s'exercer le thorax et le poumon, il criait comme tous les diables...

Pour assouplir ses nerfs on lui avait fait deux grosses saumones de plomb, pesant chacune huit mille sept cents quintaux... ; il les prenait de terre, une dans chaque main, les élevait en l'air au-dessus de sa tête et les tenait ainsi, sans remuer, trois quarts d'heure et davantage...

Il jouait aux barres avec les plus forts, et, quand c'en

était le moment, il se tenait si ferme sur les pieds qu'il s'abandonnait aux plus hardis, s'ils le pouvaient faire bouger de place...

Le temps ainsi employé, bien frotté, lavé et rafraichi d'habillements, tout doucement ils retournaient, et passant par quelques prés ou autres lieux herbus, ils visitaient les arbres et plantes, les conférant avec les livres des anciens qui en ont écrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galien, et ils en emportaient leurs pleines mains au logis, desquelles avait la charge un jeune page nommé Rhizotome, ainsi que de houes, pioches, serpettes et autres instruments nécessaires pour herboriser.

Rentrés au logis, pendant qu'on apprêtait le souper, ils répétaient quelques passages de leurs lectures, puis se mettaient à table. Notez ici que son diner était sobre et frugal, car il mangeait seulement pour refréner les abois de l'estomac; mais le souper était copieux et large; il mangeait alors autant qu'il était nécessaire pour le nourrir.

Pendant ce repas était continuée la leçon du diner, tant que bon lui semblait : le reste se passait en propos tous lettrés et utiles. Après grâces rendues, ils s'adonnaient à chanter musicalement et à jouer d'instruments harmonieux... Quelquefois ils allaient visiter les compagnies de gens instruits ou qui eussent vu des pays éloignés.

En pleine nuit, avant de rentrer en leurs chambres, ils allaient au lieu du logis le plus découvert voir la face du ciel, et là notaient les comètes, s'il y en avait, les figures, situations, aspects et conjonctions des astres.

Puis avec son précepteur il récapitulait rapidement, à la mode des Pythagoriciens, tout ce qu'il avait vu, lu, appris, fait et entendu dans la journée.

Alors ils priaient Dieu le créateur en l'adorant et ratifiant leur foi envers lui et le glorifiant de sa bonté immense; lui rendant grâce de tout le temps passé, ils se recommandaient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait ils prenaient leur repos.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

S'il advenait que l'air fût pluvieux, tout le temps d'avant le dîner était employé comme de coutume, excepté qu'il faisait allumer un beau et clair feu pour corriger l'intempérie de l'air. Mais après dîner, au lieu de leurs exercices, ils restaient à la maison, et, par manière d'apothérapie, s'ébattaient à botteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes dans la grange. Puis ils étudiaient en l'art de peinture et sculpture...; ils allaient voir aussi comment on tirait les métaux ou comment on fondait l'artillerie, ou bien ils allaient visiter les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, ou les alchimistes et monnayeurs, ou les hautelissiers, les tisserands, horlogers, miroitiers, impri-

meurs, organistes, teinturiers, et autres semblables ouvriers et, partout donnant le vin, ils apprenaient et considéraient l'industrie et invention des métiers.

Ils allaient écouter les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclamations, les plaidoyers des gentils avocats, les discours des prêcheurs évangéliques.

Il passait par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime, et là, contre les maitres, essayait de tous bâtons...

Au lieu d'herboriser, ils visitaient les boutiques des droguistes, herboristes et apothicaires, et soigneusement considéraient les fruits, racines, feuilles, gommes, semences, axonges, et comment ensemble on les adultérait; il allait voir les bateleurs, jongleurs, thériacleurs, considérait leurs gestes, leurs ruses, leurs soubresauts et beau parler...

Rentrés pour souper, ils mangeaient plus sobrement qu'aux autres jours, leur exercice ayant été moins grand.

Cet enseignement, qui dans le commencement lui sembla difficile, lui devint par la suite si doux, si léger et délectable, qu'il ressemblait plutôt à un passe-temps de roi qu'à l'étude d'un écolier. Toutefois Ponocrates, pour le reposer de cette véhémente tension d'esprit, choisissait une fois le mois quelque jour clair et serein où,

dès le matin, ils quittaient la ville et s'en allaient à Gentilly, ou à Boulogne, ou à Montrouge, ou au pont Charenton, ou à Vanves, ou à Saint-Cloud, et là ils passaient toute la journée à se réjouir, raillant, gaudissant, faisant bonne chère, buvant d'autant, jouant, chantant, dansant, se vautrant en quelque beau pré, dénichant des passereaux, prenant des cailles, pêchant aux grenouilles et aux écrevisses.

Mais bien que cette journée fût passée sans livres et lectures, elle n'était point passée sans profit. Car en ce beau pré, ils récitaient par cœur quelques plaisants vers de l'Agriculture de Vergile, de Hésiode, du Rustique de Politian ; composaient quelques plaisants poëmes en latin, puis les traduisaient, par rondeaux et ballades, en langue française. En banquetant ils séparaient l'eau du vin, comme l'enseigne Caton *de Re rustica*, et Pline, avec un gobelet de lierre ; lavaient le vin en plein bassin d'eau, puis le retiraient avec un embut (entonnoir) ; ils faisaient aller l'eau d'un verre dans l'autre, bâtissaient plusieurs petits engins automates, c'est-à-dire se mouvant d'eux-mêmes (L. 1. chap. XXIII et XXIV).

*Education monacale.* Gargantua voulut de tout son sens étudier à la discrétion de Ponocrates. Mais celui-ci, pour le commencement, ordonna qu'il ferait à sa manière accoutumée, afin de découvrir par quel moyen, en si

long temps, ses antiques précepteurs l'avaient rendu tout à fait niais et ignorant. Il disposait donc son temps en telle façon qu'ordinairement il s'éveillait entre huit et neuf heures, qu'il fût jour ou non : ainsi l'avaient ordonné ses régents antiques, alléguant ce que dit David : *Vanum est vobis ante lucem surgere.*

Puis il gambadait, penadait et paillardait parmi le lit quelque bonne demi heure, pour mieux ébaudir ses esprits animaux, et s'habillait selon la saison. Après quoi il se peignait des quatre doigts et du pouce ; car ses précepteurs disaient qu'autrement se peigner, laver et nettoyer, c'était perdre son temps en ce monde.

Puis il fiantait, pissait, toussait, crachait, rotait, etc., finalement se mouchait en archidiacre, et déjeunait, pour abattre la rosée et mauvais air, belles tripes frites, belles carbonnades, beaux jambons, belles cabirotades, et force soupes de prime. Ponocrates lui remontrait qu'il ne devait manger ainsi au sortir du lit sans avoir auparavant fait quelque exercice. Gargantua répondit : — Quoi ! n'ai-je fait suffisant exercice? je me suis vautré six ou sept tours parmi le lit, avant de me lever. N'est-ce assez? Le pape Alexandre en usait ainsi par le conseil de son médecin juif, et il vécut jusqu'à la mort, malgré les envieux.

Après avoir bien à point déjeuné, il allait à l'église, où on lui portait, dans un panier, un gros bréviaire en-

veloppé, pesant, tant en graisse que fermoirs et parchemin, environ onze quintaux et six livres. Là il entendait vingt-six ou trente messes. Son diseur d'heures venait, l'estomac très-bien antidoté de sirop vignolat. Il marmottait avec lui toutes ses kyrielles et les épluchait si bien qu'il n'en tombait un seul grain à terre. Au sortir de l'église on lui apportait sur une traine de bœufs une charge de grosses patenôtres, et se promenant par les cloitres, par les galeries ou jardins, il en disait plus que seize ermites.

Enfin, il étudiait quelque méchante demi heure, les yeux sur son livre, mais, comme dit le comique, son âme était à la cuisine.

Après cela, nouveau repas, pendant lequel quatre de ses gens lui jetaient en la bouche, l'un après l'autre, continuellement, moutarde à pleines pelletées, puis il buvait un horrifique trait de vin blanc. Il ne cessait de manger que lorsque le ventre lui tirait, et n'avait pour le boire ni fin, ni mètre, ni canon...

Venaient ensuite les jeux interminablement, puis de nouveau il se mettait à boire et dormait deux ou trois heures sans mal penser ni mal dire. Au réveil quelques verres de vin frais. Ponocrates lui remontrait que c'était une mauvaise diète que de boire ainsi après dormir.

— C'est, répondit Gargantua, la vraie vie des Pères, car de ma nature je dors salé, et le dormir m'a valu autant de jambon.

De nouveau il se promenait en disant ses patenôtres, mais il rentrait bientôt et se transportait en cuisine, pour savoir quel rôt était en broche.

Il soupait, recommençait à jouer, et il allait avec ses compagnons voir les garses (filles) d'alentour, et là petits banquets, collations et arrière-collations. Puis il dormait sans débrider jusqu'au lendemain huit heures. (L. I, chap. XXI et XXII.)

*Egyptiens.* Leur écriture hiéroglyphique ne pouvait être entendue que de ceux qui connaissaient les vertus, propriétés et natures attribuées aux choses mêmes que représentaient leurs signes. (L. I, chap. IX.)

*Emprunteurs.* Je me donne à saint Babolin, le bon saint, si je n'ai toute ma vie considéré les dettes comme une connexion et colligence des cieux et de la terre, et comme l'unique condition d'existence de l'humain lignage, je dis sans laquelle bientôt tous les hommes périraient ; je les considère comme cette grande âme de l'univers qui, selon les académiques, vivifie toute chose.

Représentez-vous, d'un esprit tranquille, l'idée et forme de quelque monde dans lequel ne seraient ni emprunteurs ni prêteurs, un monde sans dettes! Là, entre les astres, nul cours régulier, tous seront en désarroi.

Jupiter ne s'estimant débiteur de Saturne le déposera de sa sphère, et avec sa chaîne homérique, suspendra toutes les intelligences, dieux, cieux, démons, génies, héros, diables, terre, mer, tous les éléments. Saturne se ralliera avec Mars et mettront tout ce monde en perturbation... La lune restera sanglante et ténébreuse ; à quel propos le soleil lui départirait-il sa lumière? il n'y serait en rien tenu. Le soleil ne luira plus sur la terre ; que lui doit-il ? et de quel droit lui emprunterait-elle ? les astres ne lui enverront plus aucune bonne influence.

Nul échange entre les éléments, car l'un ne se réputera plus obligé à l'autre, il ne lui avait rien prêté. De terre ne sera plus faite eau ; l'eau en air ne sera plus changée, ni l'air en feu. La terre ne produira rien que monstres, titans, aloïdes, géants ; il n'y pleuvra pluie, n'y luira lumière, n'y ventera vent, n'y sera ni été, ni automne. Lucifer se déliera et, sortant du fond de l'enfer, avec les furies, les peines et diables cornus, il voudra dénicher des cieux tous les dieux...

Ce monde rien ne prêtant ne sera qu'une chiennerie, qu'une brigue plus anormale que celle du recteur de Paris, une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué. Entre les humains, l'un ne sauvera l'autre ; il aura beau crier à l'aide, au feu, à l'eau, au meurtre, personne n'ira au secours. Pourquoi ? il n'avait rien prêté, on ne lui devait rien, personne ne pâtit de sa con-

flagration, de son naufrage, de sa ruine ou de sa mort. Aussi bien ne prêtait-il rien, et jamais il n'aurait rien prêté. Bref, de ce monde seraient bannies foi, espérance, charité; car les hommes sont nés pour l'aide et secours des hommes....

Et sur le patron de ce fâcheux et triste monde, si vous vous figurez l'autre petit monde qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre. La tête ne voudra prêter la vue de ses yeux pour guider les pieds et les mains; les pieds ne la daigneront porter; les mains cesseront de travailler pour elle. Le cœur se fâchera de tant se mouvoir...; le poumon ne lui prêtera plus ses soufflets...; le cerveau, considérant ce train dénaturé, se mettra en rêverie...

Somme, en ce monde dérayé, rien ne devant, rien n'empruntant, vous verrez une conspiration, une déroute sans exemple. Il périra, sans doute, et bientôt et de fond en comble, et s'en ira tout le corps en putréfaction, et l'âme indignée prendra son vol à tous les diables.

Au contraire, représentez-vous un monde où chacun prête, où chacun doive, où tous soient emprunteurs, où tous soient prêteurs. O quelle harmonie dans le mouvement régulier des cieux! il me semble l'entendre. Quelle sympathie parmi les éléments! comme nature s'y délectera en ses œuvres! Cérès chargée de blés, Bacchus de vins, Flora de fleurs, Pomona de fruits, Junon, en

son air serein, sereine, salubre, plaisante. Je me perds en cette contemplation. Entre les humains, paix, amour, dilection, fidélité, repos, banquets, festins, joie, liesse, or, argent, menne monnaie, chaines, bagues, marchandises trotteront de main en main. Nul procès, nulle guerre, nul débat ; nul n'y sera usurier, chiche, lésineux, ni ladre. Vrai Dieu, ce sera l'âge d'or, le règne de Saturne, l'idée des régions olympiques où toutes vertus ont disparu, où charité seule règne, gouverne, domine, triomphe. Tous seront bons, tous seront beaux, tous seront justes. O monde heureux !... en peu d'années vous y verriez les saints plus drus, plus miraclifiques, à plus de leçons, plus de vœux, plus de bâtons et plus de chandelles que ne sont tous ceux des neuf évêchés de Bretagne, exceptez-en seulement saint Yves.

Sur ce patron, figurez-vous notre microcosme, en tous ses membres prêtant, empruntant, devant ; c'est-à-dire en son naturel, car nature n'a créé l'homme que pour prêter et emprunter. Plus grande n'est l'harmonie des cieux que celle de sa police. L'intention du fondateur de ce microcosme est d'y entretenir l'âme et la vie qu'il y a mises en hôtes. La vie consiste en sang ; sang est le siége de l'âme ; c'est pourquoi un seul labeur occupe ce monde, c'est forger sang continuellement ; tous les membres y ont leur office propre, et leur hiérarchie est telle que sans cesse l'un de l'autre emprunte,

l'un à l'autre prête, l'un à l'autre est débiteur. La matière et substance convenable pour être en sang transformée est baillée par nature : pain et vin... Pour les trouver, préparer et cuire, travaillent les mains, cheminent les pieds... les yeux tout conduisent. L'appétit, en l'orifice de l'estomac, moyennant un peu de mélancolie aigrette qui lui est transmise de la ratelle, l'avertit d'enfourner viande. La langue en fait l'essai, les dents la mâchent, l'estomac la reçoit, digère et chylifie. Les veines mésaraïques en sucent ce qui est bon et idoine, délaissent les excréments (lesquels, par vertu expulsive, sont vidés au dehors par exprès conduits), puis la portent au foie, qui la modifie de nouveau et en fait le sang. Quelle joie alors pensez-vous être parmi ces officiers quand ils ont vu ce ruisseau d'or qui est leur seul restaurant?...

Alors chaque membre se prépare et s'évertue de nouveau à purifier et affiner ce trésor... puis il est transporté en une autre officine pour être mieux affiné; c'est le cœur, qui, par ses mouvements diastolique et systolique le subtilise et enflamme tellement que, par le ventricule droit, il le met à perfection, et par les veines l'envoie à tous les membres. Chaque membre l'attire à soi, et s'en alimente à sa guise : pieds, mains, yeux, tous; et alors ils sont emprunteurs, de prêteurs qu'ils étaient auparavant. Par le ventricule gauche il le fait si subtil qu'on le

dit spirituel, et l'envoie à tous les membres par ses artères, pour échauffer et éventer l'autre sang des veines. Le poumon ne cesse, avec ses lobes et soufflets, de le rafraîchir. En reconnaissance de ce bien, le cœur lui en départ le meilleur par la veine artérielle. Enfin, il est si bien affiné dans le rets merveilleux que, par après, en sont faits les esprits animaux, moyennant lesquels elle imagine, discourt, juge, résout, délibère, raisonne et se ressouvient. Vertugoi ! je me noie, je me perds, je m'égare, quand j'entre au profond abîme de ce monde ainsi prêtant, ainsi devant. Croyez que prêter est une chose divine et que devoir est vertu héroïque.

Ce n'est pas tout encore. Ce monde prêtant, devant, empruntant, est si bon que, cette alimentation achevée, il pense déjà à prêter à ceux qui ne sont pas encore nés et, par prêt, à se perpétuer, s'il peut, et se multiplier par créatures semblables à lui, ce sont enfants. . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(L. 5, chap. III et IV.)

— ...Par votre beau parler, répondit Pantagruel, vous ne me ferez pourtant entrer en dettes.

C'est grande honte toujours, en tous lieux, d'un chacun emprunter, plutôt que travailler et gagner. On ne doit prêter, selon mon jugement, que lorsque la personne travaillant n'a pu tirer profit de son labeur, ou

quand soudainement elle tombe en perte inopinée de ses biens. (L. 3, chap. v.)

*Enfants.* Chez aucun peuple ne peuvent se marier sans le consentement de leurs parents ; mais, de mon temps, il a été trouvé, sur le continent, un pays dans lequel je ne sais quels pastophores (prêtres), taupetiers, aussi ennemis de noces que les pontifes de Cybèle (ce ne sont chapons pourtant, mais gaulois pleins de paillardise et de lascivité), lesquels ont dicté des lois aux gens mariés sur le fait du mariage ; et je ne sais lequel je dois plus abominer ou de la tyrannique présomption de ces dangereux taupetiers, qui ne se contiennent dans leurs treillis et temples mystérieux et s'entremettent de négoces opposés diamétralement à leur état, ou de la superstitieuse stupidité des gens mariés qui ont consenti et prêté obéissance à leurs lois malignes et barbares. Ils ne voient donc pas une chose plus claire que l'étoile matinale, c'est-à-dire que ces lois sont faites toutes à l'avantage de leurs mystes taupetiers et non pour le profit des gens mariés, ce qui suffit pour les rendre suspectes comme iniques et frauduleuses.

Ne pourraient-ils, par réciprocité, dicter des lois à leurs mystes sur le fait de leurs cérémonies et sacrifices, attendu qu'ils déciment leurs biens et leur enlèvent une partie du gain provenu de leur sueur et travail, pour

vivre dans l'abondance, le repos et le bien-être? De telles lois, à mon sens, ne seraient ni aussi impertinentes, ni aussi perverses que le sont celles qu'ils ont reçues d'eux ; car, moyennant ces lois, il n'est rufian, brigand, gredin, voleur ou mendiant puant et punais qui par violence ne puisse, à son gré, ravir la fille qui lui plaira, tant soit-elle noble, belle, riche, honnête, pudique, et l'enlever de la maison de son père, d'entre les bras de sa mère, malgré tous ses parents, si le rufian réussit à s'associer quelque myste qui plus tard participera de la proie.

Que feraient de pis et de plus cruel les Goths, les Scythes, les Massagètes, en place ennemie longtemps assiégée, détruite à grands frais et prise par force? Les pères et mères au désespoir voient enlever de leurs maisons, emmener par un inconnu, étranger, barbare, mâtin, tout pourri, chancreux, cadavéreux, misérable, leurs belles, délicates, riches et saines filles, qu'ils avaient si chèrement nourries, élevées à la vertu et honnêteté, espérant les marier un jour avec les enfants de leurs voisins et antiques amis, élevés et instruits avec le même soin, espérant en voir naître des héritiers dignes d'eux et de leurs biens. Quel spectacle donc pensez-vous que ce leur soit? et toutefois ils sont si terrifiés par la crainte du démon et par la superstition, qu'ils n'osent y contredire, par la raison que le taupetier y a été pré-

sent et contractant, et ils restent dans leurs maisons, privés de leurs filles tant aimées, le père maudissant le jour et l'heure de ses propres noces, et la mère regrettant de n'avoir pas avorté en ce malheureux et triste enfantement. Ils finissent ainsi dans les pleurs et les lamentations une vie qu'il était raisonnable de voir s'achever dans la joie.

Quelques-uns, cependant, trouvant le rufian accompagné de son myste, ensemble conspirant et subornant leurs filles, les ont sur le champ mis en pièces et massacrés, jetant leurs corps aux loups et aux corbeaux dans la plaine. Auquel acte viril et chevaleresque les symmistes tanpetiers ont frémi et lamenté misérablement et formé des plaintes horribles, puis requis à temps le bras séculier et justice politique, insistant fièrement et soutenant que de tels cas devait être faite exemplaire punition. Mais ni en équité naturelle, ni en droit des gens, ni en loi quelconque on n'a trouvé rubrique, paragraphe, point, ni titre par lequel fut peine ou punition à tel fait attribuée, la raison s'y opposant et nature y répugnant, car nul honnête homme n'est en ce monde qui naturellement et par raison ne soit plus troublé et mis hors de lui-même en apprenant la nouvelle du rapt et déshonneur de sa fille qu'en apprenant la nouvelle de sa mort. Or un chacun trouvant sur le fait le meurtrier assassinant sa fille dans un guet-apens, le peut par raison et le doit par-

nature occire à l'instant, et il n'en sera repris de justice.

Ce n'est donc merveille si trouvant le rufian, sur le conseil du myste, subornant et enlevant sa fille hors de sa maison, celle-ci même y consentant, il les peut et doit mettre à mort ignominieuse, jeter leurs corps aux bêtes brutes comme indignes de recevoir le doux, le désiré, le dernier embrassement de l'alme et grande mère la terre, lequel nous appelons sépulture. (L. 3, chap. XLVIII.)

— D'un même père ont tous un droit égal à son héritage. (L. 5, chap. IV.)

*Enfers.* Epistémon, qui avait vu les diables, qui avait parlé à Lucifer familièrement et fait grande chère en enfer, assurait que les diables étaient tous bons compagnons. Quant aux damnés, je pris, disait-il, un singulier passe-temps à les voir.

— Comment? dit Pantagruel.

— On ne les traite, dit Epistémon, aussi mal que vous penseriez, mais leur état est changé d'une étrange façon, car je vis Alexandre-le-Grand qui rapetassait des vieilles chausses, et il gagnait ainsi sa pauvre vie;

Xercès criait de la moutarde;

Romulus était saunier;

Numa, clontier;

Cyrus, vacher;

Artaxercès, cordier;

Agamemnon, marmiton;

Ulysse, faucheur;

Darius, vidangeur; etc., etc.

Le pape Boniface VIII était écumeur de marmites;

Le pape Alexandre VI (Borgia), marchand de mort aux rats; etc., etc.

Ceux qui avaient été gros seigneurs en ce monde-ci, gagnaient leur pauvre, méchante et paillarde vie là-bas. Au contraire, les philosophes et ceux qui avaient été indigents en ce monde, de par delà étaient gros seigneurs à leur tour. Je vis Diogène qui se prélassait en magnificence, avec une grande robe de pourpre et un sceptre à la main, faisant enrager Alexandre-le-Grand quand il n'avait bien rapetassé ses chausses, et il le payait à grands coups de bâton.

Caillette et Triboulet, devenus cardinaux, y faisaient la leçon à coups de pied au cul à messieurs les anciens rois et papes. François Villon pissait dans la moutarde de Xercès.

Le franc archer de Bagnolet était inquisiteur des hérétiques, etc., etc. (L. 2, chap. XXX.)

*Ephraïm* (les soldats d'). Tués pour avoir prononcé Sibboleth au lieu de Schibboleth. (L. 5, chap. XIX.)

*Etables.* Placées au haut des maisons à Lyon et à la Bâmette. (L. 1, chap. XII.)

*Etiques.* Remède infaillible pour les guérir : les faire moines pendant trois mois. (L. 5. chap. XXI.)

*Euripide.* A dit trop de mal des femmes. (L. 4, chap. LXV.)

*Eve.* Le serpent qui la tenta n'était autre qu'une andouille, nommée Ityphalle. (L 4, chap. XXXVIII.)

F

*Femme.* Quand je dis femme, je dis un sexe si fragile, si variable, si changeant, si inconstant et imparfait, que nature (parlant en tout honneur et révérence), me semble s'être égarée de ce bon sens avec lequel elle a formé et créé toutes choses, quand elle a bâti la femme : après y avoir pensé cent et cent fois, je ne sais à quelle solution m'arrêter, sinon qu'en forgeant la femme, elle a eu égard à la sociale délectation de l'homme et à la perpétuité de l'espèce humaine, beaucoup plus qu'à la perfection individuelle de l'être féminin. A bon droit Platon ne sait en quel rang il doit la placer, ou parmi les animaux raisonnables ou parmi les bêtes brutes. Car nature a placé dans le corps des femmes un animal, un membre que n'ont point les hommes, dans lequel quelquefois sont engendrées certaines humeurs salses, nitreuses, boracineuses, âcres, mordicantes, lancinantes, chatouillantes amèrement, par la pointure et fretillement douloureux desquelles (car ce membre est tout nerveux et de vive sensibilité), tout le corps est en elles ébranlé, tous les sens ravis, toutes les affections anéanties, toutes les pensées confondues, de sorte que si nature ne leur

eût arrosé le front d'un peu de honte vous les verriez comme forcenées courir l'aiguillette épouvantablement... parce que ce terrible animal est en correspondance avec toutes les parties principales du corps, comme il est évident en anatomie.

Je le nomme animal, suivant la doctrine tant des Académiques que des Péripatéticiens, car si le mouvement propre est ce qui caractérise toute chose animée, comme l'écrit Aristote, et si tout ce qui de soi-même se meut est animal, à bon droit Platon le nomme tel, reconnaissant en lui des mouvements propres de suffocation, de précipitation, de corrugation, d'indignation, et si violents que bien souvent par eux est enlevé à la femme tout autre sens et mouvement, comme si elle était en lipothymie, syncope, épilepsie ou apoplexie, vraie ressemblance de mort....

Je vous dirai donc que petit n'est le mérite des prudes femmes, lesquelles ont vécu pudiquement et sans blâme et ont eu la vertu de ranger ce susdit effréné animal à l'obéissance de raison. (L. 3, chap. XXXII.)

*Femmes.* Jamais ne dressent l'attention et subtilité de leur esprit sinon vers ce qu'elles savent leur être prohibé et défendu. (L. 3, chap. XXXIII.)

— Quelques gestes, signes et maintien que l'on fasse en leur présence, elles le rapportent à la chose qui plus leur plaît... (L. 3, chap. XIX).

— Aristote les déclare insatiables. (L. 3, chap. XXVII.)

— Leur naturel est figuré par la lune. (L. 3, chap. XXXII).

— Grâce à nos gentils poètes, elles se sont adonnées à l'étude. (L. 3, prol).

*Fessue.* Quand la nonnain sœur Fessue fut par le jeune frère Raidimet engrossée, la grossesse connue elle fut appelée par l'abbesse au chapitre et accusée d'inceste; elle s'excusait, alléguant que cela ne s'était pas fait de son consentement, mais par violence et par la force du frère Raidimet. L'abbesse répliquait : — Méchante, c'était au dortoir, pourquoi ne criais-tu à la force? nous serions toutes accourues à ton aide. — Elle répondit qu'elle n'avait osé crier parce qu'au dortoir est commandé silence perpétuel. — Mais, dit l'abbesse, méchante que tu es, pourquoi ne faisais-tu signe à tes voisines de chambre? — Eh! répondit la Fessue, je leur faisais signe des fesses tant que je pouvais, mais personne ne me secourut. — Mais, demanda l'abbesse, méchante, pourquoi incontinent ne me le vins-tu dire et l'accuser régulièrement? — Parce que, répondit la Fessue, tremblant de rester un seul moment en péché mortel et de mourir soudainement en cet état de damnation, je me confessai à lui avant qu'il ne sortît de la chambre, et il me donna pour pénitence de ne le dire et décéler à personne; c'eût

été un péché trop énorme de révéler sa confession, et trop détestable devant Dieu et les anges. Peut-être eût-ce été cause que le feu du ciel eût brûlé l'abbaye et que toutes nous fussions tombées en abyme avec Dathan et Abiron.

— Il est vrai, dit Pantagruel, que toute moinerie craint moins de transgresser les commandements de Dieu que leurs statuts provinciaux. (L. 3, chap. XIX.)

*Fol.* Tout le monde l'est. (L. 3, chap. XLVI.)

*Fontainebleau.* La terre y est si maigre, que les os lui percent la peau. (L. 5, chap. X.)

*Formalités.* En procédure détruisent les réalités. (L. 3, chap. XL.)

*Fouaces.* Excellentes à manger avec du raisin, surtout avec le raisin pineau. (L. 4, chap. XXV.)

*Français.* Ont adopté la couleur blanche, symbole de joie, liesse, plaisir et délectation, parce qu'eux-mêmes sont joyeux, candides, gracieux et bons. (L. 4, chap. X.)

— Dans la bataille ne valent qu'au premier choc. (L. 4, chap. XLVIII.)

— Ne sont pas très-bons chrétiens. (L. 4, chap. LIV.)

*François Ier*. Se fait lire le *Pantagruel* et l'approuve. (L. 4, dédicace).

*Frères mendiants*. Confondus avec les puces, punaises, cirons, mouches, culices et autres telles bêtes, lesquelles sont noires, fauves, cendrées, tannées et basanées; toutes tyranniques et insupportables. (L. 5, chap. XXII.)

*Froc du moine de Castres*. Quand on le posait en quelque maison, soit à découvert, soit caché, soudain, par sa vertu horrifique, tous les habitants du lieu entraient en rut, bêtes et gens, hommes et femmes, jusqu'aux rats et aux chats. (L. 5, chap. XXVII.)

G

*Galien.* Etait très-faible d'estomac, et pourtant vécut vieux. (L. 4, nouv. prol.)

*Geais.* Il advint qu'en Bretagne, peu de temps avant la bataille livrée près Saint-Aubin-du-Cormier, des contrées du levant advola un grand nombre de geais d'un côté, un grand nombre de pies de l'autre, tous se dirigeant vers le ponant; ils se côtoyaient avec un tel ordre en leur vol que vers le soir les geais faisaient leur retraite à gauche et les pies à droite, assez près les uns des autres. Partout où ils passaient il ne demeurait pie qui ne se ralliât aux pies, ni geai qui ne se joignît au camp des geais. Tant allèrent, tant volèrent, qu'ils passèrent sur Angers, ville de France, limitrophe de Bretagne, en nombre si considérable qu'ils enlevaient la clarté du soleil aux terres sous jacentes.

Il y avait alors à Angers un vieux oncle, seigneur de Saint-Georges, nommé Frapin : c'est celui qui a composé les beaux et joyeux noëls en langage poitevin. Il avait un geai en amitié, à cause de son babil, par lequel il invitait tous les survenants à boire; jamais ne chantait

que de boire, et il le nommait son Guoitrou. Le geai, en furie martiale, rompit sa cage et se joignit aux geais passants. Un barbier voisin, nommé Bavhard, avait une pie privée bien galante; elle augmenta de sa personne le nombre des pies et les suivit au combat. Voici des choses grandes et paradoxales, vraies toutefois, vues et avérées. Notez bien tout, qu'en advint-il? quelle en fut la fin? Ce qu'il en advint, bonnes gens! cas merveilleux. Près la croix de Malchara la bataille fut si furieuse que c'est horreur seulement d'y penser; la fin fut que les pies perdirent la bataille, et furent félonnement occises, jusqu'au nombre de 2,589,362,109, sans les femmes et petits enfants, c'est-à-dire sans les femelles et petits piaux, vous entendez cela. Les geais restèrent victorieux, non toutefois sans perte de plusieurs de leurs bons soldats, grande douleur pour tout le pays. Les Bretons sont gens, vous le savez, mais s'ils eussent compris ce prodige, il eussent facilement connu que le malheur serait de leur côté, car les queues des pies ont la forme de leurs hermines, les geais ont en leur plumage quelque ressemblance avec les armes de France.

Or, le Guoitrou, trois jours après, revint tout hallebrené et fâché de ces guerres, ayant un œil poché; toutefois, peu d'heures après qu'il eut repu à son ordinaire, il se remit en bon sens. Le plaisant peuple et les écoliers d'Angers, par bandes, accouraient voir Guoi-

trou le borgne, ainsi accoutré. Guoitron les invitait à boire comme de coutume, ajoutant à la fin de chaque invitatoire : *Croquez pie.* Je suppose que tel était le mot du guet au jour de la bataille, tous en faisaient leur devoir. La pie de Bavhard ne revenait point. Elle avait été croquée... (L. 4, anc. prol.)

*Géants.* Quand ils entreprirent de faire la guerre contre les dieux, les dieux d'abord se moquèrent de tels ennemis, en disant qu'il n'y en avait pas pour leurs pages. Mais quand ils virent, par le travail des géants, le mont Pélion posé sur le mont Osse, et l'Olympe déjà ébranlé et prêt à être placé sur les deux autres, ils furent tout effrayés. Alors Jupiter tint chapitre général, il fut conclu par tous les dieux qu'ils se mettraient vigoureusement en défense. Et comme ils avaient vu plusieurs fois les batailles perdues par l'empêchement des femmes qui se trouvaient parmi les armées, il fut décrété que, pour l'heure, on chasserait des cieux en Egypte et vers les confins du Nil, toute cette vessaille de déesses, déguisées en belettes, fouines, ratepenades (chauve-souris), musaraignes et autres. Minerve seule fut retenue pour foudroyer avec Jupiter, comme déesse des lettres et de guerre, de conseil et exécution, déesse née armée, déesse redoutée au ciel, dans l'air, sur la mer et sur terre. (L. 3, chap. XII.)

*Génois*. Pour bon jour se souhaitent *santé et gain*. (L. 4, nouv. prol.)

*Germanie*. On y démolit les monastères ; en France on en érige de nouveaux. (L. 5, chap. XXVII.)

*Glossateurs*. Il disait quelquefois que les livres des lois lui semblaient une belle robe d'or, triomphante et précieuse à merveille, mais brodée de boue ; car, disait-il, il n'y a au monde livres si beaux, si ornés, si élégants que les Pandectes, mais la brodure, c'est à savoir la glose de Accurse, en est si sale, si infâme et punaise, que ce n'est qu'ordure et vilenie. (L. 2, chap. V.)

*Goths*. Avaient détruit toute bonne littérature. (L. 2, chap. VIII.)

*Grippeminaud*. A les mains pleines de sang, griffes de harpies, dents de sanglier, gueule d'enfer. (L. 5, chap. XI.)

*Guastrolatres*. Graves, sévères, rechignés, oisifs, rien ne faisant, point ne travaillant, poids et charge inutile de la terre ; au reste masqués, déguisés et vêtus si étrangement que c'est belle chose à voir. (L. 4, chap. LVIII.)

— Ont pour Dieu Guaster, le ventre. (L. 4, chap. LVIII.)

— Peuvent être comparés à Polyphème disant, dans Euripide : Je ne sacrifie pas aux dieux, mais à moi et à mon ventre, le plus grand de tous les dieux. (L. 4, chap. LVIII.)

*Guerre.* Les rois et princes ne la doivent entreprendre qu'après avoir essayé tous les moyens de paix. (L. 1, chap. XXXIII.)

— Les grands banqueteurs n'y sont les plus vaillants. (L. 2, chap. XXVII.)

— L'habileté y vaut mieux que la force. (L. 2, chap. XXVII.)

## H

*Habits.* Que chacun doit être libre dans le choix qu'il en fait. (L. 1, chap. LVI.)

*Hasard.* Il ne faut s'y longtemps fier. (L. 1, chap. XXXV.)

*Héliogabale.* Faisait jeûner longtemps ses prisonniers, leur promettant qu'à la fin il leur ferait faire un repas de roi, abondant et somptueux; puis le jour venu, il leur faisait servir à table magnifiquement des viandes et des fruits en cire, en marbre, en terre cuite, parfaitement imités de forme et de couleur. (L. 5, chap. XXXI.)

*Henri II.* Approuva le *Pantagruel.* (L. 4, dédicace.)

*Hercule.* Destructeur des monstres. Combien il serait à désirer qu'il revînt nettoyer le monde des cagots et autres telles bêtes! (L. 5, chap. II.)

*Her der tyfel.* Monseigneur le diable. (L. 5, prol.)

*Héros.* Leur vie est un bonheur pour tous, leur mort un désastre universel. (L. 4, chap. XXVI.)

*Homère.* Croyez-vous, en bonne foi, qu'Homère écrivant l'*Iliade* et l'*Odyssée* pensât aux allégories que lui prêtent Plutarque, Heraclides, Ponticq, Eustatius, Phornute?... Si vous le croyez, vous n'approchez ni des pieds ni des mains de mon opinion. (L. 1, prol.)

*Homme* (l'). Autant vaut comme il s'estime. (L. 2, chap. XXIX.)

— Né sans armes, pour la conquête pacifique de l'univers. (L. 3, chap. VIII.)

*Hommes.* Tout ce qu'ils ont et sont se réduit à trois choses : âme, corps et biens, dirigés par trois sortes de gens : les théologiens pour l'âme, les médecins pour le corps, les jurisconsultes pour les biens. (L. 3, chap. XXIX.)

I

*Imprimerie.* A été inventée par inspiration divine. (L. 2, chap. VIII.)

J

*Jacobe Rodogine.* Célèbre ventriloque italienne, femme de basse condition, du ventre de laquelle nous avons souvent ouï, ainsi que bien d'autres, à Ferrare et ailleurs, la voix de l'esprit immonde, basse, faible et petite à la vérité, toutefois bien articulée, distincte et intelligible, lorsqu'elle était appelée par la curiosité des riches seigneurs et princes de la Gaule cisalpine. Pour ôter tout doute et tout soupçon de fraude, ils la faisaient dépouiller toute nue et lui faisaient clore la bouche et le nez. Ce malin esprit se faisait nommer Crespelu ou Cincinnatule, et semblait prendre plaisir à être ainsi appelé. Quand on l'appelait ainsi, il répondait soudain aux questions posées ; si on l'interrogeait des cas présents ou passés, il en répondait pertinemment, jusqu'à mettre les auditeurs en admiration. Si des choses futures, toujours mentait, jamais ne disait la vérité, et souvent, comme pour confesser son ignorance, au lieu de répondre, il marmottait quelques mots inintelligibles et de terminaison barbare. (L. 4, chap. LVIII.)

*Jean des Entommeures* (frère). Déclare que le voyage de Pantagruel et de ses compagnons est un voyage de foi-

rards ; il propose de mettre à sac les chats fourrés et de délivrer les peuples de la tyrannie et de l'erreur. (L. 5, chap. xv.)

*Jean XXII.* J'ai ouï conter que le pape Jean XXII, passant un jour par Fontevrault, fut requis de l'abbesse et des mères discrètes de leur concéder un indult, moyennant lequel elles se pussent confesser les unes aux autres, alléguant que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secrètes qu'elles ne peuvent, sans une honte insupportable, déceler aux hommes en confession ; que plus librement, plus familièrement elles se le diraient les unes aux autres. — Il n'y a rien, répondit le pape, que volontiers je ne vous accordasse, mais je vois en ceci un inconvénient, c'est que la confession doit être tenue secrète, et vous autres femmes vous vous tairiez difficilement. — Très-bien, dirent-elles, et mieux que ne font les hommes.

Le pape leur donna, le jour même, une petite boite en garde, dans laquelle il avait fait mettre une linotte, les priant doucettement qu'elles la serrassent en quelque lieu sûr et secret ; leur promettant, foi de pape, de leur accorder ce qu'elles demandaient si elles la gardaient secrète ; leur faisant néanmoins défense rigoureuse de l'ouvrir en façon quelconque, sous peine de censure ecclésiastique et d'excommunication éternelle. La défense

ne fut si tôt faite qu'elles grillaient en leur esprit de voir ce qu'il y avait dedans, et il leur tardait déjà que le pape fût hors la porte pour y vaquer. Le Saint Père, après leur avoir donné sa bénédiction, se retira en son logis. Il n'était encore à trois pas hors l'abbaye que les bonnes dames toutes en foule accoururent pour ouvrir la boite défendue et voir ce qui était dedans. Le lendemain le pape les visita en intention, ce leur semblait, de leur dépêcher l'indult. Mais avant d'entrer en propos, il commanda qu'on lui apportât sa boite. Elle lui fut apportée, mais l'oisillet n'y était plus. Alors il leur remontra qu'il leur serait trop difficile de recéler les confessions puisqu'elles n'avaient, pour si peu de temps, tenu en secret la boite tant recommandée. (L. 5, chap. xxxiv.)

*Jenin de Quinquenais.* Pisse sur le fessier de sa femme Quelot, pour vérifier le proverbe. J'en fis naguère, dit Panurge, un dixain joliet :

*Jenin, tâtant un soir ses vins nouveaux,*
*Troubles encore et bouillants en leur lie,*
*Pria Quelot apprêter les naveaux*
*A leur souper, pour faire chère lie.*
*Cela fut fait. Puis, sans mélancolie,*
*Se vont coucher, belutent, prennent somme.*
*Mais ne pouvant Jenin dormir en somme,*
*Tant fort vessait Quelot et tant souvent,*
*La compissa. Puis voilà, dit-il, comme*
*Petite pluie abat grand vent.*

(L. 4, chap. xliv.)

*Jésus.* Sa mort fut excitée par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prêtres et moines de la loi mosaïque. (L. 4, chap. XXVIII.)

*Jugement d'un fou.* A Paris, au petit Châtelet, devant la boutique d'un rôtisseur, un faquin (porte-faix), mangeait son pain à la fumée du rôt, et le trouvait, ainsi parfumé, grandement savoureux. Le rôtisseur le laissait faire. Enfin quand tout le pain fut baufré, le rôtisseur happe le faquin au collet, voulant qu'il lui payât la fumée de son rôt. Le faquin disait en rien n'avoir endommagé ses viandes, rien ne lui avoir pris et en rien ne lui être débiteur.

La fumée dont il était question s'évaporait au dehors et ainsi comme ainsi se perdait. Jamais on n'avait ouï parler que dans Paris on eût vendu fumée de rôt en rue. Le rôtisseur répliquait que de la fumée de son rôt il n'était tenu de nourrir les faquins, et jurait de le faire payer ou de lui ôter ses crochets. Le faquin alors tire son tribart et se met en défense.

L'altercation fut grande; le badaud peuple de Paris accourut au débat de toutes parts. D'aventure et fort à propos se trouva sur le lieu Seigni Joan, le fol citadin de Paris. L'ayant aperçu, le rôtisseur demanda au faquin : — Veux-tu, sur notre différent, nous en remettre au noble Seigni Joan ?

— Oui, par le sambregoi, répondit le faquin. Alors Seigni Joan, ayant entendu le discord, commanda au faquin de lui donner quelque pièce de monnaie. Le faquin lui mit en main un tournois philippus. Seigni Joan le prit et le mit sur son épaule gauche, comme pour voir s'il était de poids, puis le fit sonner pour entendre s'il était de bon aloi, puis le posa sur la prunelle de son œil droit, comme pour voir s'il était bien marqué. Tout cela fut fait au milieu du plus grand silence de la part de tout le badaud peuple, en ferme attente du rôtisseur et désespoir du faquin. Enfin, il le fit sonner de nouveau et à plusieurs reprises, puis, en majesté présidentielle, tenant sa marotte au poing, comme un sceptre, et se couvrant la tête de son chaperon, toussant préalablement deux ou trois bonnes fois, il dit à haute voix : — La cour, considérant que le faquin qui a mangé son pain à la fumée du rôt a civilement payé le rôtisseur au son de son argent, ordonne que chacun se retire en sa chacunière, sans dépens, et pour cause. (L. 3, chap. XXXVII.)

*Jupiter*. Considérez ses gestes et beaux faits, dit Panurge : ça été le plus fort rufien et plus infâme cor.... je dis bordelier, qui fut jamais; paillard comme un verrat... (L. 3, chap. XII.)

## L

*Langue française.* N'est tant indigente et à mépriser que le pensent les rapetasseurs de vieilles ferrailles latines. (L. 5, prol.)

*Liberté.* Accordée à chacun par le pape de peter à son aise. (L. 2, chap. XI.)

*Lieues de France.* En cheminant, Pantagruel voyant que les lieues de France étaient par trop petites en comparaison des autres pays, en demanda la cause et raison à Panurge, lequel lui dit cette histoire : — D'ancienneté les pays n'étaient divisés par lieues, milles, stades, ni parasanges, jusqu'à ce que le roi Pharamond les divisa; ce qui fut fait de la façon suivante : il prit dans Paris cent beaux jeunes et galants compagnons bien délibérés et cent belles garces picardes, et les fit bien traiter et bien panser pendant huit jours, puis les appela et à chacun donna sa garse, avec force argent pour les dépens, leur commandant d'aller en divers lieux par ci, par là, et à tous les endroits où ils biscoteraient leurs garses, ordre de placer une pierre; et ce serait une

lieue. Les compagnons partirent ainsi joyeusement, et comme ils étaient frais et reposés, ils fanfreluchaient à chaque bout de champ, et voilà pourquoi les lieues de France sont si petites.

Mais quand ils eurent fait un long chemin, et qu'ils furent las comme de pauvres diables et qu'il n'y eut plus d'huile à la lampe, ils ne bélinaient plus si souvent et se contentaient bien (j'entends quant aux hommes) de quelque méchante et paillarde fois le jour. Et voilà ce qui fait les lieues de Bretagne, des Landes, d'Allemagne et autres pays plus éloignés, si grandes. Les autres donnent d'autres raisons ; mais celle-là me semble la meilleure. A quoi consentit volontiers Pantagruel. (L. 2. chap. XXIII.)

*Lit conjugal.* Infesté et contaminé par moinerie. (L. 5, chap. XLVI.)

*Livres.* Beaucoup qui avaient grand renom, mais étaient ennuyeux, fâcheux, dangereux, épineux et ténébreux, périront ; plus ne seront lus, ni vus. (L. 5, prol.)

*Livres pantagruéliques.* Sont joyeux et fructueux, et tout le monde s'est adonné à leur étude ; mais ils ont été détestés en public et privé par cette hideuse, morveuse, catarrheuse, vermoulue cagotaille. (L. 5, prol.)

*Loi de Moïse.* Doit être rejetée, parce que nous ne sommes pas Juifs. (L. 3, chap. XVI.)

*Lois.* Sont comme toiles d'araignées : les simples moucherons et petits papillons y sont pris ; les gros taons malfaisants les rompent et passent à travers. (L. 5, chap. XII.)

*Louis XI.* Ayant mis hors de procès Miles d'Illiers, évêque de Chartres, fut importuné de lui en laisser quelques-uns pour s'exercer. (L. 3, chap. V.)

*Lucifer.* Se lasse de recevoir toujours des âmes de chicquanous, de notaires, d'avocats. (L. 4, chap. XLVI.)
— Soupe habituellement d'usuriers, d'apothicaires, de falsificateurs de marchandises. (L. 4, chap. XLVI.)

M

*Mariage.* Chacun, pour y entrer, ne doit prendre conseil que de soi. (L. 3, chap. XXX.)

*Mars.* Mois de rufiennerie. (L. 3, chap. XXIX.)

*Médecin prudent.* Voyant son malade entrer en décours de mort, avertit quelques jours d'avance les femmes, enfants, parents et amis du décès imminent du mari, père ou prochain, afin que dans le peu de temps qu'il lui reste à vivre, ils l'avertissent de donner ordre à sa maison, d'exhorter et bénir ses enfants, recommander la viduité de sa femme, déclarer ce qu'il saura être nécessaire à l'entretien des mineurs, et ne soit de mort surpris sans tester et ordonner de son âme et de sa maison. (L. 4, chap. XXVII.)

*Médecins.* Sentent le clystère comme vieux diables. (L. 2, chap. V.)

*Messer Guaster.* Premier maître ès-arts du monde : il enseigne même les animaux ; rend poètes les geais, les

papegais, les étourneaux, les pies; il apprivoise les aigles, gerfauts, éperviers, etc., fait danser les éléphants, lions, rhinocéros.... ; et tout pour la tripe. (L. 4, chap. LVII.)

*Météorologie.* Possible à l'homme d'en diriger les phénomènes. (L. 4, chap. LXI.)

*Meuniers.* Ordinairement larrons. (L. 3, chap. II.)

*Milord anglais.* Condamné à mort pour ses crimes et autorisé à choisir son supplice, demanda de mourir noyé dans un tonneau de Malvoisie. (L. 4, chap. XXXIII.)

*Moines.* Déguisés comme masques. (L. 1, chap. XVIII.)

— véritables ennemis de Dieu. (L. 4. chap. XX.)

— Si vous comprenez pourquoi un singe dans une famille est toujours moqué et harcelé, vous comprendrez pourquoi les moines sont fuis de tout le monde, des vieux comme des jeunes. Le singe ne garde pas la maison comme le chien; il ne tire pas la charrue comme le bœuf; il ne produit ni lait ni laine comme la brebis; il ne porte pas le faix comme le cheval; son occupation est de tout gâter et souiller, et c'est pourquoi il reçoit de tous moqueries et bastonnades.

Semblablement un moine (j'entends ces paresseux moines), ne laboure comme le paysan, ne garde le pays

comme l'homme de guerre, ne guérit les malades comme le médecin, ne prêche ni endoctrine le monde comme le bon docteur évangélique, ne transporte les denrées et choses nécessaires à la république comme le marchand; c'est pourquoi ils sont de tous hués et abhorrés.

— Mais, dit Grandgousier, ils prient Dieu pour nous.

— Rien moins, répondit Gargantua; il est vrai qu'ils molestent tout le voisinage à force de trinqueballer leurs cloches; ils marmottent grand renfort de légendes et psaumes, nullement par eux entendus; ils récitent force patenôtres entrelardées de longs *Ave Maria*, sans y penser ni entendre : j'appelle cela moque-Dieu et non oraison. Mais que Dieu leur vienne en aide, s'ils prient pour nous et non par peur de perdre leurs miches et bonnes soupes grasses. Tous vrais chrétiens, de tous états, en tous lieux, prient Dieu, et l'esprit prie et interpelle pour eux, et Dieu les prend en grâce. (L. 1, chap. XL.)

— Fiantaient au fiantoir, pissaient au pissoir, crachaient au crachoir, toussaient au toussoir (mélodieusement), rêvaient au rêvoir. (L. 5, chap. XV.)

— Vivent pour manger. (L. 5, chap. XV.)

— Excusent leur gloutonnerie en disant qu'ils n'ont que leur vie en ce monde; que diable ont de plus les rois et grands princes? (L. 5, chap. XXVIII.)

*Moïse.* Selon les Papimanes, reçut la loi écrite des propres doigts de Dieu. (L. 5, chap. XLIX.)

*Monacal* (un conte). Qu'il vous souvienne, dit Panurge, de ce qui arriva naguère à Jean Dodin, receveur du Coudray, au gué de Vède, quand les gendarmes rompirent le pont.

Le dit Dodin rencontrant sur la rive frère Adam Conscoil, cordelier, lui promit un habit, à la condition qu'il le passât de l'autre côté de l'eau sur ses épaules, car c'était un puissant ribaud. Le pacte fut conclu. Frère Conscoil se trousse jusqu'au ventre et charge sur son dos, comme un beau petit saint Christophe, ledit suppliant Dodin. Il le portait ainsi gaîment, comme Enée porta son père Anchise, chantant un bel *Ave maris stella*. Quand il furent au plus profond du gué, au-dessus de la roue du moulin, il lui demanda s'il n'avait point d'argent sur lui. Dodin répondit qu'il en avait pleine gibecière et qu'il ne se défiât de la promesse faite d'un habit neuf. — Comment, dit frère Conscoil, tu sais bien que par chapitre exprès de notre règle, il nous est rigoureusement défendu de porter argent sur nous, malheureux! qui me fais pécher à ce point! Pourquoi ne laissais-tu ta bourse au meunier? tu en seras présentement puni. Soudain il se décharge, et vous jette Dodin en pleine eau, la tête au fond. (L. 5, chap. XVIII.)

## N

*Néron*. Appelait les champignons viande des dieux, parce qu'il en avait empoisonné son prédécesseur Claude. (L. 4, chap. L.)

*Nez*. Sont plus courts chez ceux dont les nourrices avaient les tétons durs. (L. 4, chap. XL.)

*Noms propres*. Suivant les anciens influent sur ceux qui les portent. (L. 4, chap. XXXVII.)

## O

*Oiseaux de l'Ile Sonnante.* Ils étaient grands, beaux et polis, très-ressemblants aux hommes de ma patrie : ils buvaient et mangeaient comme hommes, digéraient et chiaient comme hommes ; petaient, dormaient et roussinaient comme hommes. A les voir de prime face vous les auriez pris pour des hommes ; toutefois ils ne l'étaient mie... Leur plumage nous mettait en rêverie : les uns l'avaient tout blanc, d'autres tout noir, d'autres tout gris, d'autres mi-parti de blanc et de noir, d'autres tout rouge, d'autres mi-parti de blanc et de bleu ; c'était belle chose de les voir. On nommait les mâles clergaux, monagaux, prêtregaux, abbegaux, évégaux, cardingaux et papegaut, qui est unique en son espèce ; et les femelles clergesses, monagesses, prêtregesses, abbegesses, évégesses, cardingesses, papegesses... ; mais depuis trois cents ans il était advolé parmi ces joyeux oiseaux grand nombre de cagots, lesquels avaient honni et souillé toute l'île. Ils étaient tellement hideux et monstrueux que de tous ils étaient fuis ; ils avaient les pattes pelues, des griffes et ventres de harpies et les culs de Stymphalides..

Nous demandâmes pourquoi il n'y avait qu'un pape-

gaut ; on nous répondit que telle était l'institution première et la fatale destinée des étoiles ; que des clergaux naissent les prêtregaux et monagaux, sans compagnie charnelle... ; des prêtregaux naissent les évêgaux, et de ceux-ci les beaux cardingaux, et les cardingaux, s'ils n'étaient par mort prévenus, finissaient en papegaut ; et il n'y en a ordinairement qu'un. Lorsqu'il meurt il en naît un autre à sa place de toute la race des cardingaux, et toujours sans copulation charnelle... (L. 5, chap. II et III.)

— Ne font rien ; toute leur occupation est de gaudir, gazouiller et chanter. (L. 5, chap. VI.)

— Pour eux sont réservés tous les biens de ce monde et de l'autre. (L. 5, chap. VI.)

— Ici, dit Panurge, en voyant ces diables d'oiseaux, ne faisons que blasphémer ; mais vidants nos bouteilles et pots, ne faisons que louer Dieu. (L. 5, chap. VIII.)

## P

*Paix*. Les rois doivent faire tout ce qui est possible pour la conserver. (L. 1, chap. XXVIII et XXXII.)

*Pâles couleurs*. Paillardes couleurs. (L. 5, chap. XXXIV.)

*Pantagruel*. A été l'idée et l'exemple de toute joyeuse perfection. (L. 5, chap. LI.)

— Il fait à Paris la rencontre d'un limousin écolier tout joliet, auquel il demande : — Mon ami, d'où viens-tu à cette heure ? L'écolier répond : — De l'alme, inclite et célèbre académie que l'on vocite Lutèce.

— Et à quoi passez-vous le temps, vous autres messieurs les écoliers ?

— Nous transfretons la Sequane au dilicule et crépuscule, nous déambulons par les compistes et quadrivies de l'urbe, nous cauponisons ès tabernes, et si, par fortune, il y a rareté de pécune dans nos marsupies et soient exhaustées de métal ferruginé....

— Que veut dire ce fol, demanda Pantagruel, et quel diable de langage est ceci ?

— Seigneur, ce galant ne fait qu'écorcher le latin et

cuide ainsi pindariser ; il lui semble bien qu'il est quelque grand orateur en français, parce qu'il dédaigne l'usance commune de parler. (L. 2, chap. VI.)

— Rend une sentence mémorable dans le procès des seigneurs de Baisecul et de Humevesne. (L. 2, chap. XIII.)

— Devient rêveur et mélancolique, pour la première fois, à la vue d'une immense cargaison de moines et religieux de tous ordres, Jacobins, Jésuites, Capucins, Ermites, Augustins, Bernardins, Célestins, Théatins, Egnatins, Amadéens, Cordeliers, Carmes, Minimes et autres. (L. 4, chap. XVIII.)

— Pendant la tempête encourage ses compagnons, et le premier, pousse le cri : Terre ! terre ! (L. 4, chap. XXII.)

— Croit que l'âme des héros est immortelle. (L. 4. chap. XXVII.)

— Verse des larmes en faisant le récit de la mort de Jésus. (L. 4, chap. XXVIII.)

— Voyant les pédagogues de Papimanie frapper les enfants, s'écrie : — Messieurs, si vous ne cessez de frapper ces enfants, je m'en retourne. (L. 4, chap. XLVIII.)

— Donne à frère Jean une belle leçon de convenance : — Si dans votre moinerie est un tel abus de paroles en usage, laissez-le là, ne le transportez hors des cloîtres. (L. 4, chap. L.)

— Passe, sans y débarquer, auprès d'une île de chien, peuplée d'hypocrites, hydropiques, chattemites, patenôtriers, santorons, cagots, ermites, mêlés de belles hypocritesses, chattemittesses, ermitesses, femmes de grande dévotion, avec multitude de petits hypocritillons, chattemitillons, ermitillons. (L. 4, chap. LXIV.)

— Reconnait en lui une voix intérieure pour le bien conseiller, et toujours l'écoute, comme faisait Socrate. (L. 4, chap. LXVI.)

— Interrogé par ses compagnons de voyage, l'un pourquoi il bâille, l'autre pourquoi il dort d'ennui, l'autre pourquoi il a les yeux éblouis, l'autre pourquoi il a faim, l'autre pourquoi il est triste, etc., au lieu de leur répondre, les ranime, égaie, festoie, régale ; ils oublient leurs questions, les voilà tous guéris ! — Voyez, mes amis, leur dit-il, si j'ai bien résolu vos problèmes ? — Je ne bâille plus, dit l'un ; je ne dors plus, dit l'autre ; je n'ai plus les yeux éblouis, ajoute un troisième ; je ne suis plus à jeun, dit enfin le dernier. (L. 4, chap. LXIV.)

*Pantagruélisme.* Consiste en une certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites. (L. 4, nouv. prol.)

*Pantofle de la Cassine.* La peur lui valut un clystère. (L. 4, chap. LXVII.)

*Panurge.* Était de stature moyenne, ni trop grand ni trop petit, il avait le nez un peu aquilin, fait en manche de rasoir, et pour lors était de l'âge de trente-cinq ans ou environ ; fin à dorer comme une dague de plomb, bien galant homme de sa personne, sinon qu'il était quelque peu paillard, et sujet, par nature, à une maladie qu'on appelait en ce temps-là :

*Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.*

Toutefois il avait soixante-trois manières d'en trouver toujours au besoin, dont la plus honorable et la plus commune était par façon de larcin, furtivement fait ; malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, coureur de nuit, s'il en était à Paris :

*Au demeurant le meilleur fils du monde,*

et toujours il machinait quelque chose contre les sergents et contre le guet.....

Quant aux pauvres maîtres ès-arts et théologiens, il les persécutait par dessus tous... (L. 2, chap. XVI.)

— Ne craint rien, dit-il, fors le danger. (L. 4, chap. LV.)

— Dit qu'il est las de guerre et las des sages. (L. 5, chap. VII.).

— Aperçoit dans l'Ile Sonnante une jolie petite abbe-

gesse à blanc plumage, qui lui paraît bien valoir un péché ou deux. (L. 5, chap. VII.)

*Pape.* Est confondu avec Dieu par les Papimanes. (L. 4, chap. XLVIII.)

— Il lui est non-seulement permis, mais commandé par les Décrétales, de mettre à feu et à sang les empereurs, rois, ducs, princes, républiques, dès qu'ils transgresseront un iota de ses commandements ; il doit les dépouiller de leurs biens, les déposséder de leurs royaumes, les proscrire, les anathématiser, les mettre à mort, eux, leurs enfants, parents et alliés ; leurs corps châtiés, il doit damner leurs âmes. (L. 4, chap. L.)

*Papes.* J'en ai vu trois, dit Panurge, à la vue desquels je n'ai guère profité. (L. 4, chap. XLVIII.)

— J'ai vu nos derniers papes, dit encore Panurge, porter non pas l'aumusse, mais l'armet en tête, surmonté d'une tiare, et toute la chrétienté étant en paix et silence, eux seuls faire la guerre, félonne et très-cruelle. (L. 4, chap. L.)

*Papimanes.* Leur première demande à tous les visiteurs : L'avez-vous vu ? (L. 4, chap. XLVIII.)

— Se font servir à table par pucelles mignonnes, saffrettes, blondettes, doucettes et de bonne grâce. (L. 4, chap. LI.)

*Paris.* Ainsi nommé parce que tout s'y fait par ris. (L. 1, chap. XVII.)

— La ville la plus séditieuse du monde. (L. 1, chap. XVII.)

— Son peuple est tant sot, tant badaud, tant inepte de nature, qu'un bateleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses sonnettes, un vielleux au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne ferait un bon prêcheur évangélique. (L. 1, chap. XVII.)

*Parisiens.* Faits de toutes gens et de toutes pièces. (L. 1, chap. XVII.)

*Paroles.* Les amoureux les donnent ; les avocats les vendent. (L. 4, chap. LVI.)

*Patrimoine de saint Pierre.* Qui l'augmente chaque jour ? Saintes Décrétales. (L. 4, chap. LII.)

*Pauvre.* N'est, si arrogant soit-il, qui se puisse passer du riche. (L. 5, chap. XLV.)

*Payens.* Imploraient cinq dieux dans leurs mariages ; c'est-à-dire un Dieu en cinq bénéfices. (L. 5, chap. XX.)

*Perfection.* La voulez-vous trouver en toutes choses? prenez-moi un décrétaliste. (L. 4, chap. LIII.)

*Pet.* Les Sanctimoniales (religieuses) ne se servaient pas de ce mot ; elles disaient un sonnet. (L. 4, chap. XLIII.)

*Peur.* Il ne faut avoir en ce monde ni peur, ni doute. (L. 1, chap. XLII.)

— Un de ses effets ordinaires est d'ouvrir le sérail où est enfermée la matière fécale. (L. 4, chap. LXVII.)

*Physis.* C'est Nature, enfanta sans copulation charnelle Beauté et Harmonie. (L. 4, chap. XXXII. Voy. *Antiphysis.*)

*Plantes réfrigérantes.* Nymphea hæraclia, — Amérine, — Saule, — Chenevé, — Periclyménos, — Tamarix, — Vitex, — Mandragore, — Cigüe, — Orchis. (L. 3, chap. XXXI.)

*Poudre à canon.* La nature s'est ébahie de cette composition horrible, et s'est déclarée vaincue par art. (L. 4, chap. LXI.)

*Priapus.* Grand tentateur des femmes. (L. 4, chap. XXXVIII.)

*Proverbe monacal.* De missâ ad mensam. — *De la messe à la table.* (L. 5, chap. XV.)

*Pythagoriciens.* Jugeaient de quel côté un homme était borgne, boiteux, manchot, paralysé, etc., d'après le nombre des lettres (pair ou impair) qui composaient son nom. (L. 4, chap. XXXVII.)

## Q

*Quinte essence.* Eut pour parrain Aristote, et fut nommée Entéléchie. (L. 5, chap. XIX.)

— Guérit les malades par chansons. (L. 5, chap. XX.)

— Jette les maisons par les fenêtres pour leur donner de l'air. (L. 5, chap. XXI.)

— Ne fiante que par procuration. (L. 5, chap. XXIII.)

— Elle adresse ces paroles aux compagnons de Pantagruel : — N'ayez aucun effroi de ce que peuvent faire ou dire mes officiers ; mais peu à peu affranchissez-vous du servage d'ignorance... (L. 5, chap. XXII.)

R

*Rabelais*. Veut qu'on ne s'arrête pas, dans son livre, au sens littéral. (L. 1, prol.)

— Employait ses heures de repas à sa composition. (L. 1, prol.)

— Promet de révéler plusieurs hauts mystères, tant en ce qui concerne notre religion que l'état politique et vie économique. (L. 1, prol.)

— Témoigne de l'appréhension en publiant son troisième livre. (L. 3, prol.)

— Espère qu'on reconnaîtra *son bon, franc et loyal courage*. (L. 3, prol.)

— Accorde à chacun la liberté de ne pas boire ou de boire, suivant sa volonté ou son goût. (L. 3, prol.)

— Est sollicité de toutes parts pour la continuation de sa chronique. (L. 4, dédicace.)

— Les calomnies des Agelastes ont vaincu sa patience... il est accusé d'hérésie. (L. 4, dédicace.)

— Le cardinal Odet lui rend le courage et lui fait de nouveau mettre la plume au vent. (L. 4, dédicace.)

— Ce que les cafards ont fait envers ses livres, ils le feront envers tous autres, si on les laisse faire. (L. 4, anc. prol.)

— Ses livres sont écrits pour la consolation des malades. (L. 4, anc. prol.)

— A résolu d'écrire ces beaux livres de pantagruélisme, pour n'être rangé parmi ceux qui ne servent que d'ombre et de nombre. (L. 5, prol.)

*Ramus et Galland.* Origine de leur différent : l'un a des écus et l'autre voudrait bien en avoir. (L. 4, nouv. prol.)

*Religieux de tous ordres.* — Sans les prières diurnes et nocturnes desquels le monde serait en danger évident de retomber dans l'antique chaos. — Qui les a crées, et maintient, et fait vivre? Saintes Décrétales. (L. 4, chap. LIII.)

*Repas.* Leurs différents noms au XVIe siècle : déjeuner, diner, réciner ou goûter, souper, regoubillonner. (L. 4, chap. XLVI, et l. 5, chap. VII.)

*Retournons.* C'est le cri de la peur. (L. 5, chap. XXXVI.)

*Rire.* Est le propre de l'homme. (L. 1, prol. et l. 5, chap. XXV.)

*Roi.* N'est sous le ciel, si puissant soit-il, qui se puisse passer d'autrui. (L. 5, chap. XLV.)

*Rois*. Ne savent et ne valent rien, sinon à faire des maux aux pauvres sujets et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir. (L. 2, chap. XXXI.)

S

*Saint-Siége.* Qui l'a fait si redoutable à l'univers qu'il faut, ribon ribaine, que tous rois, empereurs, potentats et seigneurs dépendent de lui, tiennent de lui, par lui soient couronnés, confirmés, autorisés, viennent là bouquer et se prosterner devant la mirifique pantoufle? Belles Décrétales de Dieu. (L. 4, chap. LIII.)

*Sciences raillées par Rabelais.* Géomancie, — chiromancie, — pyromancie, — aéromancie, — hydromancie, — lécanomancie, — catoptromancie, — coscinomancie, — alphitomancie, — aleuromancie, — astrogalomancie, — tyromancie, — gyromancie, — sternomancie, — libanomancie, — gastromancie, — cephaléonomancie, — céromancie, — capnomancie, — aximomancie, — onymancie, — tephramancie, — batonomancie, — sycomancie, — ichthyomancie, — chœromancie, — cléromancie, — anthropomancie, — stichomancie, — onomatomancie, — alectryomancie, — nécromancie. (L. 3, chap. XXV.)

*Socrate.* Alcibiade, au dialogue de Platon intitulé *le Banquet*, louant son précepteur Socrate, sans contredit

prince des philosophes, entre autres paroles, le dit semblable aux Silènes. Silènes étaient jadis de petites boîtes, telles que présentement nous en voyons aux boutiques des apothicaires, peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oisons bridés, lièvres cornus, canes bâtées, boucs volants, cerfs limonniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir, pour exciter le monde à rire; tel avait été Silène, maître du bon Bacchus. Mais au dedans l'on réservait les fines drogues, comme baume, ambre gris, amomon, musc, civette, pierreries et autres choses précieuses. Tel il disait être Socrate; parce que le voyant au dehors et l'estimant aux apparences extérieures, vous n'en eussiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il était de corps et ridicule en son maintien : le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fol, simple de mœurs, rustique dans ses vêtements, pauvre de fortune, infortuné en femme, inhabile aux offices de la république, toujours riant, toujours buvant d'autant à un chacun, toujours plaisantant, toujours dissimulant son divin savoir. Mais ouvrant cette boîte, vous y eussiez au dedans trouvé une céleste et inestimable drogue : entendement plus qu'humain, vertu merveilleuse, courage invincible, sobriété sans égale, contentement certain, assurance parfaite, détachement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent. (L. I, prol.)

— Le premier fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, et d'oisive et curieuse qu'elle était, la rendit utile et profitable aux hommes. (L. 3, chap. XXII.)

*Songes.* Personnages qui n'en eurent jamais : Cléon de Daulie, Thrasymède, Villanovanus. (L. 3, chap. XIII.)

T

*Timon-le-Misanthrope.* Fâché de l'ingratitude du peuple athénien à son égard, entra un jour au conseil public de la ville, demandant qu'il lui soit donné audience pour une affaire concernant le bien public. Sur sa demande on fit silence dans l'attente de choses d'importance, en le voyant au conseil, lui qui depuis tant d'années s'était absenté de toutes les réunions et vivait retiré. Alors il leur dit : — En dehors de mon jardin, contre le mur, est un ample, beau et admirable figuier auquel vous autres, messieurs les Athéniens désespérés, hommes, femmes, jouvenceaux et pucelles, avez coutume de vous pendre et de vous étrangler à l'écart. Je vous avertis que, pour réparer ma maison, j'ai résolu d'abattre ce figuier dans huit jours. C'est pourquoi quiconque de vous autres et de toute la ville aura à se pendre doit se hâter. Ce terme expiré ils n'auront aucun lieu si propice, ni arbre aussi commode. (L. 4, anc. prol.)

*Touraine.* C'est le jardin de la France. (L. 2, chap. IX.)

*Turcs.* Il leur est défendu, par leurs lois, de porter braguettes. (L 5, chap. VII.)

— Respectent les fous. (L. 3, chap. XLV.)

— Bien malheureux de ne pas boire du vin. (L. 2, chap. XIV.)

V

*Ventre.* La plus juste des horloges. (L. 4, chap. LXIV.)

*Vérole.* Terrible à Rouen. (L. 5, chap. XXI.)

*Vieilles femmes.* Excellentes conseillères. (L. 3, chap. XVI.)

*Villandry.* Causant un jour avec le duc de Guise de quelque bataille du roi François contre Charles-Quint, en laquelle ledit Villandry était lui-même fort bravement équipé avec guêtres d'acier et monture excellente, sans que toutefois on l'eût vu au combat, disait : — J'y ai été, je le prouverai, et dans un lieu où vous n'auriez osé vous trouver. Le duc, prenant mal cette parole, comme téméraire et outrageante, allait s'emporter, mais Villandry, en riant, l'apaisa facilement : — J'étais, dit-il, avec les bagages, lieu, auquel, pour votre honneur, vous n'auriez osé vous cacher, comme je faisais. (L. 4, chap. XI.)

*Villon.* Maître François Villon, sur ses vieux jours, se retira à Saint-Maxence en Poitou, sous la protection

d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passe-temps au peuple, il entreprit de faire jouer la Passion en langage poitevin. Les rôles distribués, les joueurs réunis, le théâtre préparé, il dit au maire et aux échevins que le mystère pourrait être prêt pour les foires de Niort; il ne restait plus qu'à trouver les habillements propres à chaque personnage. Pour habiller un vieux paysan qui jouait Dieu le père, il pria frère Etienne Tappecoue, sacristain des Cordeliers du lieu, de lui prêter une chape et étole. Tappecoue le refusa, alléguant que par leurs statuts provinciaux il était rigoureusement défendu de rien donner ou prêter pour ces jeux.

Villon répliquait que le statut ne concernait que les farces, momeries et jeux dissolus, et qu'il avait vu ces sortes d'emprunts en usage à Bruxelles et ailleurs. Tappecoue, ce nonobstant, lui dit péremptoirement qu'il se pourvût ailleurs, si bon lui semblait, qu'il n'obtiendrait rien de sa sacristie. Villon fit part de ce refus aux joueurs avec grande abomination, ajoutant que Dieu ferait de Tappecoue vengeance et punition exemplaire bientôt.

Au samedi suivant Villon fut averti que Tappecoue, sur la poultre du couvent (ils nommaient ainsi une jument non encore saillie), était allé en quête à Saint-Ligaire, et qu'il serait de retour sur les deux heures après midi. Alors il fit promener et parader sa diablerie parmi

la ville et le marché. Ses diables étaient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux et de béliers, entremêlés de têtes de mouton, de cornes de bœufs et de grands crochets de cuisine; ils étaient ceints de grosses courroies, auxquelles pendaient de grosses cymbales de vaches et des sonnettes de mulets, avec un bruit épouvantable. Ils tenaient en main de certains bâtons noirs pleins de fusées; d'autres portaient de longs tisons allumés, sur lesquels à chaque carrefour ils jetaient à pleines poignées de la poix résine en poudre, ce qui faisait un feu et une fumée terrible. Après les avoir ainsi promenés avec contentement du peuple et grande frayeur des petits enfants, il les conduisit finalement banqueter dans une cassine hors la ville sur le chemin de Saint-Ligaire. En arrivant à la cassine il aperçut de loin Tappecoue qui revenait de quête, et leur dit en vers macaroniques :

*Hic est de patriâ, natus de gente belistrâ,*
*Qui solet antiquo bribas portare bisacco.*

— Par la mordienne, dirent alors les diables, il n'a voulu prêter une pauvre chape à Dieu le père, faisons-lui peur.

— C'est bien dit, répond Villon ; mais cachons-nous jusqu'à ce qu'il passe, et préparez vos fusées et tisons.

Tappecoue arrivé au lieu, tous sortirent et coururent au devant de lui effroyablement, jetant feu de tous côtés

sur lui et sa poultre, sonnant de leurs cymbales et hurlant en diables : Hho, hho, hho, hho, brrrourrrs, rrrourrrs, rrrourrrs ! Hou, hou ! Hho, hho, hho ! Frère Etienne, faisons-nous pas bien les diables ?

La poultre, tout effrayée, se mit au trot, à pets, à bonds, et au galop, à ruades, fressurades, doubles pétades et pétarades, et jeta bas Tappecoue quoiqu'il se tînt au bât de toutes ses forces. Ses étriers étaient de cordes ; du côté hors montoir, son soulier lacé était si fort entortillé qu'il ne le put jamais tirer. Il était ainsi traîné à écorchecul par la poultre, toujours multipliante en ruades contre lui, et se fourvoyant de peur à travers les haies, buissons et fossés. De sorte qu'elle lui fendit la tête et que sa cervelle tomba près la croix Osannière ; puis ses bras furent mis en pièces, l'un ici, l'autre là ; les jambes de même. Elle fit des boyaux un long carnage, si bien que la poultre, arrivant au couvent, ne portait plus de lui que le pied droit et le soulier entortillé.

Villon, ayant obtenu ce qu'il avait prémédité, dit à ses diables : — Vous jouerez bien, messieurs les diables, vous jouerez bien, je vous l'assure. Oh ! que vous jouerez bien ! Je dépite les diableries de Saumur, de Douai, de Montmorillon, de Langes, de Saint-Espain, d'Angers, voire, par Dieu ! de Poitiers, avec leur parloir, de pouvoir être comparées à vous. Oh ! que vous jouerez bien ! (L. 4, chap. XIII.)

— Le dit Villon, banni de France, s'était retiré en Angleterre, auprès d'Edouard IV, qui l'avait reçu en si grande privauté qu'il ne lui célait rien des menues affaires de sa maison. Un jour le roi susdit, étant à ses affaires, montra à Villon les armes de France et lui dit : — Vois-tu quelle révérence je porte à tes rois français ? je n'ai leurs armoiries ailleurs que dans ce retrait, près ma chaise percée.

— Sacredieu ! répondit Villon, que vous êtes sage, prudent, entendu et soigneux de votre santé ! et que vous êtes bien servi de votre médecin Thomas Linacer ! Celui-ci, voyant que naturellement sur vos vieux jours vous étiez constipé du ventre, et qu'il vous fallait journellement fourrer au cul un apothicaire, je veux dire un clystère, sans quoi ne pourriez fianter, vous a fait ici, non ailleurs, peindre les armes de France par louable et judicieuse prévoyance ; car les apercevant seulement, vous avez telle vezarde et peur si terrible que soudain vous fiantez comme dix-huit bonases de Peonie. Si elles étaient peintes en autre lieu de votre maison, dans votre chambre, dans votre salle, dans votre chapelle, dans vos galeries ou ailleurs, sacredieu, vous chieriez partout. (L. 4, chap. LXVII.)

*Vin.* Vraie source de poésie. (L. 5, prol.)

— Notez, amis, que par vin divin l'on devient. — Le

vin se dit en grec *oinos*, comme *vis*, force, puissance, car il a le pouvoir d'emplir l'âme de toute vérité, tout savoir et philosophie. Trinq! trinquons! (L. 5, chap. XIV.)

FIN DU DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE.

# TABLE

—

B



C

D

E

F



G

L



M

N



O



P

Q

R



S



T

## V



FIN DE LA TABLE.

Alençon. — Typ. Poulet Malassis et De Broise.

